B 12
4
28
ECA NAZIONALE
ALE - FIRENZE

8 = F. Magistretti Cap. 90

LES AVENTURES
DE
TÉLEMAQUE
FILS D'ULYSSE

PAR FEU MESSIRE

FRANÇOIS DE SALIGNAC

DE LA MOTTE-FÉNELON

Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France et depuis Archevêque, Duc de Cambray Prince du Saint-Empire Romain etc.

NOUVELLE ÉDITION

Enrichie de figures en taille-douce
augmentée et corrigée
le manuscrit original de l'Auteur.

des notes et des remarques pour l'intelligence de la Mytologie et de ce Poëme.

1806

A PARIS ET A MILAN.

Chez CAMILL SCORZA et COMPAGNON
Imprimeur dans la rue de la Corva num. 340.

B: 12. 4. 528

FIRENZE

DISCOURS

SUR LA

POËSIE ÉPIQUE

ET SUR

L'EXCELLENCE DU POËME

DE

TÉLEMAQUE.

ORIGIN ET FIN DE LA POËSIE.

Si l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, elle n'auroit pas besoin, pour se faire aimer, des ornemens que lui prête l'imagination; mais sa lumière pure et delicate ne flate pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme: elle demande une attention qui gêne trop son incostance naturelle. Pour l'instruire il faut lui donner non-seulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images sensibles qui l'arrêtent dans une vue fixe de le vérité. Voilà la source de l'eloquence de la poësie, et de toutes les sciences qui sont du ressort de l'imagination. C'est la foiblesse del'homme qui rend ces scienoes nécessaires. La beuaté simple et immuable de la vertu ne le touche pas toujours; il ne suffit point de lui montrer la vérité, il fout la peindre aimable. (*)

Nous examinerons le poëme de Télemaque selon ces deux vues, d'instruire etde plaire; etnous tâcherons de faire voir quel'Auteur instruit plus que les Anciens par la sublimité de sa moral, et qu'il a plus autant qu'eux, en imitant tuotes leurs beuatés.

(*) Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.
Hor. Art. Poet.

Deux sortes de Poësies Héroiques.

Il y a deux manieres d'instruir les hommes pour les rendre bons; la premiere en leur montrant la difformité du vice, et ses suites funestes: c'est le dessein principal de *la Tragédie*: la seconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, et sa fin heureuse: c'est le caractere propre a l'*Epopée*, ou Poëme épique. Les passions qui appartiennent a l'une, sont la terreur et la pitié; celles qui conviennent à l'autre, sont l'admiration et l'amour: dans l'une les acteurs parlent, dans l'autre le Poëte fait la narration.

Définition et division de la Poësie Épique.

On peut définir le Poëme épique, *une fable racontée par un poëte, pour exciter l'admiration et inspirer l'amour de la vertu, en nous représentant l'action d'un Héros favorisé du ciel, qui exécute un grand dessein malgré tous les obstacles qui s'y opposent.* Il y a donc trois choses dans l'Epopée, *l'action, la morale et la poësie.*

I. DE L'ACTION ÉPIQUE.

Qualités de l'action Épique:

L'action doit être *grande, une, entiere, merveilleuse et d'une certaine durée.* Télemaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec le deux modeles de la poësie épique, Homére et Virgile, et nous en serons convaincus.

Dessein de l'Odyssée.

Nous ne parlerons que de l'Odyssée qui dans le plan à plus de conformité avec celui de Telémaque. Dans ce poëme, Homere introduit un roi sage, revenant d'une guerre étrangere, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence et de sa valeur. Des tempétes l'arrêtent en chemin, et le jettent dans divers pays dont il apprend les mœurs, les loix, la politique. De-là naissent na-

turellement une infinité d'incidents et de perils ; mais, sachant combien son absence causoit des desordres dans son royaume, il surmonte tous ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie ; l'immortalité même ne le touche point ; il renonce à tout pour soulager son peuple et revoir sa famille.

Sujet de l'Enéide

Dans l'Enéide, un Héros pieux et vaillant, échappé des ruines d'un hétat puissant, est destiné par les Dieux puor en conserver la religion, et pour établir un empire plus grand et plus glorieux que le premier. Ce prince, choisi pour roi par les restes infortunés de ses concitoyens, erre long-temps avec eux dans plusieurs pays où il apprend tout ce qui est necessaire à un roi à un legislateur, à un pontife. Il trouve enfin un asile dans des terres éloignées, d'où ses ancêtres étoient sortis, il defait plusieurs ennemis puissans qui s'opposent à son etablissement, et jette les fondamens d'un empire qui devoit être un jour le maitre de l'univers.

Plan du Télemaque.

L'action du Télemaque unit ce qu'il y à de grand dans l'un et dans l'autre de ces deux poëmes. On y voit un jeune prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher son pere dont l'absence causoit le malheur de sa famille et de son royaume. Il s'expose à toutes sortes de perils ; il se signale par des vertus héroiques : il renonce à la royauté et à des couronnes plus considerables que la sienne : et parcourant plusieurs terres inconnues, il apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulysse, la pieté d'Enée, et la valeur de tous les deux, en sage politique, en prince religieux, en héros accompli.

L'action doit être une

L'action de l'Epopée doit être une. Le poëme.

epique n'est pas une histoire comme la Pharsale de Lucain, et la guerre punique de Silius Italicus; ni la vie toute entiere d'un heros, comme l'Achilleide de Stace: l'unité du Héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inegalités, il change sans cesse de dessein, ou par l'inconstance de ses passion, ou par les accidens imprevus de la vie. Qui voudroit decrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizare, un contraste de passions opposées, sans liaison et sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la lounage d'un Héros qu'on propose pour modele, mais le recite d'une action grande et illustre qu'on donne pour exemple.

Des Episodes.

Il en est de la poesie comme de la pienture; l'unité de l'action principale n'empéche pas qu'on n'y insere plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du poëme: le Héros en vient a bout en franchissant tuotes les difficultés. C'est le rècit de ces obstacles qui fait les episodès; mais tous ces episodes dependent de l'action principale, et sont tellement lies avec elle et si unis entr'eux, que le tout ensemble ne presente qu'un seul tableau composè de plusieurs figures dans une belle ordonnance et dans une juste proportion.

L'unité de l'action du Télemaque, et la continuité des Episodes.

Je n'examine point ici s'il est vrai qu'Homere noye quelquefois son action pricipale dans la longueur et le nombre de ses episodes, si son action est double, s'il perd souvent de vue ses principaux personages. Il suffit de remarquer que l'Auteur du Télemaque a imitè par-tout la regularitè de Virgile, en evitant les defauts qu'on impute au Poëte Grec. Tous les episodes de notre Auteur sont continues, et si habilimeut enclaves

les uns dans les autres ; que le primier amene celui qui suit. Ses principaux personnages ne disparoissent point ; et les transitions qu'il fait de l'episode à l'action principale, font sentir toujours l'unité du dessein. Dans les six premiers livres, où Télemaque parle et fait le récit de ses aventures à Calypso ce long episode, à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le lecteur y est en suspens, et sent dès le commencement que le séjour de ce héros dans cette isle, et ce qui s'y passe ; n'est qu'un obstacle qu'il faut surmonter. Dans le XIII et XIV., où Mentor instruit Idoménée, Télemaque n'est pas présent, il est à l'armée ; mais c'est Mentor, un des principaux personnages du poëme, qui fait tout en vue de Télemaque et pour son instruction ; de sorte que cet episode est parfaitement lié avec le dessein principal. C'est encore un grand art dans notre auteur, de faire entrer dans son poëme des episodes, qui ne sont pas des suites de sa fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces episodes y trouvent place, non-seulement comme des instructions importantes pour un jeune prince, qui est le grand dessein du poëte, mais parce qu'il le fait raconter à son Héros dans le temps d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télemaque des moeurs : et des loix de la Bétique pendant le calme d'une navigation : et Philoctete lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune prince est au camp des allies, en attendant le jour du combat.

L'action doit être entiere.

L'action épique doit être entiere. Cette integrité suppose trois choses : la cause, le nœud, et le denouement. La cause de l'action doit être digne du Héros, et conforme à son caractere. Tel est le dessein de Télemaque. Nous l'avons deja vu

Du Nœud.

Le nœud doit être naturel, et tiré du fond de l'action. Dans l'Odissée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Enéide, c'est la colere de Junon. Dans Télemaque, c'est le haine de Vénus. Le nœud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle qui soit plus à craindre pour ceux qui vont sur mer, que la mer même. L'opposition de Junon dans l'Enéide, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune prince qui méprise la volupté par amour de la vertu, et dompte ses passions par le secours de la sagesse, est une Fable tirée de la nature, qui renferme en méme-temps une morale sublime.

Le Dénoument.

Le Dénouement doit être aussi naturel que le nœud. Dans l'Odissée, Ulysse arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ses aventures, et ses insulaires, amateurs des fables, charmés de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui: le dénouement est simple et naturel. Dans l'Eneide, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce Héros, pour épargner le sang de ses Troyens, et celui des Latins, dont il sera bientôt le roi, vuide la querelle par un combat singulier: ce denouemens est noble. Celui de Télemaque est tout ensemble naturel et grand. Ce jeune Héros, pour obéir aux ordres du ciel, surmonte son amour pour Antiope, et son amitié pour Idoménée qui lui offroit sa couronne et sa fille. Il sacrifie les passions les plus vives, et les plaisirs mêmes les plus innocents, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque sur des vaisseaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de services. Quand il est prés de sa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite isle déserte, où elle se découvre à lui. Aprés

l' avoir accompagné à son insu au travers des mers orageuses, de terres inconnues, de guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la sagesse le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est là qu' elle lui parle, qu' elle lui annonce la fin de ses travaux, et sa destinée heureuse; puis elle le quitte. Sitôt qu' il va rentrer dans le bonheur et le repos, la divinité s'éloigne, le merveilleux cesse, l' action héroique finit. C'est dans la souffrance que l'homme se montre Héros, et qu' il a besoin d' un appui tout divin. Ce n'est qu' aprés avoir souffert, qu'il est capable de marcher seul, de se conduire lui-même, et de gouverner les autres. Dans le Poëme de Télemaque, l' observation de plus petites regles de l'art est accompagnée d' une profonde morale.

Qualités générales du nœud et du dénouement du Poëme épique.

Outre le nœud et le dénouement géneral de l'action principale, chaque Episode a son nœud, et dénouement propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l' Epopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romans modernes. La surprise seule ne produit qu' une passion trés-imparfaite et passagere. Le sublime est d'imiter la simple nature; préparer les événements d' une maniere si délicate, qu' on ne le prévoye pas; les conduire avec tant d' art; que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détournè du but principal de la Poésie héroique, qui est l' instruction pour s' occuper d'un dénouement fabuleux, et d'une intrigue imaginaire. Cela est bon quand le seul dessein est d' amuser: mais dans un Poëme épique, qui est une espece de Philosophie morale, ces intrigues sont des jeux d' esprit au-dessous de sa gravité et de sa noblesse.

L' action doit être merveilleuse.

Si l' Auteur du Télemaque a évité les intrigues

des Romans modernes il n'est pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux d'Anciens. Il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépiedes, ni travailler des statues. L'action é pique doit être merveilleuse, mais vraisemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroit impossible. Le Poëte ne doit jamais choquer la raison, quoiqu'il puisse aller quelquefois au-delà de la nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non-seulement pour exécuter par leur entremise de grands événements, et unir la vraisemblance et le merveilleux, mais pour apprende aux hommes que les plus vaillants et les plus sages ne peuvent rien sans le socours des Dieux. Dans notre Poëme, Minerve conduit sans cesse Télemaque. Par-là le poëte rend tout possible à son Héros, et fait sentir que, sans la sagesse divine, l'homme ne peut rien. Mais ce n'est pas là tout sont art. Le sublime est d'avoir cachè la Déesse sous une forme humaine: c'est non-seulement le vraisemblable, mais le naturel qui s'unit ici au merveilleux. Tout est divin, et tout pariot humain. Ce n'est pas encore tout. Si Télemaque avoit su qu'il étiot conduit par une Divinité, son mérite n'auroit pas eté si grand, il en auroit éte trop soutenu. Les Héros d'Homere savent presque toujours ce que les immortels font pour eux. Notre Poëte, en derobant à son Héros le merveilleux de la fiction, à fait admirer sa vertu et son courage.

De la durée du Poëme Epique.

La durée du Poëme epique est plus longue que celle de la Tragédie. Dans celle-ci les passions regnent: rien de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus et les habitudes qui ne s'acquierent pas tout d'un coup, sont propres au Poëme épique, et par consequent son action doit avoir une plus grande étendue. L'Epopée peut renfermer les actions de plusieur années: mais,

selon le critiques, le temps de l'action principale depuis l'endroit où le Poéte commenoe sa narration, ne peut être plus long qu'une année, comme le temps d'une action tragique doit être tout au plus d'un jour. Aristote et Horace n'en disent rien pourtant. Homere et Virgile n'on observé aucune regle fixe là-dess us. L'action de l'Iliade toute entiere se passe en cinquante jour. Celle de l'Odyssée, depuis l'endroit où le Poéte commence sa narration, n'est que d'environ deux mois. Celle de' l'Enéide est d'un an. Une seule compagne suffit à Télemaque, depuis qu'il sort de l'isle de Calypso jusqu'à son retour en Ithaque. Notre Poëte a choisi le milieu entre l'impétuosité et la véhémence avec laquelle le Poëte Grec court vers sa fin, et la démarche majestueuse et mesurée du Poëte Latin, qui paroit quelquefois lent, et semble trop allonger sa narration.

De la narration épique.

Quand l'action du Poëme épique est longue, et n'est pas continue, le poëte divise sa Fable en deux parties : l'une où le Héros parle et raconte ses aventures passes, l'autre où le Poéte seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son Héros. C'est ainsi qu'Homere ne commence sa narration qu'aprés qu'Ulysse est parti de l'isle d'Ogygie, et Virgille la sienne qu'aprés qu'Enée est arrivé à Carthage. L'Auteur du Télemaque a parfaitement imité ces deus grands modelles. Il divise son action comme eux en deux parties. La principal contient ce qu'il racconte, et elle commence ou Télemaque finit le récit de ses aventure à Calypso. Il prend peu de matiere, mais il la traite amplement; dix-huit Livres y sont employes. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidents, et pour le temps : mais elle est beaucoup plus resserrée pour les circonstances. Elle ne contient que les six premiers Livres. Par cette division de ce que notre Poëte raconte, et de ce qu'il

fait raconter à Télemaque, il retranche les temps d'inaction, comme sa captivité en Egypte, son emprisonnement à Tyr etc. Il n'étend pas trop la durée de sa narration, il joint ensemble la variété et la continuité des aventures: tout est mouvement, tout est action dans son Poëme, on ne voit jamais ses personages oisifs, ni son Héros disparoître.

II. DE LA MORAL

I. Des Mœurs.

On peut recommander la vertu par les exemples et par les instructions, par les mœurs et par les préceptes. C'est ici où nostre auteur surpasse de beaucoup tous les autres poëtes.

On doit à Homere la riche invention d'avoir personnalisé les attributs divins, les passions humaines et les causes physiques: source feconde de belles fictions, qui animent et vivifient tout dans la Poésie. Mais sa Religion n'est qu'un tissu de fables, qui n'ont rien de propre, ni à faire respecter, ni à faire aimer la Divinité. Les caractéres de ses Dieux sont même audessous de ceux de ses Héros. Pythagore, Platon, Philostrate, payens comme lui, ne l'ont pas justifié d'avoir ravale ainsi la nature divine, sous prétexte que ce qu'il en dit est allégorie, tantôt physique, tantôt morale; car outre qu'il est contre la nature de la Fable, de se servir des actions morales pour figurer des effets physiques, il leur parut trés-dangereux de representer les chocs de elements et des phénomenes communs de la nature, par des actions vicieuses attribuées aux puissances célestes, et d'enseigner la morale par des allégories, dont la lettre ne montre que le vice.

On pourroit peut-être diminuer la faute d'Homere par les tenebres et les mœurs de son siecle, et le peu de progres qu'on avoit fait de son temps dans la Philosophie. Sans entrer dans cette discussion, on se contentera de rimarquer que l'auteur de Télemaque, en imitant ce qu'il y a de

beau dans les Fables du Poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui imputé. Il personnalise comme lui les attributs divins; et en fait des divinités subalternes; mais il ne les fait jamais paroître qu' en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une maniere digne d'elles. Il unit avec *art la Poésie d' Homere et la Philosophie de Pythagore.* Il ne dit rien que ce que les Payens eussent pu dire; et cependant il à mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la morale Chrétienne, et a montré par-là que cette morale est écrite en caracteres ineffaçables dans le cœur de l' homme, et qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure et simple raison, pour se livrer totalment à cette vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps, et sans laquelle toute raisons particuliere n'est que tenebres et égarement.

Ses idées de la Divinité.

Les idées, que notre Poëte nous donne de la divinitè, sont non-seulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l' homme; tout inspire la confiance et l'amour: une pieté douce, une adoration noble et libre, due à la perfection absolue de l'Etre infini, et non pas un culte superstitieux, sombre, et servile, qui saisir et abat le cœur, lorsq'on ne considere Dieu que comme un puissant Législateur qui punit avec rigueur le violement de ses loix.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes, mais dont l'amour et la bonté ne sont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni mérités pas le pompeuses apparences d'un culte extérieur, ni sujets aux caprices bizarres des Divinités payennes: mais toujours réglés par la loi immuable de la sagesse, qui ne peut qu'aimer la vertu, et traiter les hommes, non selon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des passions qu'ils sacrifient.

Des mœurs des héros d'Homere.

On peut justifier plus aisément les caracteres qu'Homere donne à ses héros, que ceux qu'il donne à ses Dieux. Il est certain qu'il peint les hommes avec simplicité, force, varieté et passion. L'ignorance où nous sommes des coutumes d'un pays, des cérémonies de sa Religion, du génie de sa langue, le défaut qu'ont la plupart des hommes de juger de tout par le goût de leur siecle et de leur nation, l'amour du faste et de la fausse magnificence, qui a gâté la nature pure et primitive; toutes ces choses peuvent nous tromper, et nous faire regarder comme fade ce qui étoit estimé dans l'ancienne Grece.

Des deux sortes d'Epopées, la Pathétique et la Morale.

Quoiqu'il paroisse plus naturel et plus philosophe de distinguer la Tragédie de l'Epopée par la difference de leurs vues morales, comme on a fait d'abord, on n'ose décider cependant s'il ne peut pas y avoir, comme dit Aristote, deux sortes d'Epopée, l'une *Pathétique*, l'autre *Morale*; l'une où les grandes passions regnent, l'autre où les grandes vertus triomphent. L'Illiade et l'Odyssée peuvent être des exemples de ces deux especes. Dans l'un, Achille est représenté naturellement avec tous ses defauts; tantôt comme brutal, jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colére; tantôt comme furieux, jusqu'à sacrifier sa patrie à son ressentiment. Quoique le Héros de l'Odyssée soit plus régulier que le jeune Achille bouillant et impétueux, cependant le sage Ulisse est souvent faux et trompeur. C'est que le Poëte peint les hommes avec simplicité, et selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée avec une vengeance furieuse et brutale. La politique est presque toujours jointe avec le mensonge et la dissimulation. Peindre d'aprés nature, c'est peindre comme Homere.

Ces deux especes d'Epopée sont unies dans le Télemaque.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade et de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarque en passant leurs différentes bautés, pour faire admirer l'art avec lequel notre auteur réunit dans son Poëme ces deux sortes d'Epopées, la Pathétique et la Morale. On voit un mélange et un contraste admirable de vertus et de passions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand; mais il novus représente également l' excellence et la bassesse de l'homme. Il est dangereux de nous montrer l'un sans l'autre, et rien n'est plus utile que de novus faire voir tous les deux ensemble; car la justice et la vertu parfaites demandent qu'on s'estime et se meprise, qu'on s'aime et se haisse. Notre Poéte n'éleve pas Télemaque audessus de l'humanité: il le fait tomber dans les foiblesses qui sont compatibles avec un amour sincere de la vertu; et ses foiblesses servent à le corriger, en lui inspirant la defiance de soi même et de ses propres forces. Il ne rend pas son imitation impossible, en lui donnant une perfection sans tache: mais excite notre emulation en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec le mêmes imperfections que chachun sent en soi, fait les actions les plus nobles et les plus vertueuses. Il a uni ensemble dans le caractere de son héros le courage d'Achille, la prudence d'Ulisse, la piété d'Enée. Télemaque est colere comme le premier, sans être brutal; politique comme le second, sans être fourbe; sensible comme le troisieme, sans être voluptueux.

2. *Des préceptes et des instructions morales.*

Une autre maniere d'instruire c'est par les préceptes. L'auteur de Télemaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroiques, la morale d'Homere avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités qui man-

quent à celle des Anciens, soit Poëtes, soit Philosophes. Elle est *sublime* dans ses principes, *noble* dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

Qualité de la Morale de Télemaque.
1. *Elle est sublime dans ses principes.*

1. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme: on introduit dans son propre fond; on lui développe les ressorts secrets de ses passions, les replis cachés de son amour-propre, la difference des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir partout que l'Etre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons et heureux: qu'il est la source immédiate de toutes nos lumieres et de tuotes nos vertus; que nous ne tenons pas moins de lui la raison que la vie: que sa vérité souveraine doit être notre unique lumière, et sa volonté supreme régler tous nos amours; que, faute de consulter cette Sagesse universelle et immuable, l'homme ne voit que des fantômes séduisants; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ses passions; que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque chose d'étranger qui est mis en nous; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts, mais l'ouvrage d'une Puissance supérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacles, et dont nous ne distinguons pas toujours l'action à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin que, sans cette puissance premiere et souveraine, qui éleve l'homme au-dessus de lui-même, les vertus ses plus brillantes ne sont que des raffinements d'un amour-propre, qui se renferme en soi-même, se rend sa divinité, et devient en même-temps et l'idolâtre, et l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce Philophe que Télemaque vit aux Enfers, et dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de sa propre vertu.

C'est ainsi que la morale de notre auteur tend à nous faire oublier notre être propre, pour le rapporter tout entier à l'Etre souverain, et nous en rendre les adorateurs; comme le but de sa politique est de nous faire préférer le bien public au bien particulier, et nous faire aimer les hommes, on fait le systeme de Machiavel, de Hobbes, et de deux Auteurs plus modérés, Puffendorf et Grotius: les deux premiers, sous le vain et faux pretexte que le bien de la société n'a rien de commun avec le bien essentiel de l'homme qui est la vertu, établissent pour seules maximes de gouvernement, la finesse, les artifices, les stratagemes, le despotisme, l'injustice et l'irréligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que sur des maximes payenes, et qui même n'égalent ni celles de la république de Platon, ni celles des Offices de Ciceron. Il est vrai que ces deux Philosophes modernes ont travailié dans le dessein d'être utiles à la société, et qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'homme considéré selon le civil. Mais l'auteur de Télemaque est original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite, avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule, est que le monde entier n'est qu'une république universelle, et chaque peuple comme une grande famille. De cette belle et lumineuse idée naissent ce que le Politiques appellent des loix *de la Nature et des Nations*, équitables, genereuses, pleines d'umanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa patrie; le cœur s'étend, devient immense, et par une amitié universelle, embrasse tous les hommes. De-là naissent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voisines, la bonne foi, le justice et la paix parmi les princes de l'univers comme entre les particuliers de

chaque etat. Notre auteur nous montre encore que la gloire de la Royauté est de gouverner le hommes pour les rendre bons et heureux, que l'autorité du prince n'est jamais mieux affermié que lorsq'elle est appuyée sur l'amour des peuples, et que la véritable richesse de l'etat consiste a retrancher tous les faux besoins de la vie, pour se contenter du nécessaire, et des plaisirs simples et innocents. Par-là il fait voir que la vertu contribue non-seulement à préparer l'homme pour une felicité future, mais qu'elle rend la société actuellement heureuse dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2 *La Morale de Télemaque est noble dans ses motifs.*

2. La morale de Télemaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est qu'il faut préferer l'amour du *beau* à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate et Platon, *l'honnête* à *l'agréable*, selon l'expression de Cicéron. Voilà la source des sentiments nobles, de la grandeur d'ame, et de toutes les vertus héroïques. C'est par ces idées pures et elevées qu'il détruit d'une maniere infiniment plus touchante que par la dispute, la fausse philosophie de ceux *qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain*. Notre poëte montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ses héros, et les actions généreuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau et du parfait sur un cœur noble, pour lui faire sacrifier ses plaisirs au devoirs pénibles de sa vertu. Je sais que cette vertu héroïque passe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, et que les gens d'imagination se sont déchaînes contre cette vérité sublime et solide par plusieurs pointes d'esprit frivoles et méprisables. C'est que ne trovant rien au-dedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentiments, ils concluent que l'humanité en est incapable. Ce sont des nains qui jugent de la force des géants, par la leur. Les esprit qui rampent

sans cesse dans les bornes étroites de l'amour-propre, ne comprendront jamais le pouvor et l'étendue d'une vertu qui éleve l'homme au-dessus de lui-même. Quelques Philosophes qui ont fait l'ailleurs de bellés découvertes dans la Philosophie, se sont laissés entraîner par leurs prejugés jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre et l'amour du plaisir, et à nier due lo volonté puise être remuée aussi fortement *par la vue de la vérité* que *par le goût naturel du plaisir*. On ne peut lire serieusement Télemaque, sans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les sentiments généreux d'une ame noble, qui ne conçoit rien que de grand; d'un cœur désintéressé qui s'oublie sans cesse; d'un Philosophe qui ne se borne ni à soi, ni à sa nation, ni à rien de particulier, mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, et tout le genre humain á l'Etre suprême.

3. *La Morale de Télemaque est universelle dans ses usages.*

3. La morale de Télemaque est universelle dans ses usages, étendue, féconde, proportionnée à tous les temps, à toutes les nations, et à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui est tout ensemble Roi, Guerrier, Philosophe et Legislateur. On y voit l'art de conduire des nations différentes, la maniere de conserver la paix au-dehors avec ses voisins, et cependant d'avoir toujours au-dedans du Royaume une jeunesse aguerrie prête à le défendre; d'enrichir ses etats, sans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excés d'un pouvoir despotique et les désordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour les commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfants. Notre auter fait entrer dans son poëme non-seulement les vertus héroiques et royales, mais celles qui sont propres á toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de son devoir.

L'Iliade à pour but de montrer les funestes suites de la désunion parmi les chefs d'une armée. L'Odissée nous fait voir ce que peut dans un roi la prudence, jointe avec la valeur. Dans l'Eneide, on dépeint les action d'un héros pieux et vaillant Mais toutes ces vertus particulieres ne font pas le bonheur du genre humain. Télemaque va bien au de là de tous ces plans, par la grandeur, le nombre et l'etendue de ses vues morales; de sorte qu'on peut dire avec le Philosophe critique d'Homere : (L'abbé Terrasson) *Le don le plus utile que les Muses ayent fait aux hommes, c'est le Télemaque; car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un Poëme, il naitroit de celui là.*

DE LA POËSIE.

C'est une belle remarque du chevalier Temple, que la Poësie doit réunir ce que la Musique, la Pienture et l'Eloquence ont de force et de beauté. Mais comme la Poësie ne differe de l'Eloquence qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme, on aime mieux dire que la Poësie emprunte son harmonie de la Musique, sa passion de la Pienture, sa force et sa justesse de la philosophie.

L'harmonie de style de Télemaque.

Le stile de Télemaque est poli, net, coulant, magnifique: il a tuote l'abondance d'Homere, sans avoir son intempérance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites; et quand il parle des mêmes choses, il ne rappelle point les mêmes images, et encore moins les mêmes termes. Tuotes ses périodes remplissent l'oreille par leur nombre et leur cadence. Rien ne choque: point de mots durs, point de termes abstraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire: tuotes ses paroles font penser, et tuotes ses pensées tendent à nous rendre bons.

Excellence des Peintures de Télemaque.

Les images de notre poëte sont aussi parfaites, que son style est harmonieux. Peindre, c'est non-

seulement décrire le choses, mais en représenter les circonstances d'une maniere si vive et si touchante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur de Télemaque peint les passions avec art: il avoit étudié le cœur de l'homme et en connoissoit tous les ressorts. En lisant son poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il remue, il entraine; on sent toutes les passions qu'il décrit.

Des comparaisons et descriptions de Télemaque.

Les poëtes se servent ordinairement de deux sortes de peintures; les comparaisons, et les descriptions. Les comparaisons de Télemaque sont justes et nobles. L'auteur n'éleve pas trop l'esprit au-dessus de son sujet par des métaphores outrées; il ne l'embarrasse pas non plus par une trop grande variété d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand et de beau dans les descriptions des Anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les sacrifices, etc. sans s'étendre sur les minucies qui font languir la narration, sans rabaisser la majesté du poëme épique par la description des choses basses et désagréables. Il descend quelquefois dans le détail; mais il ne dit rien qui ne mérite attention, et qui ne contribue à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes ses variétés: il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalités; tantôt sublime, sans être guindé; tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux goût, de vouloir toujours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles, simples, et cependant agréables. Il peint non-seulement d'après nature, mais ses tableaux sont aimables. Il unit ensemble la vérité du dessein, et la beauté du coloris; la vivacité d'Homere, et la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout: les descriptions de ce poëme sont non-seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'ai-

mable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux et des combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funérailles d'un ami ou d'un pere, comme dans l'Iliade et dans l'Enéide : c'est pour choisir un roi qui surpasse tous les autres dans la force de l'esprit et du corps, et qui soit egalement capable de soutenir les fatigues de l'un et de l'autre. S'il nous représente les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son héros la fermeté de cœur, et l'abandon aux Dieux dans les plus grands périls. Je pourrois parcuorir toutes ces descriptions, et y trouver de semblables beautés; je me contenterai de remarque que, dans cette nouvelle edition, la sculture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télemaque, est pleine d'art et renferme cette morale sublime : que le bouclier d'un prince, et le soutien d'un etat, sont le sciences et l'agriculture : qu'un Roi armé par la sagesse cherche toujours la paix, et trouve des ressources fecondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit et laborieux, dont l'esprit et le corps sont également accoutumés au travail.

Philosophie de Télemaque.

La Poésie tire sa force et sa justesse de la Philosophie. Dans Télemaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable, et néanmoins un esprit juste et profond. Ces deux qualités se rencontrent rarement dans la même personne. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel pour inventer, pour passionner, pour imiter; et en même-temps dans une tranquillité parfaite, pour juger en produisant, et choisir entre mille pensées qui se presentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination souffre une espece de transport et d'enthousiasme, pendant que l'esprit paisible dans son empire, la retient et la tourne aú il veut. Sans cette passion qui anime tout, le discours paroissent froids, languissants, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui regle tout, ils sout faux et trompeurs.

Comparaison de la Poësie de Télemaque avec Homere et Virgile.

Le feu d'Homere, sur-tout dans l'Illiade, est impétueux et ardent comme un turbillon de flammes qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment et également : celui de Télemaque échauffe et éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader ou passionner. Quand cette flamme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la politique, et de Télemaque sur le sens des loix de Minos etc. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumiere ; l'enthousiasme et le feu poétiques séroient nuisibles, comme les rayons trop ardents du Soleil qui éblouissent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir ; quand on a vu clairement la verité, quand les réflexions ne viennent que d'irresolution, alors le Poëte excite un feu et une passion qui détermine et qui emporte une ame affoiblie, qui n'a pas le courage de se rendre à la vérité. L'épisode des amours de Télemaque dans l'isle de Calypso, est plein de ce feu.

Ce melange de lumiere et d'ardeur distingue notre Poëte d'Homere et de Virgile : l'enthousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, et passer les bornes de la nature. C'étoit la force et l'essor de son grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement et la conduite de Virgile, dégénerent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt historien que poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux poetes philosophes et modernes, que le premier.

N'est ce pas qu'ils settent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du Poëte latin, que le beau feu du Poëte grec, que la *nature* seule peut donner ?

Notre auteur doit plaire à toutes sortes de Poëtes, tant à ceux qui sont philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'entusiasme. Il a uni les lumieres de lesprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en philosophe; il fait aimer la vérité prouvée par les sentiments qu'il excité. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion; ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes, qui n'ont d'autre but que de fâire admirer l'auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toujours se cacher, disparoître, se faire oublier pour ne produire que les vérités qu'on veut persuader, et les passions qu'on veut purifier.

Dans Télemaque tout est raison, tout est sentiment; c'est ce qui le rend un Poëme de tuotes les nations et de tous les siecles. Tous les étrangers en sont également touchés. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue-Françoise, n'effacent point ces beautés originales. La savante Apologiste d'Homere nous assure que le Poëte grec perd infiniment par une traduction, qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse, et l'ame de la poésie. Mais on ose dire que Télemaque conservera toujours en tuotes sortes de langues, sa force, sa noblesse, son ame et ses beautés essentielles. C'est que l'excellence de ce poëme ne consiste pas dans l'arrangement heureux et harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui préte l'imagination, mais dans un goût sublime de la vérité, dans des sentiments nobles et élevés, et dans la maniere naturelle, delicate et judicieuse de les traiter. De pareilles beautes sont de toutes les langues, de tous les temps, de tous les pays, et touchent également le bons esprits et les grandes ames dans tout l'univers.

Premiere objection contre Télemaque.

On a formé plusieurs objections contre Télemaque:

1. Qu'il n'est pas en vers.

La verification, selon Aristote, Denys d'Halicarnasse, et Strabon, n'est pas essentielle à l'Epopée. On peut l'écrire en prose, comme en écrit des Tragédies sans rimes. On peut faire des vers sans poésie, et être tout poétique sans faire des vers. On peut imiter la versification par art, mais il faut naître Poëte. Ce qui fait la poésie, n'est pas le nombre fixe et la cadence réglée des syllabes; mais la fiction vive, les figures hardies, la beauté et la variété des images. C'est l'enthousiasme, le feu, l'impétuosité, la force, un je ne sais quoi dans les paroles et les pensées, que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans Télemaque. L'auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécide, Hécatée: *Il a imité parfaitement la poésie, en rompant seulement la mesure, mais il a conservé tuotes les autres beautés poétiques.*

Notre âge retrouve un Homere
Dans ce Poëme salutaire,
Par la vertu même inventé;
Les Nymphes de la double cime,
Ne l'affranchirent de la rime
Qu'en faveur de la vérité *.

Réponse

De plus, je ne sais pas si la gêne des rimes et la régularité scrupuleuse de notre construction Européenne, jointe à ce nombre fixe et mesuré de pieds, ne diminueroient pas beaucoup l'essor et la passion de la poésie héroique. Pour bien émouvoir les passions, on doit souvent retrancher l'ordre et la liaison. Voilà pourquoi les Grecs et les Romains, qui peignoient tout avec vivacité et goût, usoient des inversions des phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe; ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les langues de l'Europe sont un composé du latin et des jargons de tuotes les nations barbares qui subjuguerent l'Em-

* Ode à Mess. de l'Academie, par M. de la Motte. *Premiere Ode.*

pire Romain. Ces peuples du Nord glaçojent tout, comme leur climat, par une froide régularité de Syntaxe. Ils ne comprenojent point cette belle variété de longues et de breves, qui imite si bien les mouvements délicats de l'ame. Ils prononçojent tout avec le même froid, et ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tirtement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols, ont tâché d'affranchir leur versification de la géne des rimes. Un poëte Anglois y a reussi merveilleusement, et à commencé, même avec succès, d'introduire les inversions de phrases dans sa langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs et des Romains

Seconde objection contre Télemaque.

Quelques-uns, par une ignorance grossiere de la noble liberté du Poëme épique, ont reproché à Télemaque qu'il est plein d'anacronismes.

Résponse.

L'auteur de ce Poëme n'a fait qu'imiter le prince des Poëtes latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Télemaque, frere de cette Didon; Sésostris, qu'on dit avoir vécu vers le même temps etc. ne sont pas plus des fautes que l'anacronisme de Virgile. Pourquoi condamner un poëte de manquer quelquefois à l'ordre des temps, puisque c'est une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature. Il ne seroit pas permis de contredire un point d'histoire d'un temps peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculé, dont les annales sont si incertaines et enveloppées de tant d'obscurités, ont doit suivre la vraisemblance, et non pas toujours la vérité. C'est l'idée d'Aristote confirmée par Horace. Quelques Historiens ont écrit que Didon étoit chaste, Pénelope impudique: qu'Hélene n'a jamais vu Troye ni

Enée l'Italie. Homere et Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'histoire, pour rendre leurs Fables plus instructives. Pourquoi ne seroit-il pas permis à l'auteur du Télemaque, pour l'instruction d'un jeune prince de rassembler les héros de l'antiquité, Télemaque, Sesostris, Nestor, Idoménée, Pygmalion, Adraste, pour unir dans un même tableau les différents caracteres des princes bons et mauvais, dont il falloit imiter les vertus, et évitér les vices?

Troisieme objection contre Télemaque.

On trouve à redire que l'auteur de Télemaque ait inséré l'histoire des amours de Calypso et d'Eucaris dans son Poëme, et plusieurs descriptions semblables qui paroissent trop passionées.

Réponse.

La meilleure réponse à cette objection, est l'effet qu'avoit produit Télemaque dans le cœur du prince pour qui il avoit eté écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être précautionnées contre les écueils auxquels l'élévation et l'autorité espose ceux qui sont destinés à régner. Si notre Poëte avoit écrit pour un homme qui eût dû passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions ne lui auroient pas été necessaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour, ou la galanterie passe pour politesse, où chaque objet réveille infailliblement le goût des plaisirs, et ou tout ce qui l'environne n'est occupé qu'a le séduirre; pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus nécessaire que de lui représenter avec cette aimable pudeur, cette innocence et cette sagesse qu'on trouve dans Télemaque, tuos les détours séduisans de l'amour insensé; lui peindre ce vice dans son beau imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle; lui montrer l'abyme dans toute sa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, et

l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de notre auteur de précautionner son éleve contre ses folles passions de la jeunesse, par la fable de Calipso, et de lui donner, dans l'histoire d'Antiope, l'exemple d'un amour chaste et légitime. En nous représentant ainsi cette passion, tantôt comme une foiblesse indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un héros, il nous montre que l'amour n'est pas au-dessous de la majesté de l'Epopée, et réunit par-là dans son Poëme les passions tendres des Romans modernes, avec les vertus héroiques de la poésie ancienne.

Quatrieme objection contre Télemaque.

Quelques-uns croyent que l'auteur du Télemaque épuise trop son sujet par l'abondance et la richesse de son génie. Il dit tout, et ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homere, il met la nature toute entiere devant les yeux. On aime mieux un auteur, qui, comme Horace, renferme un grand sens en peu de mots, et donne le plaisir d'en développer l'étendue.

Réponse.

Il est vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de notre Poëte; mais l'esprit, en suivant ses idées, s'ouvre et s'étend. Quand il s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut instruire, ses lumieres sont fécondes, et nous y développons une vaste étendue de pensées, qui ne paroissent pas d'abord, et que toute son éloquence n'exprime pas. Il ne laisse rien à imaginer, mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractere du Prince pour qui seul l'Ouvrage a été fait. On démêloit en lui au travers de l'enfance une imagination féconde et heureuse, un génie élevé et étendu qui le rendoient sensible aux beaux endroits d'Homere et de Virgile. Ce grand

naturel inspira à l'auteur le dessein d'un poëme propre à le cultiver, et qui renformeroit également les beautés de l'un et de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images y étoit essentielle pour occuper l'imagination, former le goût du Prince, et lui donner la liberté de saisir comme de lui-même les vérités préparées à son cœur, et de s'en nourrir. On voit assez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à supprimer, qu'à produire; qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance, pour répondre aux besoins du prince, et aux vues de l'auteur.

Cinquieme objection contre Télemaque.

On a objecté que le héros et la fable de ce Poëme n'ont point de rapport à la nation Françoise qu'Homere et Virgile ont intéressé le Grecs et les Romains, en choisissant des actions et des auteurs dans les histoires de leurs Pays.

Réponse.

Si l'auteur n'a pas intéressé particuliérement la nation Françoise, il a fait plus, il a intéressé tout le genre humain. Son plan est encore plus vaste que celui de l'un et de l'autre des deux Poëtes anciens. Il est plus grand d'instruire tous les hommes ensemble, que de borner ses préceptes à un pays particulier. L'amour-propre veut qu'on rapporte tout à lui, et se trouve même dans l'amour de la patrie. Mais une ame généreuse doit avoir des vues plus étendues.

D'ailleurs, quel intérêt la France n'a-t-elle point prise à un Ouvrage si propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour selon ses besoins et ses desirs, en pere des peuples et en héros Chrétien? Ce-qu'on a vu de ce prince, donnoit l'espérance et les prémices de cet avenir. Les voisins de la France y prenoient deja part comme à un bonheur universel. La fable du prince *Grec*, devenoit l'histoire du prince *François*.

L'auteur avoit un dessein plus pur que celui de plaire à sa nation ; il vouloit la servir à son insçu, en contribuant à lui former un prince, qui, jusques dans les jeux de son enfance, paroissoit né pour la combler de bonheur et de gloire. Cet auguste enfant aimoit les Fables et la Mythologie. Il falloit profiter de son goût, lui faire voir, dans ce qu'il estimoit, le solide et le beau, le simple et le grand, et lui imprimer par des faits touchants les principes généraux qui pouvoient le précautionner contre les dangers qui accompagnent la plus haute naissance et la puissance suprême.

Dans ce dessein, un héros Grec et une Poësie d'aprés Homere, et Virgile, les histoires des Pays, des temps et des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite, et peut-être unique, pour mettre l'auteur en pleine liberté de peindre avec vérité et force tous les écueils qui menacent les Souverains dans toute la suite des siecles.

Il arrive, par une conséquence naturelle et nécessaire, qui ces vérités universelles ont souvent du rapport aux histoires du temps, et aux situations actuelles. Ces fictions indépendantes de toute application, et destinées à former l'enfance du jeune Prince, renferment des préceptes pour tous les moments de sa vie.

Cette convenance des moralités génerales à toutes sortes de circostances, fait admirer la fécondité, la profondeur, et la sagesse de l'auteur. Mais elle n'excuse pas l'injustice de ses ennemis, qui ont voulu trouver dans son Télemaque certaines allegories odieuses, et changer les desseins les plus sages et les plus modérés en des satyres outrageantes contre tout ce qu'il réspectoit le plus. On avoit renversé les caracteres pour y trouver des rapports imaginaires, et pour empoisonner les intentions les plus pures. L'auteur pouvoit-il, sans infidélité, supprimer des maximes fondamentales d'une morale et d'une politique si saine et si convenable, parce que la maniere de

les dire la plus sage ne pouvoit les mettre à couvert de la malignité des critiques?

Notre illustre auteur a donc réuni dans son Poëme les plus grandes beautés des anciens. Il a tout l'enthousiasme et l'abondance d'Homere, toute la magnificence et la régularité de Virgile. Comme le poéte grecs, il peint tout avec force, simplicité et vie; avec variété dans la fable, diversités dans les caracteres; ses réflexions sont morales, ses descriptions vives, son imagination féconde: par-tout ce beau feu que la nature seule peut donner. Comme le poëte latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caracteres, l'ordre et les regles de l'art. Son jugement est profond, et ses pensées élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, et le simple au sublime. Partout l'art devient nature: mais le héros de notre Poëte est plus parfait que celui de l'un ou de l'autre; sa morale est plus pure, et ses sentiments plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur du Télemaque a montré par ce Poëme, que la nation Françoise est capable de toute la délicatesse des Grecs, et de tous les grands sentiments des Romains. L'éloge de l'auteur est celui de sa nation

EXPLICATION DU FRONTISPICE.

Le but de l'Auteur de ce Poëme étant de conduire son Eleve jusqu'à la plus haute sagesse, le Peintre à representé cette vertu sous la figure d'une Femme ailée, qui est au haut du Tableau, la tête tournée vers le ciel, et appuyé sur le portrait de M. DE FÉNELON.

D'un côté, sont deux génies qui lui offrent des Palmes; et au-dessous est la Muse Calliope appuyée sur trois livres représentant les trois genres de Poésie.

De l'autre côté est une Minerve, tenant un gouvernail, où sont les Armes du DAUPHIN DE FRANCE, *pour marquer l'éducation de feu* MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, *pere du Roi, qui lui avoit été confiée.*

AVERTISSEMENT.

Les notes repandues en chaque livre, on les trovera à la fin de celui, au quel elles appartiennent.

BIBLIOTECA FIRENZE

Mentor et Telemaque après un naufrage abordent dans l'Isle de Calypso.

LES AVENTURES DE TÉLEMAQUE FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Télemaque, conduit par Minerve, sous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'Isle de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, et lui demande ses aventures. Il lui raconte son voyage à Pylos et à Lacédemone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchises; le secours que Mentor et lui donnerent à Aceste dans une incursion de Barbares, et le soin que le Roi eut de reconnoître ce service, en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.

Calypso(1)ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne résonnoit plus de son chant. Les Nymphes qui la servoient, n'osoient lui parler; elle se promenoit souvent seule sur les gazons fleuris, dont un printemps éternel bordoit son Isle. Mais ces beaux lieux, loin de moderer sa douleur, lui faisoient rappeller le triste souvenir d'Ulysse (2), qu'elle y avoit vu

tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile sur le rivage de la mer qu' elle arrosoit de ses larmes, et elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d' Ulysse, fendant les ondes, avoit disparu á ses yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d' un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pieces, des rames écartées ça et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottants sur la côte: puis elle découvre de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé; l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La Déese comprit que c'étoit Télemaque, fils de ce héros; mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télemaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qui leur plait, et Minerve, qui accompagnoit Télemaque sous la figure de Mentor (3), ne vouloit pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage qui mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse si semblable à son pere. Elle s'avance vers lui, et sans faire semblant de savoir qui il est: D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon Isle? Sachez, jeune etranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tachoit de couvrir sous ces paroles menaçantes le joie de son cœur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Télemaque lui répondit: o vous, qui que vous soyez, mortelle ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité), seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui cherchant son pere à la merci des vents et des flots, a vu briser son navire contre vos rochers? Quel est donc votre pere que vous cherchez, reprit la Déesse? Il se nomme Ulysse, dit Télemaque; c'est un des Rois

qui ont, après un siege de dix ans, renversé la fameuxe Troye. Son nom fu tcélebre dans toute la Grece et dans toute l'Asie, par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui. Pénelope sa femme, et moi qui suis son fils, nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui pour apprendre où il est: mais que dis-je! peut-être qu-il est maintenant enseveli dans les profonds abymes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; et si vous savez, ô Déesse, ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télemaque.

Calypso (4), étonnée et attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence, ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant, et elle demeuroit en silence. Enfin, elle lui dit: Télemaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre pere; mais l'histoire en est longue. Il est temps de vous délasser de tous vos travaux; venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils: venez; vous serez ma consolation dans cette solitude, et je ferai votre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir.

Télemaque suivoit la Déesse environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éleve ses branches épaisses au-dessus de tous les arbrse qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués par-derriere négligemment, mais avec grace; le feu qui sortoit de ses yeux, et la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor, les yeux baissés, gardant un silence moleste, suivoit Télemaque. On arriva à la porte de la grotte (5) de Calypso, où Télemaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rusti-

que, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues: mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voûtes pleines de rocailles et de coquilles; elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux Zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amaranthes et de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée: là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer: là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau, qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline, de-là on découvroit la mer quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, et élevant ses vagues comme des montagnes: d'un autre côté, on voyoit une riviere où se formoient des isles bordées de tilleuls fleuris, et de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient des Isle, sembloient se jouer dans la campagne: les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité; d'autres avoient une eau paisible et dormante; d'autres, par de longs détours, revenoient sur leurs pas comme pour remonter vers leur source, et sembloient ne pouvoir quitter ces bords

enchantés. On appercevoit de loin des collines et des montagnes qui se perdoient dans les nuées, et dont la figure bizarre formoit un horison à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre verd qui pendoit en feston: le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, et la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres, couvroient la campagne, et en faisoient un grand jardin.

Calypso, ayant montré à Télemaque toutes ces beautés naturelles, lui dit: reposez-vous; vos habits sont mouillés, il est temps que vous en changiez; ensuite nous vous reverrons, et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même-temps elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la déesse demeuroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cedre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtés, et elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Télemaque, voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme en considérant cette magnificence.

Mentor (6) lui dit d'un ton grave: Est-ce donc là, ô Télemaque, les pensées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulysse? Songez plutôt à soutenir la réputation de votre pere, et à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse et de la gloire. La gloire n'est due qu'à un cœur qui sait souffrir la peine, et fouler aux pieds les plaisirs.

Télemaque répondit en soupirant: que les

Dieux me fassent périr plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulysse ne sera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée : mais quelle faveur du Ciel nous à fait trouver aprés notre naufrage cette Déesse ou cette mortelle qui nous comble de biens?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux; craignez ses trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé notre navire. Le naufrage et la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu: gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera: la jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle-même; quoique fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre: elle se confie légérement et sans précaution. Gardez-vous d'écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui se glisseront comme un serpent sous les fleurs: craignez ce poison caché; défiez-vous de vous-même, et attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournerent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes, avec leurs cheveux tressés et des habits blancs, servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le goût et la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fleches à la chasse; un vin plus doux que le nectar couloit des grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeillès tous les fruits que le Printems promet, et que l'Automne répand sur la terre (7). En même-temps quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chanterent le combat des Dieux contre les Géants, puis les amours de Jupiter et de Sémelé, la naissance de Bacchus et son éducation conduite par le vieux Silene, la course d'Atalante et d'Hypo-

menes, qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au Jardin des Hespérides. Enfin, la guerre de Troye fut aussi chantée, les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu' aux Cieux. La premiere des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignoit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télemaque entendit le nom de son pere, les larmes qui coulerent le long de ses joues, donnerent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger, et qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la descente d'Orphée aux Enfers pour en retirer Euridice.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télemaque, et lui parla ainsi: Vous voyez, Fils du grand Ulysse avec quelle faveur je vous reçois: je suis immortelle; nul mortel ne peut entrer dans cette Isle, sans être puni de sa témerité; et votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre pere à eu le même honheur que vous mais hélas! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-temps dans cette isle, il n'a tenu qu'a lui d'y vivre avec moi dans un état immortel; mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il partit, et je fus vengée par la tempête. Son vaisseau, aprés avoir été longtemps le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple: après son naufrage, vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour régner jamais dans l'isle d'Ithaque aprés lui; consolez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, et un Royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajouta à ces paroles de longs discours pour montrer combien Ulysse avoit été

heureux auprés d'elle : elle raconta ses aventures dans la caverne du Cyclope Polypheme, et chez Antiphatès, Roi des Lestrigons : elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'isle de Circé, fille du Soleil, et les dangers qu'il avoit courus entre Scylle et Charybde. Elle représenta la derniere tempête que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprés d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'isle des Phéacieus. Télemaque, qui s'étoit d'arbord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice et la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner : il répondit en peu de mots : O Déesse ! pardonnez à ma douleur, maintenant je ne puis que m'affliger ; peut-être que dans la suite j'aurai plus de forcé pour goûter la fortune que vous m'offrez ; laissez-moi en ce moment pleurer mon pere, vous savez mieux que moi comme il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage ; elle feignit même d'entrer dans sa douleur, et de s'attendrir pour Ulysse ; mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, et par quelles aventures il étoit sur ses côtes. Le récit de mes malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter ; elle le pressa long-temps. Enfin, il ne put lui résister, et il parla ainsi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du siege de Troye, des nouvelles de mon pere. Les Amants de ma mere Pénélope furent surpris de mon départ ; j'avois pris soin de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor, que je vis à Pylos, ni Ménélas qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre si mon pere étoit encore en vie.

Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire que mon pere avoit été jetté par les vents. Mais le sage Mentor que vous voyez ici présent, s'opposoit à ce téméraire dessein: il me représentoit d'un côté les Cyclopes, géants monstrueux qui dévorent les hommes; de l'autre la flotte d'Enée et des Troyens qui étoient sur ces côtes. Ces Troyens, disoit-il, sont animés contre tous les Grecs: mais surtout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque; peut-être que votre pere, aimé des Dieux, y sera aussitôt que vous: mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mere, montrer votre sagesse à tous les peuples, et faire voir en vous à toute la Grece un Roi aussi digne de régner que le fût jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires, mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter: je n'écoutai que ma passion; le sage Mentor m'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entreprenois contre ses conseils (8); et les Dieux permirent que je fisse une faute, qui devoit servir à me corriger de ma présomption.

Pendant que Télemaque parloit ainsi, Calypso regardoit Mentor: elle étoit étonnée, elle croyoit sentir en lui quelque chose de divin; mais elle ne pouvoit démêler ses pensées confuses; ainsi elle demeuroit pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu; alors elle apprehenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télemaque, et satisfaites ma curiosité. Télemaque reprit ainsi.

Nous eûmes assez long-temps un vent favorable pour aller en Sicile; mais ensuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs, nous apperçûmes d'autres vais-

seaux exposés au même péril, et nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Enée; ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger non-seulement ferme et intrépide (10), mais plus gai qu'à l'ordinaire : c'étoit lui qui m'encourageoit; je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible : il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui disois : mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni experience du passé, ni moderation pour ménager le présent? O! si jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi; c'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en souriant me répondit: Je n'ai garde de vous reprocher la faute quevous avez faite; il suffit que vous la sentiez, et qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos desirs. Mais quand lepéril sera passé, la présomption reviendra peut-être: maintenant il faut se soutenir par le courage: avant que de se jetter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre; mais quand on y est, il ne reste plus qu'a le mepriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur et le courage du sage Mentor me charmerent : mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le ciel commencoit à s'éclaircir, et où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaisseaux qui étoit presque semblable au nôtre; et que la tempête

avoit écarté ; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables, il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de se baisser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état, nous passâmes au milieu de leur flotte ; ils pousseront des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus : nous fûmes même contraints par la violence de la mer, d'aller assez long-temps avec eux. Enfin, nous demeurâmes un peu derriere ; et pendent que les vents impétueux les poussoient vers l'Afrique, nous fumes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet ; mais ce que nous cherchions n'étoit guerre moins funeste que la flotte qui nous faisoit fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs ; c'étoit-la que régnoit le vieux Aceste sorti de Troye. A peine fûmes-nous arrivés sur ce rivage, que les habitants crurent que nous étions, ou d'autres peuples de l'Isle armée pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement (10), ils égorgent tous nos compagnons ; ils ne réservent que Mentor et moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, et d'ou nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derriere le dos, et notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spetacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, et se préparoit à un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévere quel étoit notre pays, et

le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, et lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hespérie, et notre patrie n'est pas loin de-là ; ainsi il évita de dire que nous étions Grecs. Mais Aceste, sans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient les troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O Roi ! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement ; sachez que je suis Télemaque, fils du sage Ulysse, Roi des Ithaciens ; je cherche mon pere dans toutes les mers : si je ne puis ni le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne saurois supporter. A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria, qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troye. O fils d'Ulysse ! me dit Aceste, je ne puis refuser votre sang aux mânes de tant de Troyens que votre pere a précipités sur les rivages du noir Cocyte ; vous et celui qui vous mene, vous périrez. En même-temps un vieillard de la troupe proposa au Roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise. Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce héros ; Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit sur le tombeau d'Anchise, on y avoit dressé deux autels, où le feu sacré étoit allumé ; le glaive qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux ; on nous avoit couronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvoit garantir notre vie (11) ; c'étoit fait de nous, quand Méntor demanda tranquillement à parler au Roi ; il lui dit :

O Aceste ! si le malheur du jeune Télemaque,

qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher, du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages et de la volonté des Dieux, me fait connoitre qu'avant que trois jours soient écoulés, vous serez attaqué par des peuples barbares qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, et pour ravager tout votre pays: hâtez-vous de les prévenir; mettez vos peuples sous les armes, et ne perdez pas un moment pour retirer aude-dans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne: si ma prediction est fausse, vous serez libre de nous immoler dans trois jours; si au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie a ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger! que les Dieux qui vous ont si mal partage pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même-temps il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque dont Mentor l'avoit menacé: on ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des vieillards courbés, des petits enfants les larmes aux yeux, qui se retiroient dans la ville. Les bœufs mugissants et les brebis bêlantes venôient en foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui se poussoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, et qui couroient sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la Ville se croyant plus sages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impo-

steur qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisieme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussiere; puis on apperçut une troupe innombrable de barbares armés : c'étoient les Hyméricns peuples féroces, avec les Nations qui habitent sur les monts Nébrodes, et sur le sommet d' Agragas, où regne un hyver que les Zéphyrs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient méprisé la prédiction de Mentor, perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grecs ; nos ennemis deviennent nos amis fideles ; les Dieux vous ont envoyé pour nous sauver ; je n'attends pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils, hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattants. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance : il range les soldats d'Aceste, il marche à leur tête, et savance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin : je le suis de plus prés, mais je ne puis égaler sa valeur ; sa cuirasse ressembloit dans le combat à l'immortelle Egide. La mort couroit de rang en rang partout sous ses coups. Semblable à un lion de Numidie, que la cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de foibles brebis ; il déchire, il égorge, il nage dans le sang ; et les bergers loin de secourir le troupeau, fuyent tremblants pour se dérober a sa fureur.

Ces barbares qui espéroient de surprendre la ville, furent eux mêmes surpris et deconcertés. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple et par les paroles de Mentor, eurent une vigeur dont ils ne se croyoient point capables (12) : de ma lance je renversai le fils du Roi. de ce peuple en-

nemi ; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d' une race de géants, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi : mais sans m' étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, et je lui fis vomir en expirant des torrents d' un sang noir. Il pensa m' écraser dans sa chûte ; le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes : je pris ses dépouilles, et je revins trouver Aceste. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pieces, et poussa les fuyards jusques dans les foréts.

Un succés si inespéré fit regarder Mentor comme un homme chéri et inspiré des Dieux. Aceste, touché de reconnoissance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous si les vaisseaux d'Enée revenoient en Sicile : il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présents, et nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prevoyoit : mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grece. Il nous donna des marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, et qui devoient ramener le vaisseau à Aceste quand ils nous auroient laissés en Ithaque. Mais les Dieux qui se jouent des désseins des hommes, nous réservoient à d'autres dangers.

Fin du Livre premier.

NOTES DU LIVRE PRIMIERE.

(1) *Déesse du Secret. Par le nom de cette Divinité si sensible pour Ulysse, Homere enseigne aux princes que s'ils ont des foibles, ils doivent les envelopper dans les voiles du secret. Il ne leur est point permis de montrer l'homme, le peuple ne doit voir en eux que le héros. Charles-quint fut si exact observateur de cette maxime, qu'il eut l'art de cacher non-seulement à son siecle, mais à la postérité, qui fut la mere de Dom Juan d'Autriche et de Marguerite de Parme.*

(2) *Le plus sage des princes qui assiegerent Troje. Les idées de vertus n'étoient guere épurées du temps d' Homere, et il ne donne à ce prince qu'une prudence artificieuse et une politique basse et rampante ; mais le Poëte moderne qui avoit puisé dans Platon la véritable idée des vertus morales, leur donne toujours pour principe la vérité et la générosité.*

(3) *Ami d'Ulysse, à qui il avoit confié l'administration de sa maison : c'est Minerve elle même, qui, sous la figure de cet ami fidele, instruit le jeune Télemaque, parce qu'il n'y a que la Sagesse qui ait droit d'instruire les Enfants des Rois. Les princes sont toujours humains et éclaires, lorsqu'on ne confie leur éducation qu'à des Savants, qui forment leurs mœurs encore plus que leur esprit, par l'étude des Belles-Lettres. L'histoire de la République des Lettres n'étalera guere de noms plus illustres que ceux des Précepteurs de nos Rois.*

(4) *On s'interesse d'abord pour le héros du poëme, qui sacrifie tout à l'amour paternel. Un prince est d'ordinaire pour son peuple, ce qu'il est pour sa famille. Toutes les histoires font voir que ceux qui ont été bons Rois, ont été bons fils et bons peres. Les vertus obscures d'un simple particulier acquierent de l'éclat sur le trône. Platon ne craint point de dire que l'art de conduire un vaste état, est l'art de conduire une seule famille.*

(5) *Homere en fait une description moins chargée ; mais il la rend digne d'une divinité, par un trait de maître : il dit que Mercure fut ravi d' admiration à l'aspect de ces lieux, quoiqu' il arrivât du palais des immortels.*

(6) *L' ame ne sauroit s' élever à de grands sentiments lorsqu'elle se plaît à de petits objets : ce n'est point aux Grecs, mais aux Coribantes, que l' éducation de Jupiter fut confiée. Les Lacédémoniens qui s' entendoient si bien à former des Soldats, ne donnoient aux enfants d' autres amusements que des armes.*

(7) *L' auteur retrace ce qu'on ne saurroit trop estimer dans les mœurs anciennes. Chez les Grecs, les Muses étoient de tous les festins; et il étoit difficile de se livrer uniquement aux plaisirs dangereux de la table, lorsque la Musique et la Poésie élevoient l'ame par le récit des actions des héros. On voit dans l'Odyssée, qu'à la table du Roi des Phéaciens, on est plus occupé à entendre le Chantre Démodocus, qu'à louer la delicatesse des mèts.*

(8) *Les hommes ne se corrigent que par leurs propres fautes : il en est peu qui ayent l'art de mettre à profit celles d'autrui. Les héros parfait n'est que dans nos Romans modernes : notre auteur dépeint le sien d'après le goût de l'antiquité ; il lui donne les foibles de son âge.*

(9) *C'est à cette joie que se fait connoître la véritable valeur. Pour un Prince qui a le génie de la guerre, nul plus agréable appareil qu'une armée prête à combattre. Ceux qui ont servi sous le feu Roi de Suede, disent que ce Prince, d'un naturel sérieux, ne paroissoit joyeux qu'aux approches de l'ennemi.*

(10) *Les aventures du fils ressemblent à celles du pere : dés le sixieme Vers de l'Odyssée, Homére déclare qu'Ulysse ne put conserver ses compagnons. Il ne convenoit point de donner à Télemaque une gloire supérieure.*

(11) *Il n'y a peut-être nul Poëme où le mer-*

veilleux soit mieux ménagé, et où il cause plus d' admiration et moins de cette surprise qui révolte. On s'attend à voir Télemaque échapper au plus grand peril, quand on voit à ses côtés une Divinité toujours attentive à le protéger.

(12) *Il est donné aux héros d' être grands sans être vains: ils peuvent rapporter leurs grandes actions: sans en exténuer la gloire. La jalousie s'en offense; mais les personnes qui aiment la vertu leur applaudissent. Des Anciens qui s'entendoient si bien en modestie, n'ont point blâmé Xénophon, Sylla et Cesar d'avoir écrit leurs victoires. La vérité rapportée historiquement ne doit blesser personne; mais, elle offense dés qu'il y entre de l'ostentation.*

Fin des notes du livres Primier.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Télemaque raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyryen par la flotte de Sésostris, et emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ces pays et la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Entiopie: que lui-même Télemaque fut réduit à conduire un tropeau dans le désert d'Oasis que Termosiris, Prêtre d'Apollon, le consola en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois Berger chez le Roi Admete: que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers; qu'il l'avoit rappellé étant persuadé de son innocence, et lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque: mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs: qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses sujets révoltés et secourus par les Tyriens.

Les Tyriens par leur fierté avoient irrité contre eux le Roi Sésostris (1) qui régnoit en Egypte, et qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce et la force de l'imprenable ville de Tyr située dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples: ils avoient refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes, et ils avoient fourni des troupes a son frere, qui avoit voulu le massacrer à son retour, au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sésostris avoit résolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers

Ses vaisseaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile; le port et la terre sembloient fuir derriere nous, et se perdre dans les nues. En même-temps, nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent; et voulurent s'en éloigner; mais il n'etoit plus temps. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres, le vent les favorisoit; leurs rameures étoient en plus grand nombre: ils nous abordent, nous prennent, et nous emmenent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens; à peine daignerent-ils m'écouter, ils nous regarderent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient, et ils ne songerent qu'au profit d'une telle prise. Déja nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil, et nous voyons la côté d'Egypte presqu'aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons a l'isle de Pharos, voisine de la ville de No. De-la nous remontons le Nil jusqu'à Memphis.

Si la douleur de nôtre captivité ne nous eut rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmes de voir cette fertile terre d'Egypte semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages, sans appercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein; des Bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

(2) Heureux, disoit Mentor, le peuple qui

est conduit par un sage Roi ! Il est dans l'abondance, il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télemaque ! que vous devez régner et faire la joie de vos peuples, si jamais les Dieux vous font posséder le Royaume de votre pere : aimez vos peuples comme vos enfants, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, et faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix et la joje, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi qui leur à fait ces riches présents. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre et qu'à abattre leurs fujets pour les rendre, plus soumis, sont les fléaux du genre humain ; ils sont craints comme ils le veulent être : mais ils sont hais, détestés, et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Hélas il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous, nous ne reverrons jamais ni notre patrie, ni Pénelope : et quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son Royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise : mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse, s'écrioit-il ! quoi donc, vous vous laissez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous reverrez un jour l'isle d'Ithaque et Pénelope. Vous verrez même dans sa premiere gloire celui que vous n'avez jamais connu : l'invincible Ulysse, que la fortune ne peut abattre, et qui, dans ses malheurs encore plus grands que les vôtres, vous

apprend à ne vous décourager jamais. O ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne sait imiter ni sa patience, ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, et lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-temps.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joie et l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfants qu'on accoutumoit à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts, ou des lettres, l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le désintéressement, le desir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les Dieux, que chaque pere inspiroit à ses enfants. Il ne se lassoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage Roi conduit ainsi ! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, et qui trouve le sien dans sa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ; c'est celui de l'amour. Non-seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il regne dans tous les cœurs ; chacun, bien-loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Mentor, et je sentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à mesure que ce sage ami me parloit. Aussi-tôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions jusques à Thebes pour être présentés au Roi Sésostris, qui vouloit examiner les choses par lui-même, et qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thebes, à

cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, et plus peuplée que les plus florissantes villes de la Grece. La police y est parfaite pour la propreté des rües, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, et pour la sûreté publique. Les places sont ornées de fontaines et d'obélisques, les temples sont de marbre, et d'une architecture simple, mais majestueuse. Le palais du Prince est lui seul comme une grande ville; on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides et obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour, à certaines heures réglées, tous ceux de ses sujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit, ni ne rebutoit personne, et ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ses sujets, qu'il aimoit comme ses enfants. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, et vouloit les voir, parce (3) qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile, en s'instruisant des mœurs et des manieres des peuples éloignés. Cette curiosité du Roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'ivoire, tenant en main un sceptre d'or: il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur et de majesté; il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience et une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Aprés avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, et à rendre une exacte justice (4), il se délassoit le soir à écouter des hommes savants, ou à converser avec les plus honnêtes gens qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute sa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des Rois, qu'il avoit va-

incus, et de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout-à-l'heure. Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse; il me demanda ma patrie et mon nom: nous fûmes étonnés de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je lui répondis: O grand Roi! vous n'ignorez pas le siege de Troye qui a duré dix ans et sa ruine qui a coûté tant de sang à tout la Grece: Ulysse, mon pere, a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette ville. Il erre sur toutes les mers sans pouvoir retrouver l'isle d'Ithaque qui est son Royaume: je le cherche: et un malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendes-moi à mon pere et à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfants, et leur faire sentir la joie de vivre sous un si bon pere!

Sésostris continuoit à me regarder d'un œil de compassion: mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses Officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le Roi (5), il faut doublement les punir pour être nos ennemis, et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si, au contraire, ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoye dans leur pays sur un de mes vaisseaux; car j'aime la Grece, plusieurs Egyptiens y ont donné des loix: je connois la vertu d'Hercule, la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous, et j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse: mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'ame aussi corrompue et aussi artificieuse que Sésostris étoit sincere et généreux. Cet Officier se nommoit Hétophis: il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre:

et comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion et avec défiance; car les méchants s'irritent contre les bons. Il nous sépara : et depuis ce temps là je ne sus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis espéroit toujours qu'en nous questionnant séparément, il pourroit nous faire dire des choses contraires : sur-tout il croyoit m'éblouir par ses promesses flatteuses, et me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin, il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité ; mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Phéniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet, malgré notre innocence, et malgré la sagesse du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas! à quoi les Rois sont-ils exposés? Les plus sages même sont souvent surpris. Des hommes artificieux et intéressés les environnent; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés, ni flatteurs: les bons attendent qu'on les cherche, et les Prince ne savent guere les aller chercher. Au contraire, les méchants sont hardis, trompeurs, empressés à s'insinuer et à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conscience, pour contenter les passions de celui qui regne. O! qu'un Roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchants (6) ! il est perdu s'il ne repousse la flatterie, et s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité. Voila les réflexions que je faisois dans mon malheur, et je rappellois tout ce que j'avois ouï dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux. En cet endroit, Calypso interrompit Télemaque, disant : Eh bien! que fîtes-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude? Télemaque répondit: mon mal-

heur croissoit toujours, je n'avois plus la misérable consolation de choisir entre la servitude et la mort: il fallut être esclave, et épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune; il ne me restoit plus aucune espérance, et je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, et qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déserts affreux. On y voit des sables brûlants au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hyver perpetuel sur le sommet des montagnes: et on trouve seulement pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi des rochers. Vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées y sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays que des bergers aussi sauveges que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir á son maître son zele et son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis: je devois succomber dans cette occasion; la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis sur l'herbe auprés d'une caverne où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment, je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes et les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines: une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles: Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toujours été heureux, ne sont guere dignes de l'être, la mollesse les cor-

rompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, et si tu ne les oublie jamais! Tu reverras Ithaque, et ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre et souffrant comme eux: prends plaisir à les soulager; aime ton peuple, déteste la flatterie, et sache que tu ne seras grand, qu'autant que tu seras modéré et courageux pour vaincre tes passions.

Ces paroles divines entrerent jusqu'au fond de mon cœur; elles y firent renaître la joie et le courage; je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, et qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se communiquent aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel. Minerve à qui je crus devoir cet oracle (7). En même-temps je me trouvai un nouvel homme; la sagesse éclairoit mon esprit, je sentois une douce force pour moderer toutes mes passions, et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaiserent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit, et le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violents, et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent a cultiver leur esprit par les sciences! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir; l'ennui qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, est

inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture (8). Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont point comme moi privés de lecture. Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'apperçus tout-à-coup un vieillard qui tenoit un livre à la main. Ce vieillard avoit un grand front chauve, et un peu ridé; une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture; sa taille étoit haute et majestueuse, son teint etoit encore frais et vermeil, les yeux vifs et perçants; sa voix étoit douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard: il s'appelloit Termosiris; il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il servoit dans un temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient consacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit, étoit un recueil d'Hymnes en l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié, nous nous entretenons: il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir; mais il les racontoit courtement, et jamais ses histoires ne m'ont lassé: il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes, et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant, et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée: aussi aimoit-il les jeunes gens, lorsqu'ils étoient dociles, et qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler: il m'appelloit son fils. Je lui disois souvent: Mon pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée ou à Linus, étoit sans doute inspiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de plusieurs excellents Poëtes favorisés des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante

blancheur, et qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter et lécher ses pieds. Les satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui : les arbres même paroissoient émus, et vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accents (9) ; il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préferent la gloire aux plaisirs.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, et que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse, ni sons fils. Enfin, il m'assura que je devois, à l'exemple d'Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné de ce que Jupiter par ses foudres troubloit le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, et les perça de ses fleches. Aussi-tôt le Mont Etna cessa de vomir des tourbillons de flammes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant l'enclume, faisoient gémir les cavernes de la terre et les abymes de la mer. Le fer et l'airain n'étant plus poli par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux sort de sa fournaise ; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe, il arrive suant et couvert de poussiere dans l'assemblée des Dieux, il fait des plaintes ameres. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chasse du Ciel, et le precipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits, avec le changement régulier des saisons. Apollon, dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, et de garder les troupeaux du Roi Admete. Il jouoit de la flûte ; et tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage et brutale, ils ne savoient que conduire

leurs brebis, les tondre, traire leur lait, et faire des fromages: toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bientôt Apollon montra à tous les Bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printemps se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui nait sous ses pas. Puis il chantoit les délicieuses nuits de l'été, où les Zéphyrs rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltere la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'automne récompense les travaux des laboureurs, et le repos de l'hyver pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin, il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes, et les creux vallons, où les rivieres font mille détours au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi aux Bergers que le sont les charmes de la vie champêtre, quand on sait goûter ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les Bergers avec leurs flûtes se virent plus heureux que les Rois, et leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuyent les palais dorés. Les jeux, les ris, les graces, suivoient par-tout les innocentes Bergeres (10). Tous les jours étoient de fêtes: on n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des Zéphyrs qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux Bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, et à percer de fleches les daims et les cerfs: les Dieux même devinrent jaloux des Bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappellerent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon: défrichez cette terre sauvage, faites fleurir comme lui le désert, apprenez a tous ces Bergers

quels sont les charmes de l'harmonie : adoucissez les cœurs farouches, montrez-leur l'aimable vertu, faites-leur sentir combien il est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocents que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les [redacted] cruels qui environnent les Rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirerent bientôt autour de moi tuos les Bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine : je me sentois ému, et comme hors de moi-même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers et une partie des nuits à chanter ensemble. Tous ler Bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons; il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y étoit doux et riant : la politesse des habitants sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce Temple d'Apollon, où Termosiris étoit Prêtre : les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Les Bergeres y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, et portant sur leurs têtes dans des corbeilles les dons sacrés. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre ; nos plus doux mets étoient le lait de nos chevres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraichement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raisins : nos sieges étoient les gazons, nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jetter sur mon troupeau : déjà il

commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma houlette : je m'avance hardiment, le lion hérisse se criniere, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule seche et enflammée, ses yeux paroissoient pleins de sang et de feu, il bat ses flanes avec sa longue queue : je le terrasse : la petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, selon la coutume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer : trois fois je l'abattis, trois fois il se releva. il poussoit des mugissements qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin, je l'étouffai entre mes bras ; et les Bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos Bergers se répandit dans toute l'Egypte, il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ses déserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses ; et tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, et découvrit que Méthophis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une prison perpétuelle, et lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. O ! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes : souvent (11) on ne peut voir la vérité par ses propres yeux ; on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande ; chacun est intéressé à le tromper : chacun, sous une apparence de zele, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le Roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que, pour obtenir ses faveurs, on le flatte et on le trahit.

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, et résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux et de troupes, pour délivrer Pénélope de tous ses amans. La flotte étoit déja

prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout-à-coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette experience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son Royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement, et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconsolable de cette perte; chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son pere. Les vieillards levant les mains au Ciel, s'écrioient: Jamais l'Egypte n'eut un si bon Roi, jamais elle n'en aura de semblable. O Dieux! il falloit ou ne le montrer pas aux hommes, ou ne le leur ôter jamais: pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris? Les jeunes gens disoient: L'espérance de l'Egypte est détruite, nos peres ont été heureux de passer leur vie sous un si bon Roi: pour nous nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du Roi, pendant quarante jours des peuples les plus reculés y accouroient en foule. Chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sésostris: chacun vouloit en conserver l'image. Plusieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son pere avoit contribué à le rendre si indigne de regner: il avoit été nourri dans la mollesse et dans une fierté brutale; il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, e

qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses que son pere avoit ménagés avec tant de soin, qu'à tourmenter les peuples, et qu'à sucer le sang des malheureux; enfin, qu'á suivre le conseil flatteur des jeunes insensés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son pere. C'étoit un monstre, et non pas un Roi; toute l'Egypte gémissoit; et quoique le nom de Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fit supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte, et un Prince si indigne du trône ne pouvoit longtemps régner.

Il ne me fût plus permis d'espérer mon retour en Ithaque, je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Peluse, où notre embarquement devoit se faire; si Sésostis ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'adresse de sortir de prison, et de se rétablir auprés du nouveau Roi; il m'avoit fait renfermer dans cette tour, pour se venger de la disgrace que je lui avois causée. Je passois les jours et les nuits dans une profonde tristesse; tout ce que Termosiris m'avoit prédit, et tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abymé dans la plus amere douleur. Je voyois les vagues qui venoient battre le pied de la tour où j'étois prisonner. Souvent je m'occupois à considerer des vaisseaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être brisés contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sorts, Bientôt, disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays. Helas! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en régrets inutiles, j'apperçus comme une forêt de de mats de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enfloient; l'onde étoit écumante

sous les rames innombrables, j'entendois de toutes parts des cris confus: j'appercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, et d'autres qui sembloient aller au-devant de cette flotte qu'on y voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, et les autres de l'isle de Cypre: car les malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit par ses violences causé une révolte de ses sujets, et allumé la guerre civille: je fus, du haut de cette tour, spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens, qui avoient appellé à leur secours les étrangers, aprés avoir favorisé leur descente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les siens par son exemple, il paroissoit comme le Dieu Mars; des ruisseaux de sang couloient autour de lui; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais et écumant; à peine pouvoientelles passer sur des tas de corps morts écrafés. Ce jeune Roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fiere, avoit dans ses yeux la fureur et le désespoir; il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche, son courage le poussoit au hazard, et la sagesse ne modéroit pas sa valeur. Il ne savoit ni modérer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie; ses lumieres égaloient son courage; mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses maitres avoient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il étoit enivré de sa puissance et de son bonheur: il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux. La moindre résistance enflammoit sa colere; alors il ne raisonnoit plus, il étoit comme hors de lui-mê-

me; son orgueil furieux en faisoit une bête farouche; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnoient en un instant; ses plus fideles serviteurs étoient réduits à s'enfuir; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-temps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis; mais enfin, il fut accablé; je le vis périr, le dard d'un Phénicien perça sa poitrine, les rênes lui échapperent des mains, il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'isle de Cypre lui coupa la tête; et la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse. Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, les yeux fermés et éteints; ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux; et si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublierois point un si funeste exemple, qu'un Roi n'est digne de commander; et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux!

Fin du livre second.

NOTES DU LIVRE SECOND.

(1) *Prince également habile à régler son Royaume et à l'agrandir. L'auteur a l'art d'introduire dans son Poëme les plus grands hommes de l'Antiquité, sans qu'aucun y fasse un personnage étranger.*

(2) *C'est-là tout le précis de la politique de Platon et de Xénophon. Il regardoit l'amour mutuel du Prince, pour les sujets, et des sujets pour le Prince, comme le plus fort appui et la plus*

belle harmonie de l'Etat monarchique. Ces grands hommes n'avoient pas assez de subtilité pour découvrir dans un Royaume deux intérêts opposé, celui du Prince et celui des peuples. Le Politique d' Italie qui a séparé des points si étroitement unis, est aussi mauvais Philosophe que mauvais Citoyen.

(3) *Il en est de la sagesse comme de la nature, elle est répandue dans tout l'univers; et ce seroit se méprendre que de croire qu'un seul peuple les réunit. Le véritable Sage est celui qui sait connoître et mettre à profit la sagesse d'autrui, et qui s'instruit par tout ce qu'il voit. Homere, qui certainement s'entendoit bien en louanges, n'en donne pas une vulgaire à Ulysse, en disant qu'il avoit connu le caractere d'esprit de plusieurs peuples. Nous avons vu de nos jours un grand Prince, à l'exemple des anciens Philosophes, chercher la sagesse et les arts chez les nations policées, faire lui seul changer de face à un vaste Etat; animer, pour ainsi dire, d'un nouvel esprit une puissante Monarchie qui n'avoit pas encore connu ses forces.*

(4) *Tel étoit le goût de François I.er; et le fruit qu'il tira de ses conversations avec les hommes doctes, ce fut de purger le Royaume de l'ignorance, et de cette espece de barbarie qui en est la compagne inséparable. Il n'appartient qu'aux Muses de donner aux Rois des délassements dignes d'eux; il n'appartient qu'aux grands Hommes de se delasser auprès des Muses.*

(5) *Un des plus grands foibles des Princes, c'est de se laisser arracher des graces par les demandes importunes du mensonge, et de souffrir que l'imposture demeure tranquille aux pieds du trône.*

(6) *Il n'y a guere de flatterie à la Cour, quand on sait que la vérité seule peut plaire au Prince. Henri IV ne fut presque jamais flatté, parce qu'il n'aimoit pas les fades louanges. Il sentoit bien qu'il n'avoit pas besoin de panégyristes pour établir sa réputation. Mais quand un Prince aime l'encens, il ne doit pas craindre d'en manquer, il n'y a point de petit Poëte qui ne soit tout prêt à le mettre au*

rang des Dieux ; c'est pour cela que tous les Rois de la Grece étoient descendants de Jupiter.

(7) *Il n'y a point d' homme véritablement grand que celui qui est supérieur à la fortune, qui se joue de ses caprices, et qui peut être réduit à la condition la plus basse sans rien perdre de sa dignité. César fut pris par des pirates ; mais lors même qu' il étoit leur esclave, il savoit, dit Plutarque, se faire respecter de ces Barbares comme s' il eût été le Roi.*

(8) *Il faut restreindre la maxime aujourd' hui plus que jamais ; ceux qui aiment la lecture et qui ont du goût pour la bagatelle et pour le faux, achevent de se gâter l' espirt par les livres de tant d' Auteurs subalternes qui n' ont nulle idée de vertus, et qui ne se proposent d' autres desseins que d' amuser l' imagination. Un Auteur ne mérite d'être lu, que quand il écrit pour rendre les hommes meilleurs.*

(9) *L'Auteur décide ici la grande question agitée récemment : Si la fin de la Poësie est d' instruire ou de plaire. Les premiers Poëtes ne se disoient inspirés des Dieux, que parce qu'ils croyoient qu'il étoit de leur art de perfectionner les hommes ; ils n' employoient l' harmonie que pour rendre l'oreille plus attentive à leurs divines leçons: ils pensoient pour instruire, ils chantoient pour plaire.*

(10) *Pour éloigner les hommes du luxe, il faut les rappeller aux plaisirs purs et faciles de la nature. Le sage fait la comparaison des uns avec les autres ; il ne balance point sur le choix.*

(11) *Les Perses appelloient les yeux du Roi les Grands qui s' approchoient de son Trône, et qui étoient associés aux fonctions royale. Ce seul titre faisoit connoître au Prince que les regards d' un seul homme étoient trop foibles pour s'étendre sur un vaste Etat, et qu un Roi est aveuglé ou éclairé par ceux qui l' approchent. Combien de Princes qui, après un long regne sont morts sans avoir connu leur Royaume !*

Telemaque reduit à garder un troupeau dans le desert d'Oasis est consolé par Termosiris grand Prêtre d'Apollon.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque raconte que le successeur de Bocchoris rendant tous les prisonniers Tyriens, lui-même Télemaque fut emmené à Tyr sur le vaisseau de Narbal, qui commandoit la flotte Tyrienne; que Narbal, lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice; qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les regles du commerce de Tyr, et qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'isle de Cypre en Ithaque, quand Pigmalion decouvrit qu'il étoit étranger, et voulut le faire prendre: qu'alors il étoit sur le point de périr; mais qu'Astarbé, maîtresse du Tyran, l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

Calypso écoutoit avec étonnement des paroles si sages (1). Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télemaque racontoit ingénument les fautes qu'il avoit faites par précipitation, et en manquant de docilité pour le sage Mentor; elle trouvoit une noblesse et une grandeur ètonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, et qui parissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant, et modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télemaque; il me tarde de savoir comment vous sortites de l'Egypte, et où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Telémaque reprit ainsi son discours. Les Egyptiens les plus vertueux et les plus fideles au Roi, étant les plus foibles, et voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres: on établit un autre Roi, nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'isle de Cypre se retirérent, aprés avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendint tous les prisonnier Phéniciens, je fus compté comme etant de ce nombre. On me fit sortir de la tour, je m' embarquai avec les autres, et l'espèrance commença à reluire au fond de mon cœur. Un vent favorable rempliſsoit déja nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de navires, les mariniers poussoient des cris de joie, les rivages d' Egypte s' enfuyoient loin de nous, les collines et les montagnes s' applanissoient peu-à-peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel et l' eau, pendant que le soleil qui se levoit sembloit faire sortir de la mer ses feux étincelants; ses rayons doroient le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l' horizon, et tout le ciel peint d' un sombre azur nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu' on m' eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j' étois ne me connoissoit. Narbal, qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. De quelle ville de Phénicie, êtes-vous, me dit-il? Je ne suis point de Phénicie, lui dis-je, mais, les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie; j'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien; c'est sous ce nom que j'ai long-temps souffert; c'est sous ce nom que l'on m'a délivré: De quel pays êtes-vous donc, reprit alors Narbal? je lui parlai ainsi. Je suis Télemaque, fils d'Ulisse, Roi d'Ithaque en Grece, mon pere s'est rendu fameux entre tous les Rois

qui ont assiégé la ville de Troye : mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs pays, la fortune me persécute comme lui ; vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens, et de retrouver son pere.

Narbal me regardoit avec étonnement, et il crut appercevoir en moi je ne sais quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, et qui n'est point dans le commun des hommes. Il étoit naturellement sincere et généreux, il fut touché de mon malheur, et me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirerent pour me sauver d'un grand peril.

Télemaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, et je ne saurois en douter ; la douceur et la vertu peintes sur votre visage, ne me permettent pas de me défier de vous. Je sens même que les Dieux que j'ai toujours servis, vous aiment, et qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils ; je vous donnerai un conseil salutaire ; et pour récompense, je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire sur les choses que vous voudrez me confier. Quoique je sois si jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon (2) secret, et encore plus de ne trahir jamais, sous aucun prétexte le secret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse ? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, et sans laquelle tous les talents sont inutiles.

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siege de Troye, il me prit sur ses genoux et entre ses bras (c'est ainsi qu'on me l'a raconté) ; après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles quoique je ne pusse les entendre : o mon fils ! que les Dieux me préservent de te revoir jamais ; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de

tes jours lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faulx une tendre fleur qui commence à éclore; que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mere et aux miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu. O mes amis! continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher, ayez soin de son enfance; si vous m'aimez, eloignez de lui la pernicieuse flatterie: enseignez-lui à se vaincre; qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincere et fidele à garder le secret. Quiconque est capable de mentir, est indigne d'être compté au nombre des hommes; et quiconque ne sait pas se taire, est indigne de gouverner.

(3) Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les répeter souvent, et qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon pere eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, et ils me confioient déja toutes les peines qu'ils ressentoient, voyant ma mere exposée à un grand nombre de téméraires qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable et sûr. On m'entretenoit secretement des plus grandes affaires; on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter les prétendants. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance, par-là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abusé, jamais il ne m'est échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret; souvent les pretendants tâchoient de me faire parler, espérant qu'un enfant qui auroit vu ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit pas se retenir. Mais je savois bien leur répondre sans mentir, et sans leur apprendre ce que je ne devois point dire.

Alors Narbal me dit: vous voyez, Télemaque, la puissance des Phéniciens; ils sont re-

doutables à toutes les nations voisines par leurs innombrables vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusques aux Colonnes d'Hercule, leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissants. Le grand Roi Sésostris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées qui avoient conquis tout l'Orient; il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-temps payé. Les Phéniciens se trouvoient trop riches et trop puissants pour porter patiemment le joug de la servitude. Nous reprîmes notre liberté. La mort ne laissa pas à Sésostris le temps de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance: mais sa puissance passant entre les mains de son fils, dépourvu de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien-loin de rentrer les armes à la main dans nôtre pays pour nous subjuguer encore une fois, ont été contraints de nous appeller á leur secours pour les délivrer de ce Roi impie et furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté et à l'opulence des Phéniciens!

Mais pendant que nuos delivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Télemaque! craignez de tomber dans le mains de Pygmalion, notre Roi; il les a trempées, ces mains cruelles, dans le sang de Sichée, mari de Didon, sa sœur. Didon, pleine de desirs de vengeance, s'est suavee de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté l'ont suivie; elle à fondé sur la côte d'Afrique, une superbe ville qu'on nomme Carthage. Pygmalion, tourmenté par une soif insatiable des richesses; se rend de plus en plus misérable et odieux à ses sujets (4). C'est un crime à Tyr que d'avoir des grands biens; l'avarice le rend defiant, soupçonneux, cruel; il persécute les riches, et il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d' avoir de la vertu, car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices et ses infamies; la vertu le condamne, il s'aigrit et s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiete, le ronge; il a peur de son ombre, il ne dort ni nuit, ni jour; les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont il n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisement ce qui l'empêche de l'être. Il régrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre : il se tourmente pour gagner. On ne le voit presque jamais, il est seul, triste, abattu au fond de son palais : ses amis même n'osent l'aborder, de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des piques levées autour de sa maison. Trente chambres qui se communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec six gros verrouils, sont le lieu où il se renferme; on ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couchè, et on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoit ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce; si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuse d'entrer dans son cœur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpres et farouche, ils sont sans cesse errants de tous côtes; (5) il prête l'oreille au moindre bruit, et se sent tout ému; il est pâle et défait, et les noirs soucis sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait, il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissements, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mêts les plus exquis le dégoûtent, ses enfants, loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur, il en a fait ses plus dangereux ennemis, il n'a en toute sa vie aucun moment d'assuré; il ne se conserve qu'á force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que la cruauté à laquelle il se confie, le fera périr!

Quelqu'un de ses domestiques aussi défiant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi je crains les Dieux : quoiqu'il m'en coûte, je serai fidele au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir que de lui ôter la vie, et même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télemaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse : il espéreroit qu'Ulysse retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter, et il vous tiendroit en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, et je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi miserable que Pygmalion me le paroissoit.

Surpris d'un spectacle si affreux et si nouveau pour moi, je disois en moi-même : Voilà un homme qui n'a cherché qu'à se rendre heureux, il a cru y parvenir par les richesses et par une autorité absolue ; il possede tout ce qu'il peut desirer, et cependant il est miserable par ses richesses et par son autorité même. S'il étoit Berger, comme je l'étois naguére, il seroit aussi heureux que je l'ai été ; il jouiroit des plaisirs innocents de la campagne, et en jouiroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer, ni le poison. Il aimeroit les hommes, il en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher ; mais il jouiroit librément des fruits de la terre, et ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme pouroit faire tout ce qu'il veut ; mais il s'en faut bien qu'il le fasse. Il fait tout ce que veulent ses passions féroces ; il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte, et par ses soupçons : il paroit être maître de tous les autres hommes ; mais il n'est pas maître de lui-même : car il a autant de maîtres et de bourreaux qu'il a de desirs violents.

Je raisonnois ainsi de Pigmalion sans le voir ; car on ne le voyoit point, et on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit et jour entourées de gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce Roi invisible avec Sésostris si doux, si accessible, si affable, si curieux de voir les étrangers, si attentif à écouter tout le monde, et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux Rois. Sésostris, dis-je, ne craignoit rien, et n'avoit rien à craindre; il se montroit à tous ses sujets comme à ses propres enfants. Celui-ci craint tout et a tout à craindre. Ce méchant Roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son palais inaccessible, au milieu de ses gardes: au contraire le bon Roi Sésostris étoit en sûreté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pere dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Isle de Cypre, qui étoient venues secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté: il me fit passer en revue parmi les soldats Cypriens; car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut des Princes trop faciles et inappliqués, est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus. Le défaut de celui-ci étoit, au contraire, de se défier des plus honnêtes gens. Il ne savoit point discerner les hommes droits et simples qui agissent sans déguisement: aussi n'avoit-il jamais vu de gens de bien, car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes dont il s'étoit servi, tant de dissimulation, de perfidie et de vices affreux, déguisés sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception, comme s'ils eussent été masqués. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincere sur la terre: ainsi

il regardoit tous les hommes comme étant á-peu-prés egaux (6). Quand il trouvoit un homme faux et corrompu, il ne se donnoit pas la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne seroit pas meilleur. Les bons lui paroissoient pires que les méchants les plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, et j'échappai a la défiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert, il lui en eût coûté la vie, et à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable; mais les vents contraires nous retinrent assez long-temps à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens, si célebres chez toutes les nations connues. J'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au millieu de la mer dans une isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque; enfin, par la douceur de son climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlants du Midi; elle est refraîchie par le vent du Nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues, et va toucher les astres; une glace éternelle couvre son front; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrents des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous, on voit une vaste forêt de cedres antiques, qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusques vers les nues: cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent; les brebris qui bêlent avec leurs tendres agneaux, qui bondissent sur l'herbe. Là, coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne qui est comme un jardin: le printemps et l'automne y regnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais, ni le souffle empesté du Midi

qui seche et qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la Reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitants sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier; mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port, on voit comme une forêt de mâts de navires; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, et la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer: on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades; et ils ont même pénétré dans le vaste Océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans des isles inconnues, de l'or, des parfums et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grece, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur

le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négociants étrangers. Les femmes ne cessent jamais ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il: la situation de Tyr est heureuse pour le commerce; c'est notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui domptèrent les flots longs-temps avant l'âge de Typhis et des Argonautes tant vantés dans la Grece. Ils furent, dis-je, les premiers qui oserent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes; qui sonderent les abymes de la mer, qui observerent les astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens et des Babyloniens: enfin, qui reunirent tant de peuples que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres et ménagers; ils ont une exacte police; ils sont parfaitement d'accord entre eux; jamais peuple n'a été plus constant, plus sincere, plus fidele, plus sûr, plus commode à tous les étrangers.

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division et la jalousie se mettoient entre eux; s'ils commençoient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté; si les premiers de la nation méprisoient le travail et l'économie (7); si les arts cessoient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquoient de bonne foi envers les entrangers; s'ils altéroient tant soit peu les regles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manufactures, et s'ils

cessoient de faire les grandes avances, qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

Mais, expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour a Itaque un pareil commerce. Faites, me repondit-il, comme on fait ici; recevez bien et facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entiere; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup, est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites-vous aimer par tous les etrangers: souffrez même quelque chose d'eux: craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur: soyez constant dans les regles du commerce: qu'elles soient simples et faciles: accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement: punissez sévérement la fraude, et même la négligence ou le faste des (8) marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Sur-tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce, pour le tourner selon vos vues. Il est plus convenable que le Prince ne s'en mêle point, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets qui en ont la peine; autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vnos. Si vnos leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement, et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples, profitant de votre imprudence, les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que, depuis quelque temps, la gloire de Tyr est bien obscurcie: O! si vnos l'aviez vue, mon cher Télemaque, avant le regne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que

les tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr! en quelles mains es tu tombée! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout et des étrangers et de ses sujets. Au-lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à tuotes les nations les plus éloignées dans une entiere liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandises, et le temps qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les marchands, et pour confisquer leurs marchandises. Il inquiete les marchands qu'il croit les plus opulents: il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts: il veut entrer lui-même dans le commerce, et tout le monde craint d'avoir à faire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les étrangers oublient peu-à-peu le chemin de Tyr qui leur étoit autrefois si connu; et si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puissance seront bientôt transportées a quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal comment les Tyriens s'étoient rendus si puissants sur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux, et nous les réservons avec soin pour cet usage; on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui dis-je, avez-vous pu trouver ces ouvriers? Il me repondit: ils se sont formés peu-a-peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les menent à leur derniere perfection; car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont atta-

chées (9). Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation. On considere un bon Géometre; on estime fort un habile Astronome; on comble de biens un Pilote qui surpasse les autres dans sa fonction, on ne méprise point un bon charpentier; au contraire, il est bien payé et bien traité: les bons rameurs même ont des récompenses sûres et proportionnées à leur service (10): on les nourrit bien; on a soin d'eux quand ils sont malades; en leur absence, on a soin de leurs femmes et de leurs enfants. S'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille; on renvoye chez eux ceux qui ont servi un certain temps. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le pere est ravi d'élever sons fils dans un si bon métier: et des sa plus tendre jeunesse, il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, et à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mene les hommes sans contrainte, par la récompense et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien: la soumission des inférieurs ne suffit pas: il faut gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce dis cours, Narbal me mena visiter tous les magasins, les arsenaux et tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, et j'écrivois tout ce que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal qui connoissoit Pygmalion, et qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du Roi, qui alloient nuit et jour par toute la ville: mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, et à interroger divers marchands, nous vimes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal: le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaisseaux qui sont

revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien: le Roi veut qu'on l'arrête, et qu'on sache certainnement de quel pays il est; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment, je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus prés les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port, et j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal, surpris et effrayé, répondit: Je vais chercher cet étranger qui est de l'isle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télemaque; nous sommes perdus. Le Roi, que sa défiance tourmente jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'isle de Cypre; il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr si je ne vous mets entres ses mains. Que ferons-nous? O Dieu! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril! Il faudra, Télemaque, que je vous mene au palais du Roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien, de la ville d'Amathonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre pere; et peut-être que le Roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois point d'autres moyens de sauver votre vie et la mienne.

Je répondis à Narbal: Laissez perir un malheureux que le destin veut perdre; je sais mourir, Narbal, et je vous dois trop pour vous etraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir. Je ne suis point Cyprien, et je ne saurois dire que je le suis. Les dieux voyent ma sincérité; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent; mais (11) je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me repondit. Ce mensonge, Télemaque, n'a rien qui ne soit innocent; les Dieux

mêmes ne peuvent le condamner ; il ne fait aucun mal à personne ; il sauve la vie à deux innocents ; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, et la crainte de blesser la Religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des Dieux, qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité, offense les Dieux, et se blesse soi-même ; car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal de me proposer ce qui est indigne de vous, et de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils sauront nous délivrer. S'ils veulent nous laisser périr, nous serons en mourant les victimes de la vérité, et nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie : la mienne n'est déja que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste ?

Nous demeurames long-temps dans cette espece de combat. Mais enfin nous vimes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre Officier du Roi qui venoit de la part d'Astarbé. Cette femme étoit belle comme une Déesse ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit ; elle étoit enjouée, flatteuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Syrennes, un cœur cruel et plein de malignité : mais elle savoit cacher ses sentiments corrompus par un profond artifice. Elle avoit su gagner le cœur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, et par l'harmonie de sa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guere moins funeste que son infame avarice ; mais quoiqu'il eût tant

de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris et du dégoût. Elle cachoit ses vrais sentiments, et elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le temps même qu'elle ne pouvoir le souffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds, flottants sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe; enfin, qu'à chanter ses amours sur sa lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, et en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme. D'ailleurs, il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roi. Astarbé, se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir, elle s'imagina qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger que le Roi faisoit chercher, et qu'on disoit qui étoit venu avec Narbal. En effet, elle le persuada à Pygmalion, et corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, et qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que de gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter ses ordres injustes et sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, et ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger que Narbal avoit emmené d'Egypte; il fut mis en prison.

Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, et ne découvrit son imposture, envoya en diligence à Narbal cet Officier qui lui dit ces paroles: Astarbé vous defend de découvrir au Roi quel est votre étranger; elle ne vous demande que le silence, et elle saura bien faire en sorte que le Roi soit content de vous: cependant, hâtez-vous de faire embarquer avec les Cyprien

le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie et la mienne, promit de se taire; et l'Officier, satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal et moi, nous admirâmes la bonté des Dieux qui récompensoient notre sincérité, et qui ont un soin si touchant de ceux qui hasardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice et à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être, et l'est presque toujours grossiérement. Il se défie des gens de bien, et s'abandonne à des scélérats: il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion, il est le jouet d'une femme sans pudeur. Cependant les Dieux se servent du mensonge des méchants pour sauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même-temps, nous apperçûmes que les vents changeoient, et qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypre. Les Dieux se déclarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télemaque, vous mettre en sûreté fuyez cette terre cruelle et maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusques dans les rivages les plus inconnus! Heureux qui pourroit vivre et mourir avec vous! Mais un destin sévere m'attache à cette malheureuse patrie; il faut souffrir avec elle: peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines: n'importe; pourvu que je dise toujours la vérité, et que mon cœur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Télemaque! je prie les Dieux qui vous conduisent comme par la main; de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure et sans tache, jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénelope, délivrez-la de ses temeraires amants; que vos yeux puissent voir: que vos mains puissent embrasser le sage Ulysse, et qu'il trouve en vous

un fils égal à sa sagesse. Mais dans votre bonheur, souvenez-vous du malheureux Narbal, et ne cessez jamais de l'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embrassions en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau; il demeura sur le rivage: et quand le vaisseau fut parti; nous ne cessions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du Livre troisieme.

NOTES DU LIVRE TROISIEME.

(1) *C'est par défaut de lumiere qu'on méconnoit ses fautes, c'est par défaut de sentiments qu'on craint de les avouer. Tous les hommes se trompent: mais les grands hommes reconnoissent qu'ils se sont trompés, dit un bel esprit de ce siecle.*

(2) *On ne divulgue point son secret, mais on le laisse transpirer. Qu'il est difficile d'être impénétrable sans paroitre caché, et d'envelopper son secret sous d'autre voiles que ceux de la dissimulation et du déguisement?*

(3) *L'ame des enfants bien nés est susceptible des plus hauts sentiments. C'est un grand art que de les faire éclore. Amilcar, qui vouloit rendre Hannibal son fils implacable ennemmi des Romains, le fit jurer dés l'enfance, à la face des autels, qu'il feroit une guerre éternelle au peuple Romain. Ces sentiments ne s'effacerent jamais du cœur de ce héros.*

(4) *Pygmalion est dépeint comme un mauvais politique. Un prince chancelant sur son trône, ne peut avoir de plus ferme appui que ceux qui se sont enrichis par des voies legitimes. On suit la ruse de ce Roi d'Angle terre, si vantée par Comines. Ce Prince craignant que le Parlement ne se déclarât pour son compétiteur, emprunta secretement des sommes consiérables des principaux membres de cette assemblée. Ils ne penserent plus à changer de maître,*

quand'ils virent qu'ils ne pouvoient perdre leur Roi sans perdre une partie de leur fortune.

(5) La description n'est point outrée, elle paroît copiée d'après ce que l'histoire Grecque rapporte de Denis de Syracuse. Les terreurs accompagnent le crime, la sécurité suit la vertu. On n'a jamais vu de Tyran tranquille sur le trône.

(6) Un mauvais Prince ne sauroit trouver que des Ministres encore pires. Un homme de probité ne sauroit se prêter au crime; et la plus coupable de toutes les injustices, c'est de se rendre le ministre des injustices d'autrui.

(7) Les nations barbares méprisent les Arts; et c'est sans doute parce que nous en descendons, que nous les croyons incompatibles avec la noblesse. Rien ne dégrade moins l'homme que le travail; mais quand l'esprit tient autant de part que le corps, ce travail illustre ennoblit en quelque manière un grand Artisan: les noms des Mirons, des Policletes, des Philiasses seront toujours en honneur dans l'histoire.

(8) Un grand commerce introduit le luxe; et le luxe, en se répandant parmi le peuple, détruit presque toujours ce grand commerce. La politique Romaine avoit voulu parer à cet inconvénient par les Loix somptuaires; mais elles furent le plus mal observées; il n'y avoit pas toujours des Catons pour Censeurs.

(9) Cicéron dit que la gloire est la nourrice des arts; mais on peut dire qu'en ce point les récompenses vont de pair avec la gloire, si elles ne la précedent: les hommes vulgaires n'aimeront jamais assez la vertu pour se contenter d'un mérite stérile.

(10) A Athenes, ceux qui excelloient dans quelque art, ou qui rendoient quelque services à la République, étoient entretenus dans le Pritanée; on avoit attaché beaucop de gloire à cette récompense.

(11) Les grandes ames ne trouveront pas cette morale au-dessus de leur portée. C'est faire trop de cas de la vie, dit un Ancien, que de la conserver aux dépens de la vertu.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Calypso interrompt Télemaque, pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, et lui conseille de les achever, puisqu'il les a commencées. Télemaque raconte que pendant sa navigation, depuis Tyr jusqu'en l'isle de Cypre, il avoit eu un songe, où il avoit vu Vénus et Cupidon contre qui Minerve le protégeoit; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'isle de Cypre: qu'à son réveil, une tempête auroit fait périr le vaisseau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cyprïens, noyés dans le vin, étoient hors d'état de le sauver: qu'à son arrivée dans l'isle, il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazael, dont Mentor étoit devenu l'esclave, se trouvant au même lieu, avoit réuni les deux Grecs, et les avoit embarqués dans son vaisseau pour les mener en Crete; et que dans ce trajet, ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrite, traînée dans son char par des chevaux marins.

Calipso, qui avoit été jusqu'à ce moment immobile et transportée de plaisir en écoutant les aventures de Télemaque, l'interrompoit pour lui faire prendre quelque repos. Il est temps, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil, aprés tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici; tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joie; goûtez la paix, et tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore avec ses doigts

de rose entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, et que les chevaux du Soleil, sortant de l'onde amere, répandront les flammes du jour, pour chasser devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télemaque, l'histoire de vos malheurs (1). Jamais votre pere n'a égalé votre sagesse et votre courage. Ni Achille, vainqueur d'Hector; ni Thésée, revenu des enfers; ni même le grand Alcide qui à purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas! qu'elle sera longue pour moi! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sais déja, et de vous demander ce que je ne sais pas encore! Allez, mon cher Télemaque, avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupieres appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des songes legers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos sens par les images les plus riantes, et repoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Télemaque dans cette grotte séparée de la sienne. Elle n'étoit ni moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin, y faisoit un doux murmure qui appelloit le Sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télemaque, et l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télemaque: Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné: vous avez charmé la Déesse, en lui expliquant les

dangers dont votre courage et votre industrie vous ont tiré ; par-là vous n'avez fait qu'enflammer davantage son cœur, et que vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment espérez-vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son isle, vous qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures (2) ? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée a vous raconter des histoires, et a vous apprendre quelle a été la destinée d'Ulysse ; elle a trouvé moyen de parler long-temps sans rien dire, et elle vous à engagé à lui expliquer tout ce qu'elle desire savoir ; tel est l'art des femmes flatteuses et passionnées. Quand est-ce, ô Telemaque ! que vous serez assez sage pour ne parler jamais par vanité, et que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux quand il n'est pas utile à dire ? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer : pour moi, je ne puis vous pardonner rien ; je suis le seul qui vous connois, et qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigne de la sagesse de votre pere !

Quoi donc, répondit Télemaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs ? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter : mais vous deviez le faire, en ne lui disant que ce qui pouvit lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez ; et tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déja dans son cœur. Plaise aux Dieux que le vôtre puisse s'en preserver!

Mais que ferai-je donc? continua Télemaque, d'un ton modéré et docile. Il n'est plus temps, répartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos aventures ; elle en sait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne sait pas encore ; votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que

les Dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télemaque reçut avec amitié un si bon conseil, et ils se coucherent.

Aussi-tôt que Phébus eut répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor, entendant la voix de la Déesse qui appelloit ses Nymphes dans le bois, éveilla Télemaque. Il est temps, lui dit-il, de vaincre le sommeil: allons, retournez à Calypso, mais défiez vous de ses douces paroles: ne lui ouvrez jamais votre cœur: craignez le poison flatteur de ses louanges. Hier elle vous élevoit au-dessus de votre sage pere, de l'invincible Achille, du fameux Thesée, d'Hercule devenu immortel. Sentites-vous combien cette louange est excessive? Crûtes-vous ce qu'elle disoit? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit foible, et assez vain pour vous laisser tromper par des louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles, ils allerent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en le voyant, et cacha sous une apparence de joie, la crainte et l'inquiétude qui troubloient son cœur; car elle prévoyoit que Télemaque, conduit par Mentor, lui échapperoit de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télemaque, de satisfaire ma curiosité; j'ai cru pendant toute la nuit, vous voir partir de Phénicie, et chercher une nouvelle destinée dans l'isle de Cypre: dites-nous donc quel fut ce voyage, et ne perdons pas un moment. Alors on s'assit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter sans cesse des regards tendres et passionnés sur Télemaque, et de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les Nymphes en silence se penchoient pour prêter l'oreille, et faisoient une espece de demi-cercle pour mieux écouter et pour mieux

voir. Les yeux de l'assemblée étoient immobiles et attaché sur le jeune homme. Télemaque, baissant les yeux et rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi la suite de son histoire.

A peine le duox souffle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les regles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence, un sommeil doux et puissant vint me saisir: mes sens étoient liés et suspendus; je goûtois une paix et une joie profonde qui enivroit mon cœur. Tout-à-coup je crus voir vénus qui fendoit les nues dans son char volant, conduit pas deux colombes. Elle avoit cette eclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres qui parurent en elle quand elle sortir de l'écume de l'Ocean, et qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout-à-coup d'un vol rapide jusqu'auprés de moi, me mit en souriant la main sur l'épaule, et me nommant par mon nom, prononça ces paroles: Jeune Grec, tu vas entrer dans mon Empire, tu arriveras bientôt dans cette isle fortunée, où les plaisirs, les ris et les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là, tu brûleras des parfums sur mes autels, là, je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces espérances, et garde-toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déesses qui veut te rendre heureux.

En même-temps j'apperçus l'enfant Cupidon, dont les pétites ailes s'agitant, le faisoient voler autour de sa mere. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces et l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne sais quoi dans ses yeux perçants qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant: son ris étoit malin, moqueur et cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses fleches; il banda son arc, et alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son Egide. Le visa-

ge de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle, et cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage et dans la posture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force et de majesté. La fleche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amerement: il eut honte de se voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, témeraire Enfant, tu ne vaincras jamais que des ames laches qui aiment mieux tes honteux plaisirs que la sagesse, la vertu et la gloire. A ces mots, l'Amour irrité, s'envola; et Vénus, remontant vers l'Olympe, je vis longtemps son char avec ses deux colombes dans une nuée d'or et d'azur; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs Elizées. En ce lieu, je reconnus Mentor qui me dit: Fuyez cette cruelle terre, cette isle empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, et ne se peut sauver qu'en fuyant. Des que je le vis, je me voulois jetter a son cou pour l'embrasser; mais je sentois que mes pieds ne pouvoient se mouvoir, que mes genoux se déroboient sous moi, et que mes mains, s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine qui m'échappoit toujours. Dans cet effort, je m'éveillai, et je sentis que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin (3). Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, et de défiance contre moi-même pour détester la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, et qu'ayant passé ler ondes du Styx, il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop a un mal-

malheureux étranger qui erre sans esperance de revoir sa patrie. Cependant, tous les Cypriens qui étoient dans le vaisseau, s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient sur leurs rames; le Pilote, couronné de fleurs, laissoit le gouvernail, et tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vuidée; lui et tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient à l'honneur de Vénus et de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchaînés mugissoient avec fureur dans les voiles, les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, et nous précipiter dans l'abyme. Nous appercevions auprés de nous des rochers, contre lesquels les flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois souvent oui dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés aux plaisirs, manquent de courage dans les dangers (4). Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes: je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux, pour leur faire des sacrifices, si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois, en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le Pilote: troublé par le vin, comme une Bacchante, étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau: j'encourageai les matelots effrayés, je leur fis abaisser les voiles; ils ramerent vigoureusement: nous passâmes au travers des écueils, et nous vimes de prés toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leurs vies ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes en l'isle de Cypre au mois du printemps qui est consacré à Vénus. Cette saison, disoient les Cypriens, convient à cette Dèesse ; car elle semble animer toute la nature, et faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l' isle, je sentis un air doux qui rendoit les corps laches, et paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agreable, étoit presqu' inculte ; tous les habitants étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes et de jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple : la beauté, les graces, la joie, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages; mais les graces y étoient trop affectées : on n' y voyoit point une noble simplicité, et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, leurs parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entre elles pour allumer de grandes passions ; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me sembloit vil et méprisable : à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduisit au temple de la Déesse : elle en à plusieurs dans cette isle ; car elle est particuliérement adorée à Cythere, à Idalie, et à Paphos : c' est à Cythere que je fus conduit. Le temple est tout de marbre ; c' est un parfait péristile : les colonnes sont d' une grosseur et d' une hauteur qui rendent cet édifice trés-majestueux : au-dessus de l' architrave et de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la Déesse. A la porte du temple, est sans cesse une foule

de peuples qui viénnent faire leurs offrandes. On n' égorge jamais, dans l'enceinte du lieu sacré, aucune victime : on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des génisses et des taureaux on n'y répand jamais leur sang : on présente seulement devant l' autel les bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache ; on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or ; leurs cornes sont dorées et ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu' elles ont été présentées devant l' autel, on les renvoye dans un lieu écarté, oú elles sont égorgées pour les festins des Prêtres de la Déesse.

On offre aussi-toutes sortes de liqueurs parfumées, et du vin plus doux que le Nectar. Les Prêtres sont revêtus de longues robes blanches, avec des ceintures d'or, et des franges de méme au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour sur les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment une espece de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendants : tous les vases qui servent au sacrifice, sont d' or ; un bois sacré de myrthe, environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d' une rare beauté, qui puissent présenter les victime aux Prêtres, et qui osent allumer le feu des autels (5): mais l'impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois : mais insensiblement je commençois à m' y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inspiroient ie ne sais quelle inclination pour le désordre : on se moquoit de moninnocence : ma retenue et ma pudeur servoient de jouet aces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des pieges, et pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue ne me soutenoit presque plus ; toutes mes bonnes résolutions s' évanouissoient : je

ne me sentois plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés ; j'avois même une mauvaise honte de la vertu : (6) j'étois comme un homme qui nage dans une riviere profonde et rapide ; d'abord il fend les eaux et remonte contre le torrent : mais si les bords sont escarpés, et s' il ne peut se reposer sur le rivage, il se lasse enfin peu-à-peu, et sa force l'abandonne; ses membres épuisés s'engourdissent, et le cours du fleuve l'entraine ; ainsi mes yeux commençoient à s' obscurcir, mon cœur tomboit en défaillance, je ne pouvois plus rappeller, ni ma raison, ni le souvenir des vertus de mon pere. Le songe où je croyois avoir vu le sage Mentor descendu aux Champs Elizées, achevoit de me décourager : une secrete et douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poison flatteur, qui se glissoit de veine en veine, et qui pénétroit jusqu'a la moëlle de mes os. Je poussois néanmoins encore de profonds soupirs; je versois des larmes ameres : je rugissois comme un lion dans ma fureur. O malheureuse jeunesse ! disois-je: O Dieux ! qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous passer par cet âge qui est un temps de folie ou de fievre ardente? O ! que ne suis-je couvert de cheveux blancs, courbé et proche du tombeau, comme Laërte mon aïeul ! La mort me seroit plus douce que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé, que ma douleur s'adoucissoit, et que mon cœur, enivré d'une folle passion, secouoit presque toute pudeur ; puis je me voyois plongé dans un abyme de remords. Pendant ce trouble, je courois errant çà et là dans le sacré bocage, semblame à une biche que le chasseur à blessée : elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur ; mais la fleche qui l'a percée dans le flanc, la suit par-tout ; elle porte par-tout avec elle le trait meurtrier. Ainsi je courois en vain pour m' oublier moi-même, et rien n' adoucissoit la playe de mon cœur.

En ce moment, j'apperçus assez loin de moi, dans l'ombre épaisse de ce bois, la figure du sage Mentor : mais son visage me parut si pâle, si triste et austere, que je n'en pus ressentir aucune joie. Est ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique espérance ! Est-ce vous ? Quoi donc ! est-ce vous-même. Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux ? Est-ce vous, Mentor ? N'est-ce point votre ombre encore sensible à mes maux ? N'êtes-vous point au rang des ames heureuses qui jouissent de leur vertu, et à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elizées ? Parlez, Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je assez heureux pour vous posseder ; ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami ? En disant ces paroles, je courois vers lui tout transporté jusqu'a perdre la respiration : il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi. O Dieux ! vous le savez quelle fut ma joie, quand je sentis que mes mains le touchoient. Non ce n'est pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor : c'est ainsi que je m'écriai ; j'arrosai son visage d'un torrent de larmes : je demeurois attaché à son cou sans pouvoir parler. Il me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin, je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laisse pendant votre absence ? et que ferois-je maintenant sans vous ? Mais sans répondre à mes questions. Fuyez, me dit-il ; d'un ton terrible ; fuyez, hatez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poison ; l'air qu'on respire est empesté ; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel. La volupté lâche et infame, qui est le plus horrible des maux sortis de la boite de Pandore, amollit les cœurs, et ne souffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derriere vous en fuyant ; effaces jusqu'au moindre souvenir de cette isle exécrable.

il dit, et aussi-tôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit sur mes yeux, et qui me laissoit voir la pure lumiere: une joie douce et pleine d'un ferme courage, renaissoit dans mon cœur: cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle et folâtre dont mes sens avoient été empoisonnés: l'une est une joie d'ivresse et de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses, et de cuisants remords; l'autre est une joie de raison, qui à quelque chose de bienheureux et de céleste; elle est toujours pure et égale; rien ne peut l'épuiser: plus on s'y plonge, plus elle est douce; elle ravit l'ame sans la troubler. Alors je versai des larmes de joie, et je trouvois que rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. O heureux, disois-je, les hommes à qui la vertu se montre dans toute sa beauté! Peut-on la voir sans l'aimer? peut-on l'aimer sans être heureux?

Mentor me dit: il faut que je vous quitte; je pars dans ce moment: Il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je? En quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point? Ne croyez pas pouvoir m'échapper; je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de toute ma force. C'est en vain, me dit-il, que vous espérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie, pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël, qui cherchoit un esclave Grec, pour connoître les mœurs de la Grece, et pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta chérement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curiosité de passer dans l'isle de Crete, pour étudier les sages loix de Minos. Pendant notre navigation, les vents nous ont contraints de relacher dans l'isle de Cypre; en attendant un vent favorable, il est venu faire ses offrandes au Temple, le voilà qui en sort; les vents nous appellent: déjà nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télemaque; un esclave qui craint les Dieux, doit suivre fidéle-

ment son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; si j'étois à moi, ils le savent, je ne serois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulysse et des larmes de Pénelope ; souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télemaque !

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici ; plutôt mourir que de vous voir partir sans moi. Ce maître Syrien est-il impitoyable? Est-ce une tigresse dont il a sucé les mammelles dans son enfance ? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive : vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuye en suivant vos pas. Je vais parler à Hazaël ; il aura peut-être pitié de ma jeunesse et de mes larmes : (7) puisqu'il aime la sagesse, et qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce et insensible. Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuse, c'est fait de moi ; je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment, Hazaël appella Mentor ; je me prosternai devant lui : il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous, me dit-il ? La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse, le plus sage des Rois de la Grece qui ont renversé la superbe ville de Troye, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pere : la fortune, pour comble de mes maux, me l'a enlevé ; elle l'a fait votre esclave ; souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous

aimez la justicé, et que vous alliez en Crete pour apprendre les loix du bon Roi Minos, n'endurcissez point votre cœur contre mes soupirs et contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit a demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois, j'ai voulu mourir en Sicile, pour éviter l'esclavage: mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieux! voyez mes maux: ô Hazaël! souvenez-vous de Minos, dont vous admirez la sagesse, et qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton.

Hazaël, me regardant avec un visage doux e humain, me tendit la main, et me releva. Je n'ignore pas, me dit-il, la sagesse et la vertu d'Ulysse: Mentor m'a raconté souvent quelle gloire il a acquise parmi les Grecs: et d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom a tous les peuples d'Orient. Suivez-moi, fils d' Ulysse; je serai votre pere, jusqu'a ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre pere, de ses malheurs et des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai que je l'ai acheté comme esclave: mais je le garde comme un ami fidele (8), l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher et le plus précieux ami que j'aie sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse; je lui dois tout ce que j'ai d' amour pour la vertu. Des ce moment il est libre, vous le serez aussi; je ne vous demande à l' un et à l'autre que votre cœur.

En un instant je passai de la plus amere douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger; je m'approchois de mon pays: je trouvois un secours pour y retourner; je goûtois la consolation d'être auprés d'un homme qui m'aimoit d'éja par le pur amour de la vertu. Enfin, je trouvois tout en retrouvant Mentor, pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le bord du rivage ; nous le suivons, on entre dans le vaisseau, les rameurs fendent les ondes paisibles. Un zéphyr leger se joue dans nos voiles; il anime tout le vaisseau, et lui donne un doux mouvement. L'isle de Cypre disparoit bientôt. Hazaël, qui avoit impatience de connoître mes sentiments, me demanda ce que je pensois des mœurs de cette isle. Je lui dis ingénument en quels dangers ma jeunesse avoit été exposée, et le combat que j'avois souffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horeur pour le vice, et dit ces paroles : O Vénus ! je réconnois votre poissance et celle de votre fils; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels; mais souffrez que je déteste l'infame mollesse des habitants de votre isle, et l'impudence brutale avec laquelle ils célebrent vos fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette premiere Puissance qui a formé le ciel et la terre; de cette Lumiere infinie, immuable, qui se donne a tuos sans se partager ; de cette vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumiere pure, est aveugle comme un aveugle né: il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le Soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, et il est insensé: il croit tout voir, et il ne voit rien: il meurt n'ayant jamais rien vu: tout au plus il apperçoit de sombres et fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entrainés par le plaisir de sens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de veritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien: c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie; elle est comme un grand

Océan de lumiere : nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

(9) Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sais quoi de pur et de sublime : mon cœur en etoit échauffé, et la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuerent à parler de l'origine des Dieux, des Hêros, des Poétes, de l'age d'or, du Déluge, des premieres histoires du genre humain, du fleuve d'Oubli où se plongent les ames des morts; des peines éternelles, préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare ; et de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les Champs Elizées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous apperçûmes des Dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or et d'azur. En se jouant, ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Aprés eux venoient des Tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traînée par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui fendant l'onde salée, laissoient loin dérriere eux un vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, et leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure ; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues etoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derriere le char; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, et flottoient au gré du vent. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues ; de l'autre elle portoit sur les genoux le petit Dieu Palæmon, son fils, pendant à sa mammelle. Elle avoit un visage serein, et une douce majesté qui faisoit fuir les vents séditieux et toutes

les noires tempêtes. Les Tritons conduisoient les cheveaux, et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char ; elle étoit a demi-enflée par le souffle d'une multitude de petits Zéphyrs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs . Eole, empressé, inquiet et ardent. Son visage ride et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendants, ses yeux pleins d'un feu sombre et austere, tenoient en silence les fiers Aquilons, et repoussoient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins faisant avec leurs narines un flux et reflux de l'onde amere, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.

Fin du Livre quatrieme.

NOTES DU LIVRE QUATRIEME.

(1) *Il n'y a point de louange plus odieuse que celle qu'on donne aux dépens d'autrui. C'est adulation, ou stérilité de génie, que de louer par comparaison.*

(2) *Il est facile de tromper ceux qui aiment à faire briller leur esprit. Budée étoit chargé d'une négociation importante auprés de Léon X. Ce Pape, qui vouloit l'amuser, lui proposoit dans toutes ses audiences quelque point d'antiquité à débrouiller : Budée étaloit son érudition, et oublioit le sujet de son ambassade.*

(3) *Les ames enivrées de l'amour de la gloire sont supérieures aux charmes de la volupté. On sait assez quelle noble indifference le Héros de la*

Grèce regarda la femme et les filles de Darius ; Scipion l'Affricain, chaste jusques dans ses regards, ne voulut point voir la plus belle personne de la Cour du Roi Indibilis, ; mais après lui avoir donné sa rançon pour dot, il la renvoya à celui à qui elle étoit fiancée.

(4) *Les Cypriens étoient les plus efféminée de tous les Grecs ; et tandis que les autres peuples défendoient généreusement leur liberté contre l' Empereur des Perses, ils payoient à ce prince un lâche tribut. Tous les politiques de l'antiquité ont regardé comme voisin de sa chûte, un Etat où l'on aime les plaisirs plus que la gloire. Il n'y a peut être point de maximes plus autorisées dans l'Histoire.*

(5) *Toutes ces déscriptions sont copiées d'après les anciens Historiens. Il y avoit, au rapport de Strabon, plus de 1200 courtisanes dans un seul Temple de Vénus*

(6) *Image sensible d' une ame vertueuse qui lutte contre la volupté. De tous les travaux d' Hercule, c' est celui que l' antiquité a le plus relevé elle vouloi nous apprendre que la plus glorieuse victoire d' un Héros est celle qu'il remporte sur lui-même.*

(7) *Le premier fruit de la sagesse, c'est l'humanité. L' homme est ce qu'il y a de plus précieux dans l'univers, et c'est dans ce point de vue que le Sage le considere.*

(8) *Le plus noble usage que les Princes puissent faire de leurs trésors, c'est de s'attacher des hommes illustres ; c'est la plus bel e gloire d' Alexandre, d' Auguste, et de Louis le Grand.*

(9) *Il ne faut point craindre d' élever les enfants à des sentiments et à des connoissances superieures à leurs âges. Le premier jeu d' Hercule dans son berceau ; fut d'étouffer les serpents ; les enfants des héros sont hommes avant le temps.*

Telemaque retrouve Mentor dans l'Isle de Cypre il supplie Hazaël de l'embarquer avec lui pour les conduire en Creté.

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque raconte qu'en arrivant en Crete, il apprit qu'Idoménée, Roi de cette isle, avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret : que les Crétois, voulant venger le sang du fils, avoient réduit le pere à quitter leur pays : qu'aprés de longues incertitudes, ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre Roi. Télemaque ajoute qu'il fut admis dans cette assemblée ; qu'il y remporta les prix pour divers jeux, et qu'il expliqua les questions laissée par Minos dans le livre de ses loix ; que les Vieillards Juges de l'isle, et tous les peuples voulurent le faire Roi, voyant sa sagesse.

Aprés que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crete, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vimes le sommet du mont Ida, au-dessus des autres montagnes de l'isle, comme un vieux cerf dans une foret porte son bois rammeux au-dessus des têtes des jeunes faons, dont il est suivi ; (1) Peu à-peu nous vimes plus distinctement les côtes de cette isle, qui se présentoient à nos yeux comme un amphitéatre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée et inculte, autant celle de Crete se montroit fertile et ornée de tous les fruits, par le travail de ses habitants.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fut imprimée ;

par tout, la charrue avoit laissé des creux sillons : les ronces les épines, et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considerions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux ; les moutons paissant sur le penchant d'une colline, les vastes campagnes convertes de jaunes épios, riches dons de la feconde Cérés ; enfin, les montagnes ornées de pampres et dé grappes d'un raisin déja coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux présents de Bacchus, pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crete et il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette isle, disoit-il, admirée de tous les étrangers et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitants, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser ; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance : ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfants, qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le desir du superflu ; (2) s'ils vouloient vivre simplement et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit partout l'abondance, la joie, l'union et la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette isle, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfants, rend les corps sains et robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse ; on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit (3) : on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la

vertu, et d' acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples, l' ingratitude, la dissimulation, et l'avarice.

Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer; car ils sont inconnus en Crete: tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée; où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est veritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits y sont de laine fine, et de belle couleur, mais tout unis et sans broderie: Les repas y sont sobres; on y boit peu de vin; le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. (4) Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœuf, pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons i sont propres, commodes, riantes, mais sans ornements. La superbe architecture n'y est pas ignorée, mais elle est réservée pour les Temples des Dieux, et les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celle des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens; l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues; l'abitude du travail, et l'horreur de l'oisiveté; l'émulation pour la vertu la soumission aux loix, et la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l' autorité du Roi, et il me répondoit: Il peut tout sur les peuples, mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolve pour faire le bien, et les mains

liées des qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse et par sa modération à la félicité de tant d'hommes; et non pas que tant d'hommes servent par leur misere et par leur servitude lâche a flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le Roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire, ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les loix. D'ailleurs, le Roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs; mais plus de sagesse, de vertu et de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de sa patrie, en commandant les armées; et au-dedans, le juge des peuples pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples: c'est aux peuples qu'il doit tous son temps, tous ses soins, toute son affections; et il n'est digne de la Royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfants régnassent aprés lui, qu'à condition qu'ils régneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille; c'est par une telle sagesse qu'il à rendu la Crete si puissante et si heureuse. C'est par cette moderation qu'il a effacé la gloire de tous les conquérants qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-adire à leur vanité. Enfin, c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux Enfers le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'isle. Nous vîmes le fameux Labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingenieux Dédale, et qui étoit une imitation du grand Laby-

rinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous considerions ce curieux édifice, nous vimes le peuple qui couroit le rivage, et qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer : nous demandâmes la cause de leur empressement, et voici ce qu'un Crétois, nommé Nausicrate, nous raconta.

Idoménée, fils de Deucalion, et petit-fils de Minos, dit il, étoit allé comme les autres Rois de la Grece au siege de Troye. Aprés la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crete ; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau et tous les autres, qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yaux, chacun voyoit les abimes ouverts pour l'engloutir ; chacun déploroit son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx aprés avoir reçu la sepolture. Idoménée, lavant les yeux et les mains vers le ciel, invoquoit Neptune. O puissant Dieu ! s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : si tu me fais revoir l'isle de Crete malgré la fureur des vent, je t'immolerai la premiere tête qui se presentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de revoir son pere, se hâtoit d'aller au devant de lui pour l'embrasser ; malheureux, qui ne savoit pas que c'étoit courir à sa perte. Le pere, échappé à la tempête, arrivoit dans le port desiré : il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux : mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret ; il craignoit d'arriver parmi les siens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Némesis, Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, et sur-tout les Rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale et invisible Idoménee. Il arrive ; a peine oset-il lever les yeux ; il avoit son fils : il recule saisi d'orreur ; ses yeux cherchent, mais en vain

quelqu'autre tête moins chere qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou ; et tout étonné que son pere repond si mal à sa tendresse, il le voit fondant en larmes.

O mon pere ! dit-il, d'où vient cette tristesse ? Aprés une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre Royaume, et de faire la joie de votre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le pere accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, aprés de profonds soupirs, il dit : (5) Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends moi aux vagues et aux rochers, qui devoient en me brisant finir ma triste vie; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel ! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer : mais tous ceux qui étoient auprés de lui : arrêterent sa main. Le vieillard Sophronyme, interpréte des volontés des Dieux; lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il ; a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse, celle de l'accomplir contre les loix de la nature; offrez cent taureaux plus blancs que la neige a Neptune ; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs : faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idoménée écoutoit ce discours la tête baissée et sans repondre; la fureur étoit allumée dans ses yeux : son visage pâle et défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ses membres tremblants. Cependant son fils lui disoit : Me voici, mon pere ; votre fils est prêt a mourir pour appaiser le Dieu de la mer : n'attirez pas sur vous sa colere : je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappes, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment, Idoménée, tout hors de lui,

et comme déchiré par les furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près; il enfonce son épée dans le cœur de cet enfant, il la retire toute fumante et toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles: il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort; il les entr'ouvre à la lumiere; mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lys au milieu des champs coupé dans sa racine par le tranchant de la charrue, languit et ne se soutient plus, il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux; mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idoméné, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le pere, dans l'excès de sa douleur, devient insensible; il ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire; il marche chancelant vers la ville, et demande son fils.

Cependant le peuple, touché de compassion pour l'enfant, et d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux furies. La fureur leur fournit des armes; ils prennent des bâtons et des pierres; la discorde souffle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois, oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée; ils ne reconoissent plus le fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux: ils s'embarquent avec lui; ils fuyent à la merci des ondes. Idoménée, revenant a soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents le conduisent vers l'Hespérie, et ils vont fonder un nouveau Royaume dans le pays des Salentins.

Cependant les Crétois, n'ayant plus de Roi pour les gouverner: ont résolu d' en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous

les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déja commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les Sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander ; on a préparé des jeux publics, où tous les prétendants combattent ; car on veut donner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, et pour l'esprit et pour le corps. On veut un Roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'ame soit ornée de la sagesse et de la vertu. On appelle ici tous les étrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nausicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers ! de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres ; et si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes sans aucun desir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

(6) Nous arrivâmes à une espece de Cirque très vaste, environné d'une épaisse forêt : le milieu du Cirque étoit une arene préparée pour les combattants ; elle étoit bordée par un grand amphithéatre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivames, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazaél sur sa foible santé. Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtoient toute excuse : je jettai néanmoins un coup d'œil sur Mentor pour découvrir sa pensée, et j'apperçus qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps, et je me mêlai parmi les combattants. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulysse qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; et plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui oserent se présenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux et bien nourris: au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles ; il étoit également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer ; mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisimes l'un l'autre, nous nous serrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus, et les bras entrelacés comme des serpents ; chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plierent : il tomba sur l'arene, et m'entraina sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : Victoire au fils d'Ulysse ; et j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du Ceste fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui céderent ; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac : des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me pressoit, et je ne pouvois plus respirer. Mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : O fils d'Ulysse, seriez vous vaincu ? La colere me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, et que son bras s'allongeoit en vain, je le surprenois dans cette posture penchée : déjà il reculoit, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver

et perdant l'équilibre ; il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui tendis la main pour le relever ; il se redressa lui-même couvert de poussiere et de sang ; sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveller le combat.

Aussi-tôt on commença les courses des chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légéreté des roues, et pour la vigueur des chevaux. Nous partons, un nuage de poussiere vole et couvre le ciel. Au commencément je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacedémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derriere lui. Un Crétois, nommé Polyclete, le suivoit de prés. Hyppomaque, parent d'Idoménée, qui aspiroit à lui succéder, lachant les rénes à ses chevaux fumants de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flottants ; et le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent et se mirent peu-à-peu en haleine ; je laissai loin derriere moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hyppomaque, parent d'Idoménée, pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abattit, et ota par sa chûte a son maitre l'espérance de régner.

Polyclete, se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse ; il tomba, les rénes lui échapperent, et il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'etois tout auprés de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux et leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer ; il craignoit que je ne passasse entre la borne et lui, car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, étoient en état de le dévancer ; il ne lui restoit plus d'autre ressource, que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne ; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'etre pas engagé dans son désordre ; et il ne

vit un moment aprés au bout de la carriere. Le peuple s'écria encore une fois : Victoire au fils d'Ulysse c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les vieillards que Minos avoit établis Juges du peuple et Gardes des loix, nous assemblerent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre ne fut admis. Le Sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honte : quand j'approchai de ces vieillards, que l'âge rendoit venérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit ; ils étoient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places: leurs cheveux étoient blancs; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille: ils ne se pressoient point de parler; ils ne disoient que ce qu'ils avoient resolu de dire. Quand ils étoient d'avis différents, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part et d'autre, qu'on auroit cru qu'il étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, et l'abitudine du travail leur donnoit de grandes vues sur toutes choses: mais ce qui perfectionnoit de plus leur raison, étoit le câlme de leurs esprits délivrés des folles passions et des caprices de la jeunesse; la sagesse toute seule agissoit en eux, et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien dompté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux et noble plaisirs d'écouter la raison. En les admirant, je souhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse: Je trouvois la jeunesse malheureusse, d'être si impetueuse et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille.

Le premier d'entre ces vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans un cassette d'or avec des parfums. Tous ces vieillards le baiserent avec respect; car ils disent qu'aprés les Dieux de qui les

bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les loix destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux même par les loix. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel étoit le discours des ces Sages. Ensuite celui qui présidoit proposa trois questions, qui devoient être decidées par les maximes de Minos.

La premiere question étoit de savoir quel est plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent, que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, et qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses desirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, et qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays sans être jamais assujetti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginerent que c'étoit un Barbare, qui, vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police et tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviserent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, et que tous les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui

Quand mon rang fût venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, (7) est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, et qu'on ne craigne qu'eux. En un mot, l'homme veritablement libre est celui qui, degagé de toute crainte et de tout desir, n'est soumis qu'aux Dieux et à la raison. Les vieillards s'entre-regarderent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fût précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes : Qui est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit : C'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit : C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfants ingrats et indignes de lui. Il vint un Sage de l'isle de Lesbos, qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes et celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots, toute l'assemblée s'écria : on applaudit, et chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et (8) je répondis suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement ; ne connoissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir : il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions ; il ne connoit point ses devoirs : il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu : il est malheureux et digne de l'être ; son malheur augmente tous les jours : il court à sa perte, et les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien, et les vieillards déclarerent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisieme question, on demanda lequel des deux est préférable : (9) d'un côté, un Roi conquérant et invincible dans la guerre ; de l'autre, un Roi sans expérience de la guerre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi

sert, disoient-ils, d'avoir un Roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guerre vient ? les ennemis le vaincront, et réduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient, au contraire, que le Roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, et l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un Roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi-bien qu'à la sienne, et qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations, au-lieu qu'un Roi pacifique les tiendroit dans une honteuse lâcheté. On voulut savoir mon sentiment. Je répondis ainsi :

Un Roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'un demi Roi. Mais si vous comparez un Roi qui ne sait que la guerre, à un Roi sage, qui, sans savoir la guerre, est capable de la soutenir dans le besoin par ses Généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un Roi entiérement tourné a la guerre, voudroit toujours la faire pour étendre sa domination et sa gloire propre, il ruineroit son peuple. A quoi sert-il à un peuple que son Roi subjugue d'autres nations, si on est malheureux sous son regne ? Dailleurs, les longues guerres entraînent toujours aprés elles beaucoup de désordres ; les victorieux mêmes se déreglent pendant ce temps de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grece pour avoir triomphé de Troye ; elle à été privée de ses Rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs Princes même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchants. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquérant, sans avoir beaucoup a

souffrir de son ambition. Un conquérant, enivré de sa gloire, ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincues. Un Prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendroit son champ contre son voisin, et qui usurperoit celui de son voisin même, mais qui ne sauroit ni labourer, ni semer, pour recueillir aucune moisson : un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à de grandes conquêtes ; c'est-à-dire, qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis : mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en sûreté contre ses ennemis. Voici comment : il est juste, modéré, et commode à l'egard de ses voisins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui puisse troubler la paix : il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entiere confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain et ambitieux, tous les autres Rois voisins qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du Roi pacifique, se joignent à ce bon Roi, pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération, le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le sien. Pendant que le Roi entreprenant est odieux à tous les autres, et sans cesse exposé a leurs ligues, celui-ci à la gloire d'être comme le pere et le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans, sont encore plus solides. Puisqu'il est propre a gouverner en paix, je suppose qu'il gouverne par les plus sages lois. Il re-

tranche le faste, la mollesse, et tous les arts qui ne servent qu'a flatter les vices: il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux veritables besoins de la vie; sur-tout il applique ses sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs accoutumé a vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie a l'infini. Voila dans ce Royame un peuple innombrable, mais un peuple sain, vigoureux, robuste, qui n'est point amolli par ler voluptés, qui est exercé par la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lache et délicieuse, qui sait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte sous un sage Roi, appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou a dresser des machines pour assiéger une ville: mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats, et par une vertu que les mauvais succés même ne peuvent abattre. D'ailleurs, si ce Roi n'est pas assez experimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses alliés. Ses sujets aimeront mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre Roi violent et injuste. Les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelles ressources il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le Roi pacifique, qui ignore la guerre, est un Roi trés-imparfait, puisqu'il ne sait point remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis: mais j'ajoûte qu'il est néanmoins infiniment supérieur au Roi conquérant, qui mar-

que de qualités nécessaires dans la paix, et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car (10) la plupart des hommes, éblouis par les choses éclatantes, comme les victories et les conquêtes, les préferent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais tous les Vieillards déclarerent que j'avois parlé comme Minos.

Le premier de ces Vieillards s'écria: Je vois l'accomplissement d'un oracle d'Apollon connu dans toute notre isle. Minos avoit consulté le Dieu, pour savoir combien de temps sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit: Les tiens césseront de régner, quand un étranger entrera dans ton isle pour y faire régner tes loix. Nous avions craint que quelque étranger viendroit faire la conquête de l'isle de Crete: mais le malheur d'Idoménée, et la sagesse du fils d'Ulysse, qui entend mieux que nul autre mortelles loix de Minos, nous montre le sens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour Roi?

Fin du Livre cinquieme.

NOTES DU LIVRE CINQUIEME.

(1) *C'est des Crétois que la Grece a pris les deux sciences fondamentales d'un Etat, celle des loix et celle des armes; l'antiquité paroît autoriser tout ce que l'Auteur dit de merveilleux de cette isle.*

(2) *C'est la principale leçon qu'ont donné les anciens poëtes, et l'ont peut dire que c'est à cet article que se réduit toute la morale d'Homere; aussi Horace qui l'avoit bien approfondie, ne craint point de l'élever au-dessus de celle de Crysipe, de Crantor, et de la sévere école de Zénon.*

(3) *C'est nourrir les passions des enfants, que de leur donner pour récompense ce qu'il faut leur apprendre à mépriser; tout ce que les Lacedémoniens accordoient aux jeunes gens qui se distinguoient dans les*

Gyldas, se réduisoit à la préséance sur ceux qu'ils avoient surpasses.

(4) *C'est ainsi que dans l'Iliade est servie la tablea d'Agamemnon, d'Achille, et des autres Héros; il est aisé de reconnoître où l'Auteur a puisé ses idées.*

(5) *Un des plus grands abus que l'on puisse faire de la Religion, c'est de pactiser avec le Ciel, et de mettre à prix les graces qu'on lui demande; c'est faire de la Religion un sordide commerce, et un indigne trafic.*

(6) *Les grands événements du Poëme épique occupent le Lecteur; Homere et Virgile ont eu l'art de le délasser par la description des Jeux: dans la circostance où l'Auteur les place, il les releve et les rends dignes de la majesté de l'épopée.*

(7) *L'homme le plus libre est celui dont la liberté approche le plus de celle de l'Etre suprême; c'est par consequent celui qui n'obéit qu'à la raison. Sur ce principe donc on ne peut disconvenir que l'escluve Epictete étoit plus libre que son maitre Epaphrodite.*

(8) *L'Auteur ne s'éloigne jamais des principes de sa noble philosophie: le plus malheureux est toujours, selon lui, le plus coupable, paroeque dans son système, il ne connoit d'autre félicité que la vertu, ni d'autre malheur que le crime; la douleur et le plaisir ne sont tout au plus, selon lui, que des biens et des maux subalternes.*

(9) *Homere réunit ces deux qualités dans Agamemnon. Le Sceptre, dit ce Poëte, avoit passé des mains de Jupitér dans les siennes; c'est-à-dire, qu'il conduit son peuple avec la bonté du pere des Dieux et des hommes; ses armes sont plus redoutables que celles du Dieu Mars. Nous avons vu Louis le Grand, dans le temps même qu'il reculoit les frontieres de son Royaume, élever les arts à un point de perfection qui servir de modele à la postérité, et faire goûter les fruits les plus précieux de la paix dans le sein même de la guerre*

(10) *Les Peuples, dit Guichardin, accuserent Ferdinand d'avarice, parce qu'ils sont assez aveugles pour préférer le faste et la prodigalité d'un Roi qui les opprime, à la sage économie de celui qui ménage leur substance.*

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque raconte qu'il refusa la royauté de Crete pour retourner en Ithaque : qu'il proposa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadême : qu'enfin, l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodeme, qui fut proclamé Roi au même moment : qu'ensuite Mentor et lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque ; mais que Neptune, pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire naufrage, après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son isle.

Aussi-tôt les Vieillards sortent de l'enceinte du bois sacré ; et le premier me prenant par la main, annonce au peuple déja impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousse des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Ulysse semblable à Minos regne sur les Crétois.

J'attendis un moment, et je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille : Renoncez-vous à votre patrie ? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier Pénelope qui vous attend comme sa derniere espérance, et le grand Ulysse que les Dieux avoient résolu de vous rendre ? Ces paroles percerent mon cœur, et me soutinrent contre le vain desir de régner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi : O illustres Cré-

tois, je ne merite point de vous commander. L'oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette isle, et y fera régner les loix de ce sage Roi : mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger marqué par l'oracle. J'ai accompli la prédiction; je suis venu dans cette isle; j'ai découvert le vrai sens des loix, et je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfére ma patrie, la pauvre petite isle d'Ithaque, aux cent villes de Crete, à la gloire et a l'opulence de ce beau Rayaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué: si j'ai combattu dans vos jeux ce n'etoit pas dans l'espérance de régner ici; c'etoit pour mériter votre estime et votre compassion; c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. (r) J'aime mieux obéir à mon pere Ulysse, et consoler ma mere Pénelope, que de régner sur tous les peuples de l'univers. O Crétois! vous voyez le fond de mon cœur; il faut que je vous quitte; mais la mort seule pourra finir ma reconnoissance. Oui, jusqu'au dernier soupir, Télemaque aimera les Crétois, et s'interessera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé, qu'il s'éleva un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disoient: (a) Est ce quelque divinité sous une figure humaine? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient: il faut le contraindre de régner ici. Enfin, je repris la parole, et chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refuse d'abord. Voici les paroles que je leur dis :

Souffrez, ô Crétois! que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples : mais la sagesse demande, ce me semble,

une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir (3), non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi, je suis jeune, par conséquent sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'esprit et de corps, mais qui se soit vaincu lui-même: cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur, et dont toute la vie soit la pratique de ces loix; que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards, charmés de ce discours, et voyant toujours croître les applaudissements de l'assemblée, me dirent: Puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui fasse régner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi; c'est sa sagesse, et non pas la mienne, qui vient de parler; et il m'a inspiré toutes les réponses que tous venez d'entendre.

En même-temps, toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eus de mon enfance; les périls dont il m'avoit délivré; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dés que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuel, de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sais quoi de ferme et d'élevé: on remarqua la vivacité de ses yeux, et la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions;

on le questionna : il fut admiré, on résolut de le faire Roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté; que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faisoient presque jamais les biens qu'ils vouloient faire, et qu'ils faisoient souvent, par la surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la Royauté ne l'est pas moins puisqu'elle est une servitude déguisée. (4) Quand on est Roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur surprise, lui demandèrent quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connoisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne et qui craigne de vous gouverner. Celui qui désire la Royauté, ne la connoit pas : et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point? Il la cherche pour lui, et vous devez désirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux étrangers qui refusoient la Royauté recherchée par tant d'autres : ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausicrates, qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au Cirque, où l'on célébroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor et moi étions venus de l'Isle de Cypre. Mais leur étonnement fût encore bien plus grand, quand ils surent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël; qu'Hazaël, touché de la sagesse et de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil et son meilleur ami; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuser d'être Roi, et qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des loix de Minos, tant l'amour de la sagesse remplissoit son cœur.

Les Vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner, car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleur, vous êtes trop détaché des richesses et de l'éclat de la Royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit : Ne croyez pas, ô Crétois ! que je méprise les hommes. Non, non, je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux : mais ce travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est attaché est faux, et ne peut éblouir que des ames vaines. La vie est courte ; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter : c'est pour apprender à me passer de ces faux biens, et non pas pour y parvenir, que je suis venu de si loin. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible et retirée, où la sagesse nourrisse mon cœur, et où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre méilleure vie aprés la mort, me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose a souhaiter, ce ne seroit pas d'être Roi, ce seroit de ne me separer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin, les Crétois s'écrierent parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage et le plus grand de tous les mortels ! dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre Roi ? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne temoignoit aucun empressement. C'est un vieillard assez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'appelloit Aristodeme. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit que ses deux enfants étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joie ; il a dit

que pour l'un il ne lui souhaitoit pas les périls de la Royauté, et qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir que l'autre règnat jamais. Par-là j'ai compris que ce pere aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfants qui à de la vertu, et qu'il ne flattoit point l'autre dans ses déréglements. Ma curiosité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce vieillard. Un de vos citoyens m'a répondu: il a long-temps porté les armes, et il est couvert de blessures: mais sa vertu sincere et ennemie de la flatterie, l'avoit rendu incommode à Idoménée; c'est ce qui empêcha ce Roi de s'en servir dans le siege de Troie. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils, qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre: il fût même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt; il oublia tous ses services; il le laissa ici pauvre, méprise des hommes grossiers et lâches qui n'estiment que les richesses: mais content dans sa pauvreté, il vit gayement dans un endroit écarté de l'isle, où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui; ils s'aiment tendrement; ils sont heureux par leur frugalité; et par leur travail ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage, tout ce qui lui reste au-delà de ses besoins et de ceus de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens; il les exhorte; il les instruit: il juge tous les différends de son voisinage: il est le pere de tuotes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils, qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le pere, aprés l'avoir long-temps souffert pour tâcher de le corriger de ses vices, l'a enfin chassé. Il s'est abandonné à une folle ambition et à tous les plaisirs.

Voilà, ô Crétois! ce qu'on m'a raconté. Vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint, pourquoi faire

des jeux? Pourquoi assembler tant d'inconnus? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoit et que vous connoissez, qui sait la guerre, qui a montré son courage, non-seulement contre les flechez et contre les dards, mais contra l'affreuse pauvreté; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie, qui aime le travail, qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple, qui déteste le faste, qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfants, qui aime la vertu de l'un, et qui condamne le vice de l'autre: en un mot, un homme qui est déja le pere du peuple. Voila votre Roi, s'il est vrai que vous desiriez de faire régner chez vous les loix du sage Minos.

Tout le peuple s'écria: il est vrai, Aristodeme est tel que vous le dites; c'est lui qui est digne de régner. Les Vieillards le firent appeller: on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple; il parut tranquille: on lui déclara qu'on le faisoit Roi. Il répondit: Je n'y puis consentir qu'à trois conditions. (5) La premiere, que je quitterai la Royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux loix. La seconde, que je serai libre de continuer une vie simple et frugale. La troisieme, que mes enfants n'auront aucun rang, et qu'aprés ma mort on les traitera sans distinction, selon leur mérite, comme le reste des citoyens.

A ces paroles, il s'eleva dans l'air mille cris de joie. Le diadême fut mis par le chef des Vieillards gardes des loix, sur la tête d'Aristodeme. On fit des sacrifices a Jupiter, et aux autres grands Dieux. Aristodeme nous fit des présents, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaél les loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crete, depuis Saturne et l'age d'or; il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les especes qui sont bons en Crete, et inconnues dans la Syrie, et il lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un grand nombre de bons rameurs et d'hommes armés; il fit mettre des habits pour nous et des provisions. A l'instant même, il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir; il nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voyent une amitié qui n'est fondée que sur la vertu: un jour ils nous réuniront; et ces champs fortunés, où l'on dit que les justes jonissent aprés la mort d'une paix éternelle, verront nos ames se rejoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvoient ainsi être recueillies avec les vôtres! En prononçant ces mots, il versoit des torrents de larmes, et les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui, et il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodeme, il nous dit: C'est vous qui venez de me faire Roi: souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inspirent la vraie sagesse, et que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse régnant avec sa chere Pénelope. Télemaque, je vous donne un bon vaisseau, plein de rameurs et d'hommes armés; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mere. O Mentor! (6) votre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à desirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble souvenez-vous d'Aristodeme; et si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa; et nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déja le Mont-Ida n'etoit plus a nos yeux que comme une col-

line : tous les rivages disparoissoient. Les côtes du Péloponese sembloient s'avancer dans la mer pour venir audevant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le ciel, et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, et la mort se présenta a nous. O Neptune ! c'est vous qui excitates par votre superbe trident toutes les eaux de votre empire ! Vénus, pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son temple de Cythere, alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étoient baignés de larmes : du moins c'est ainsi que Mentor, instruit des choses divines, me l'a assuré. Souffritez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance ? Les Dieux mêmes la sentent ; et ces téméraires mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon isle. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre Empire ? Que tardes-vous à ensévelir dans vos profonds abymes ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avoit-elle parlé, que Neptune souleva des flots jusqu'au ciel ; et Vénus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé, s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous poussoient avec violence vers les rochers : un coup de vent rompit notre mât, et un moment aprés nous entendîmes les pointes des rochers qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs poussent de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis : Voici la mort, il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de perils, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'est une consolation pour moi de mourir avec vous ; il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me repondit : Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être

prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous et moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrettent la vie, sans chercher les moyens de la conserver, ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. (7) Aussi-tôt il prend une hache, il achève de couper le mat qui étoit déja rompu, et qui, penchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté; il jette le mât hors du vaisseau, et s'élance dessus au milieu des ondes furieuses; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles; de même Mentor, non-seulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, sembloit commander aux vents et à la mer. Je le suis. Et qui auroit pu ne pas le suivre encouragé par lui? Nous-nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous; car nous pouvions nous y asseoir dessus. S'il eût fallu nâger sans relâche, nos forces enssent été bientôt épuisées: mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande piece de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer; alors nous buvions l'onde amere qui sortoit de notre bouche, de nos narines, et de nos oreilles, et nous étions contraints de disputer contre les flots, pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi, une vague haute comme une montagne, venoit passer sur nous, et nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse, le mât qui étoit notre unique espérance, ne nous échappat.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor, aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siege de gazon, me disoit. Croyez-vous, Télemaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux? Non, non, les Dieux, décident de

tout. C'est donc les Dieux, et non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abymes, la main de Jupiter pourroit vous en retirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abyme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoutois, et j'admirois ce discours qui me consoloit un peu; mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point: je ne pouvois le voir. Nous passames toute la nuit tremblants de froid et demi-morts, sans savoir où la tempête nous jettoit. Enfin, les vents commencerent à s'appaiser et la mer, mugissant, ressembloit à une personne qui, ayant été long-temps irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lasse de se mettre en fureur, elle grondoit sourdement, et ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, et nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, et les étoiles qui avoient été si long-temps cachées, reparurent et s'enfuirent à l'arrivée de Phœbus. Nous apperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'espérance renaitre dans mon cœur; mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons. Selon les apparences, ils perdirent courage, et la tempête les submergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous poussoit contre des pointes de rocher, qui nous eussent brisés; mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât, et Mentor faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitames ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie; et nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est-là que vous nous vîtes, ô grande Déesse qui habitez cette isle! c'est-là que vous daignates nous recevoir.

Fin du Livre sixieme.

(1) *Sentiment bien opposé à celui que César avoit puisé dans Euripide:* Qu'il est beau de s'eloigner de l'equité pour une Couronne : *Et que peut on attendre d'un Prince qui monte sur le Trône par des voies qui devroient l'en exclure?*

(2) *C'étoit une pensée commune à ceux qui voyoient quelques personnes extraordinaires, parce qu'Homere dit, que quand les Dieux veulent paroître, ils ne peuvent choisir une figure plus sortable à leur majesté, que celle de l'homme. On lit dans Hérodote, que Pisistrate sut se faire ouvrir les portes de la citadelle d'Athenes, en se faisant introduire par une femme d'une éclatante beauté, qui se disoit la Déesse Minerve.*

(3) *Il y a beaucoup de distance d'un grand Philosophe à un grand Roi. Jacques I., Roi d'Angleterre, avoit étudié l'art de régner dans les plus sages Politiques de l'antiquité: l'Histoire l'a cependant mis au rang des Princes médiocres. Platon, avec toutes ses belles idées de gouvernement, n'eut cependant que de très-foibles succès à la Cour de Denis de Syracuse.*

(4) *Les Princes les plus impérieux ont beaucoup à souffrir de ceux qui leur sont necessaires; il n'est pas jusquez aux personnes les plus obscures qu'ils ne soient obligés de ménager. Louis XI essuyoit les mauvaises humeurs et les bizarreries de Coquetier, son Médecin, dont il n'osoit pas se défaire.*

(5) *Les qualités des Princes ne sont jamais steriles, ils ne peuvent manquer d'imitateurs même dans leurs vertus.*

(6) *Telle est l'élévation de la sagesse, elle se suffit à elle-même, et les rois ne trouvent rien dans leurs trésors dont elle ne sache se passer. Les Dieux n'ont besoin de rien, et le Sage de peu de chose, disoit Socrate.*

(7) *C'est par un stratagême à-peu-près pareil qu'Ulysse se sauve du naufrage et aborde à l'isle des Phaciens Homere justifie par-là sa grande maxime qui à formé tant de Héros :* La voie la plus sure d'échapper au péril, c'est de ne le point craindre.

Mentor jette Telemaque dans la mer, et se precipite avec lui pour s'echapper de l'Isle de Calypso.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Calypso admire Télemaque dans ses aventures, et n'oublie rien pour le retenir dans son isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télemaque par ses remontrances, contre les artifices de cette Déesse, et contre Cupidon que Vénus avoit amené à son secours. Néanmoins Télemaque et la Nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calapso, et ensuite sa colere contre ces deux amants. Elle jure par le Styx, que Téleniaque sortira de son isle. Cupidon va la consoler, et oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le temps que celui-ci entraine Télemaque pour s'y embarquer. Télemaque sent une joie secrete de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit, le précipite dans la mer, et s'y jette lui-même, pour gagner, en nageant, un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.

Quand Télemaque eût achevé ce discours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardoient les unes les autres. Elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces deux hommes si chéris des Dieux ? A-t-on jamais ouï parler d' aventures si merveilleuses ? Le fils d' Ulysse le surpasse déja en éloquence, en sagesse et en valeur. Quelle mine ! Quelle beauté ! Quelle douceur ! Quelle modestie ! Mais quelle noblesse et quelle grandeur ! Si nous ne savions qu' il est le fils d' un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus, pour Mercure, ou même pour le grand Apollon. Mais quel est ce Mentor

qui paroit un homme simple, obscur, et d'une mediocre condition? Quand on le regarde de prés, on trouve en lui je ne sais quoi au-dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. (1) Ses yeux errants alloient sans cesse de Mentor à Télemaque, et de Télemaque a Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télemaque recommençat cette longue histoire de ses aventures; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin, se levant brusquement, elle mena Télemaque seul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour savoir de lui si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Télemaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui, à cause de sa grande jeunesse Elle ne se fioit pas encore assez à son secret, pour lui confier ses desseins. D'ailleurs, elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; et s'il eût su que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu: il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidents les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, et tous les artifices de Calypso furent inutiles pour découvrir ce qu'elle desiroit savoir.

Cependant toutes les Nymphes assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie, l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vu à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siege de Troye. Il répondit à toutes avec douceur, et ses paroles, quoique simples, étoient pleines de grace. Calypso ne les laissa pas long-temps dans cette conversation; elle revint, et pendant que les Nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télemaque, elle prit à l'écart Mentor, pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis, et dans tous les membres fatigués d'un homme abat-

tu, que les paroles flatteuses de la Déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle sentoit toujours je ne sais quoi, qui repoussoit tous ses efforts, et qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nues, et qui se joue de la rage des vents, Mentor, immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embarraseroit par ses questions, et qu'elle tireroit la vérité du fond de son cœur. Mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-à-coup; et une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt flattant Télemaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus de faire parler. Elle employoit les plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télemaque ; et une Divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour y réussir.

Vénus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor et Télemaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'isle de Cypre ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échappé aux vent et à la mer, dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes ameres à Jupiter : mais le pere des Dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve, sous la figure de Mentor, avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Vénus de chercher les moyens de se venger de ces doux hommes. Elle quitte l'Olympe; elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses autels à Paphos, à Cythere, et à Idalie; elle vole dans son char attelé de colombes, elle appelle son fils; et la douleur se répandant sur son visage ornée de nouvelles graces, elle parla ainsi :

Vois tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance et la mienne? Qui voudra désormais nous adorer? Va perce de tes fleches ces deux

cœurs insensibles : descends avec moi dans cette Isle, je parlerai à Calypso. Elle dit, et fendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui, dans ce moment, étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée. Son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris : mais l'amour vient lui-même pour vous venger ; je vous le laisse : il demeurera parmi vos Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nourri par les Nymphes de l'Isle de Naxos. Télemaque le verra comme un enfant ordinaire ; il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, et remontant dans le nuage doré d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambroisie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'Amour demeura entre les bras de Calypso. (1) Quoique Déesse, elle sentit la flamme qui couloit déja dans son sein. Pour se soulager, elle le donna aussi tôt à la Nymphe qui étoit auprés d'elle, nommée Eucharis. Mais hèlas ! dans la suite, combien de fois se repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, et plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on avoit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaisir : mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin et trompeur ne caressoit que pour trahir, et il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit fait, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor dont la severité l'épouvantoit ; et sentoit que cet inconnu étoit invulnérabile, en sorte qu'aucune de ses fleches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes, elles sentirent bientôt les feux que cet enfant trompeur allume ; mais elles cachaient avec soin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant, Télemaque voyant cet enfant qui se jouoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur

et de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude, dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment plus il se trouble, et s'amollit. Voyez-vous ces Nymphes, disoit-il à Mentor? combien sont-elles différentes de ces femmes de l'Isle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie? Ces Beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme. Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler: mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer; ses paroles étoient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit: O Télemaque! Les dangers de l'Isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous défiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation: mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant, on croit n'aimer que la vertu, et insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus temps de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télemaque! fuyez ces Nymphes qui ne sont si discretes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeunesse; mais sur-tout fuyez cet enfant que vous ne connoissez pas. C'est l'amour, que Vénus, sa mere, est venue apporter dans cette isle, pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rendra à Cythere: il a blessé le cœur de la Déesse Calypso: elle est passionée pour vous; il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent: vous brulez vous-même, ô malheureux jeune homme, presque sans le savoir!

(3) Télemaque interrompoit souvent Mentor, lui disant: Pourquoi ne demeurons-nous pas dans cette Isle? Ulysse ne vit plus: il doit être depuis long-temps enseveli dans les ondes. Pénelope, ne voyant

revenir ni lui ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendants. Son pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, et manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pere? Les Ithaciens ont oublié Ulysse. Nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amants de Pénelope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux assurer notre perte a notre retour.

Mentor répondoit: Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, et on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingenieux que pour se tromper et pour étouffer ses remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie? comment êtes-vous sorti de la Sicile? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte, ne se sont-ils pas tournés tout-à-coup en prospérités? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr? Aprés tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé? Mais que dis-je vous en êtes indigne. Pour moi, je pars et je saurai bien sortir de cette Isle. Lâche fils d'un pere si sage et si généreux, menez ici une vie molle et sans honneur au milieu des femmes; faites malgré les Dieux ce que votre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Télemaque jusqu'au fond du cœur. Il se sentoit attendri aux discours de Mentor: sa douleur étoit mêlée de honte; il craignoit l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant. Mais une passion naissante, et qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, disoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse? Je compre pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu, et contre les ordres

des

des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse et Pénélope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux qui vous ont délivré de tant de périls, pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pere, vous ordonnent de quitter cette isle. L'Amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé, que feriez-vous d'une vie immortelle, sans liberté, sans vertu, sans gloire ? Cette vie seroit encore plus malheureuse, en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télemaque ne répondoit à ce discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de cette Isle. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti, pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévere qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour à tour son cœur, et aucune n'y étoit constante. Son cœur étoit comme la mer qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer; souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes ameres, et poussant des cris semblables aux rugissements d'un lion. Il étoit devenu maigre; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant: à le voir pâle, abattu et défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télemaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté: s'enfuyoient loin de lui; il périssoit. Tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répand ses doux parfums dans la campagne, et se flétrit peu-à-peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se desseche, et sa belle tête se penche, ne pouvant plus se soutenir: (4) Ainsi le fils d' Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor, voyant que Télemaque ne pouvoit resister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperduement Télemaque, et que Télemaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime que

re la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télemaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso: J'ai remarqué dans Télemaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vue en lui. Ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre: il n'aime plus que les forêts et les montagnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Déesse! qui lui inspirez cette grande ardeur?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. Ce Télemaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'Isle de Cypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le cœur s'amollit lâchement par la volupté, et qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes? Mentor, remarquant avec plaisir combien la jalousie troubloit le cœur de Calypso, n' en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit seulement un visage triste et abattu. La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit, et elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle sut que Télemaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même déjà une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la premiere. Pour rompre les mesures de Télemaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi:

Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire! que tu es venu dans mon Isle pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit, et à la vengeance des Dieux? N'es-tu entré dans cette Isle, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance, et l'amour que je t'ai témoigné? O Divinités de l'Olympe et du Styx! écoutez une malheureuse Déesse. Hâtez-vous de confondre ce perfide,

cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton pere, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les siens! Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre et misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honte de préférer à l'immortalité; ou plutôt que tu périsses, en la voyant de loin au milieu de la mer, et que ton corps devenu le jouet des flots, soit rejetté sans espérance de sépulture, sur le sable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes, le verra aussi: elle le verra, elle en aura le cœur déchiré, et son désespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges et enflammés; ses regards ne s'arrêtoient en aucun endroit: ils avoient je ne sais quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires et livides; elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une paleur mortelle se repandoit sur tout son visage: ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance; la rage et le désespoir sembloient en avoir tari la source; et à peine en couloit-il quelques unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante, et entrecoupée. Mentor observoit tous ces mouvements, et ne parloit plus à Télemaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne: il jettoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télemaque sentoit combien il étoit coupable et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jetter à son cou, et de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute; mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaise honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour se retirer du péril; car le péril lui sembloit doux, et il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

(5) Les Dieux et les Déesses de l'Olympe assemblés dans un profond silence, avoient les yeux attachés sur l'Isle de Calypso, pour voir qui seroit victo-

rieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour, en se jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'Isle. Minerve, sous la figure de Mentor, se servoit de la jalousie inseparable de l'Amour, contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat, et de demurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télemaque ne lui échappât, usoit de mille artifices pour le retenir dans ses liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la seconde chasse, et elle étoit vêtue comme Diane. Vénus et Cupidon avoient répandu sur elle de nouveaux charmes, en sorte que ce jour-là sa beauté effaçoit celle de la Déesse Calypso même. Calypso, la regardant de loin, se regarda en même-temps dans la plus claire de ses fontaines; elle eut honte de se voir. Alors elle se cacha au fond de sa grotte, et parla ainsi toute seule :

Il ne me sert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amants, en déclarant que je veux être de cette chasse. En serai-je? Irai-je la faire triompher, et faire servir ma beauté à relever la sienne? Faudra-t-il que Télemaque, en me voyant, soit encore plus passionné pour son Eucharis? O malheureuse! qu'ai-je fait? Non, je n'irai pas, ils n'iront pas eux-mêmes; je saurai bien les empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télemaque, il le remenera en Ithaque. Mais que dis-je? et que deviendrai je, quand Télemaque sera parti? où suis-je? Que reste-t-il à faire, ô cruelle Vénus? Vénus, vous m'avez trompée. O perfide présent que vous m'avez fait! Pernicieux enfant, Amour empeste, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'espérance de vivre heureuse avec Télemaque, et tu n'as porté dans ce cœur que le trouble et le désespoir. Mes Nymphes se sont révoltées contre moi. Ma divinité ne me sert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O! si j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs! Télemaque, il faut que tu meures, puisque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes; ta Nymphe le verra, et je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare, ô malheureuse Calypso!

Que veux-tu? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abyme de malheurs? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télemaque. Quelle innocence! quelle vertu! quelle horreur du vice! quel courage contre les honteux plaisirs! Falloit-il empoisonner son cœur! Il m'et quittée. Eh bien, ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, on que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale? Non, non je, ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Parts, Télemaque, va-t-en au'delà des mers; laisse Calypso sans consolation ne pouvant supporter la vie, ni trouver la mort. Laise, se, la inconsolable, couverte de honte, désespérée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte: mais tout-à-coup elle sort impetueusement: Où êtes-vous, ô Mentor! dit-elle? Est-ce ainsi que vous soutenez Télemaque contre le vice auquel il succombe? Vous dormez pendant que l'Amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long-temps cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous toujours tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son pere, et négliger sa haute destinée? Est-ce à vous ou à moi que ses parents ont confié sa conduite? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur; et vous, ne ferez vous rien? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau, c'est-là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette Isle. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne où sont tous les instruments nécessaires pour tailler et pour joindre toutes les pieces d'un vaisseau.

A peine eut-elle dit ces paroles qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment: il alla dans cette caverne, trouva les instruments, abattit les peupliers et mit en un seul jour un vaisseau en état de voguer. C'est que la puissance et l'industrie de Minerve n'ont pas besoin d'un grand temps pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'esprit: d'un côté, elle vouloit voir si le travail de Mentor

s'avançoit ; de l'autre, elle ne pouvoit se résoudre à quitter la chasse où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télemaque. La jalousie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amants : mais elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle savoit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les coups de hache et de marteau : elle prêtoit l'oreille ; chaque coup la faisoit frémir. Mais dans le moment même, elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dérobé quelque signe, ou quelque coup d'œil de Télemaque à la jeune Nymphe.

Cependant, Eucharis disoit à Télemaque d'un ton moqueur : (6) Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blame d'être venu à la chasse sans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître ! Rien ne peut adoucir son austérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des choses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même ; mais après avoir montré tant de sagesse, vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

Ces paroles artificieuses perçoient le cœur de Télemaque, et le remplissoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug. Il craignoit de le revoir, et ne repondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin, vers le soir, la chasse s'étant passée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso aperçut de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblants se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps : elle fut contrainte de s'appuyer sur les Nymphes qui l'environnoient ; et Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa en jettant sur elle un regard terrible.

Télemaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor, parce qu'il s'étoit déja retiré, ayant

fini son travail, demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau, et à quoi on le destinoit. D'abord elle ne put répondre: mais enfin elle dit: C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire; vous ne serez plus embarrassé par cet ami sévere qui s'oppose à votre bonheur, et qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne! c'est fait de moi, s'écria Télemaque. Eucharis, si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échapperent dans le transport de sa passion; il vit le tort qu'il avoit eu en les disant: mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis, rougissant et baissant les yeux, demeuroit derriere toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joie étoit au fond de son cœur. Télemaque ne se comprenoit plus lui-même, et ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indiscretement. Ce qu'il avoit fait lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il paroïssoit confus et troublé.

Calypso, plus furieuse qu'une lionne à quon ài enlevé ses petits, couroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, et ne sachant où elle alloit. Enfin, elle se trouve à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon Isle, dit-elle, o étrangers qui êtes venus troubler mon repos! loin de moi ce jeune insensé; et vous, imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse; si vous ne l'arrachez d'ici tout-à-l'heure. Je ne veux plus le voir; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprends, Télemaque, que tes maux ne sont pas finis, ingrat tu ne sortiras de mon isle que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée: tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pere qui l'a offensé en Sicile, et sollicité par Vénus que tu as méprisée dans l'isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pere qui n'est pas mort; mais tu le verras sans le connoître. Tu ne te réuniras avec lui en

Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va, je conjure les Puissances celestes de me venger. Puisses-tu au milieu des mers, sus pendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joie !

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déja prêt à prendre des résolutions contraires. L'Amour rappella dans son cœur le desir de retenir Télemaque. Qu'il vive, desoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici; peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui Eucharis ne sauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso ! tu t'es trahie toi-même par ton serment: te-voila engagée ; et les ondes du Styx par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance. Personne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit sur son visage les furies peintes; et tout le venin empesté du noir Cocyte sembloit s'exhaler de son cœur.

Télemaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit; (car qu'est-ce que l'amour ne devine pas) et l'horreur de Télemaque redoubla les transports de la Déesse; semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ses hurlements, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en m'ain, appellant toutes ses Nymphes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en foule, effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance, les larmes aux yeux, en regardant de loin Telémaque, à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprés d'elle ; et loin de s'appaiser par la soummission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télemaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrasse ses genoux; car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder : il verse un torrent de larmes; il veut parler; la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage ; il ne sait, ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce

qu'il veut. Enfin, il s'écrie : O mon vrai pere ! ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux : délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, le console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui même sans flatter sa passion, et lui dit : Fils du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, et qu'ils aiment encore : c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa foiblesse et la violence de ses passions, n'est point encore sage ; car il ne se connoit point encore, et ne sait point se défier de soi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abyme, pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahisons de l'Amour ; qui flatte pour perdre, et qui, sous une apparence de douceur, cache les plus affreuses amertumes. (7) Il est venu ; cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux et les graces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur, et vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper, et à vous flatter vous-même ; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité : vous demandez maintenant la mort, et c'est l'unique esperance qui vous reste. La Déesse, troublée, ressemble à une furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouses sont prêtes à s'entredéchirer : et voila ce que fait le traître Amour qui paroit si doux. Rappellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour et pour revoir votre chere patrie ? Calypso elle-même est contrainte de vous chasser ; le vaisseau est tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette isle, où la vertu ne peut habiter ?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main et l'entrainoit vers le rivage. Télemaque suivoit à peine, regardant toujours derriere lui. Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir son visage; il regardoit ses beaux cheveux noués, ses habits flottants, et sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il la perdit de vue, si prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix; quoiqu'absente, il la voyoit. Elle étoit peinte et comme vivante devant ses yeux; il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit, et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin, revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor: Je suis résolu de vous suivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une derniere fois, pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise: O Nymphe! les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir: mais ils m'empêcheront plutôt de vivre, que de me souvenir à jamais de vous. O mon pere! ou laissez-moi cette derniere consolation qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette isle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon cœur, je ne sens que de l'amitié et de la reconnoissance pour Eucharis. Il me suffit de lui dire encore une fois adieu, et je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor: votre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas. Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort. Vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour; et vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle; vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fievre rend frénétique, dit: Je ne suis point malade. O aveugle Télemaque! vous étiez pret à renoncer à Pénelope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Ithaque où vous

devez régner, à la gloire et à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur ; vous renonciez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprés d'Encharis ! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'est-ce donc qui vous trouble? Pourquoi voulez-vous mourir? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transport ? Je ne vous accuse point de mauvaise foi : mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télemaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre et à fuir, mais à fuir sans délibérer, et sans donner à soi-même le temps de regarder jamais derriere soi. Vous n'avez pas oublié les soins que vous m'avez coûtes depuis votre enfance, et les périls dont vous êtes sorti par mes conseils: ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte ; si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler; la mere qui vous mit au monde, souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tû ; j'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes soupirs, pour voir si vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils ! soulages mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles. (8) Rendez-moi Télemaque que j'ai perdu ; rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour, je vis, et je vis heureux. Mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer ; et Télemaque qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déja assez pour se laisser mener sans résistance, Minerve, toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télemaque de son Egide, et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette isle. Enfin, ils arriverent dans un endroit de l'isle où le rivage de

la mer étoit escarpé; c'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regarderent de cette hauteur, si le vaisseau que Mentor avoit préparé étoit encore dans la même place : mais ils apperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non-seulement etoit insensible a ses traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télemaque. Il pleuroit de dépit, et alla trouver Calypso errante dans les sombres forêts : elle ne put le voir sans gémir, et elle sentit qu'il rouvroit toutes les playes de son cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déesse, et vous vous laissez vaincre par un foible mortel, qui est captif dans votre isle! Pourquoi le laissez-vous sortir? O malheureux Amour! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conseils : c'est toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix, pour me precipiter das un abyme de malheurs. C'en est fait; j'ai juré par les ondes du Styx, que je laisserois partir Télemaque. Jupiter même, le pere des Dieux, avec toute sa puissance n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Télemaque, sors de mon isle : sors aussi, pernisieux enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour, essuyant ses larmes, fit un souris moqueur et malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras, laissez-moi faire, suivez votre serment, ne vous opposez point au départ de Télemaque. Ni vos Nymphes, ni moi, n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence qui vous a surprise, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour, et il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télemaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance et la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un zéphyr fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissants que l'ardeur de l'été consume, ce discours le fit pour appaiser le désespoir de la Déesse. Son visage

devint serein, ses yeux s'adoucirent ; les noirs soucis qui rongeoient son cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle sourit, elle flatta le folâtre Amour, et en le flattant elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour, content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nymphes qui étoient errantes et dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du berger. L'Amour les rassemble, et leur dit : Télemaque est encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler ce vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi-tôt elles allument de flambeaux, elles accourent sur le rivage, elles frémissent, elles poussent des hurlements, elles secouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flamme vole, elle dévore le vaisseau qui est d'un bois sec et enduit de résine, des tuorbillons de fumée et de flamme s'élevent dans les nues.

Télemaque et Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, et entendent les cris des Nymphes. Télemaque fut tenté de s'en réjouir ; car son cœur n'étoit pas encore guéri, et Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de temps en temps de dessous la cendre, et qui répousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télemaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette isle.

Mentor vit bien que Télemaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, et qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçut de loin, au milieu des flots, un vaisseau arrêté, qui n'osoit approcher de l'isle, parce que tous les pilotes connoissent que l'isle de Calypso étoit inaccessible à tous les mortels. Aussi-tôt le sage Mentor, poussant Télemaque qui étoit assis sur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. Télemaque, surpris de cette violente chûte, but l'onde amere, et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui tend

doit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'isle fatale.

Les Nymphes qui avoient cru les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso, inconsolable, rentra dans sa grotte qu'elle remplit de ses hurlements. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses aîles, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mere l'attendoit. L'enfant, encore plus cruel, ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

(9) A mesure que Télemaque s'éloignoit de l'Isle, il sentoit avec plaisir renaître son courage et son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me disiez, et que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere! que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre secours! Je méritois d'en être privé, et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête; je ne crains plus que mes passions l'Amour est lui seul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du Livre septieme.

NOTES DU LIVRE SEPTIEME.

(1) *La plupart de nos Poëtes ont dépeint l'Amour avec des couleurs capables de l'inspirer plutôt que de le rendre odieux, et pour parler leur langage, ils ont forgé les traits de ce Dieu. La Tragedie, qui, selon les sages regles qu'en a donné Aristote, doit être la reformatrice des mœurs, et l'école des vertus est devenue, par l'abus qu'ils en ont fait, l'amorce de la plus dangereuse passion. L'Auteur représente l'Amour avec ses charmes, mais avec ses perils, et l'un sert de préservatif à l'autre.*

(2) *L'élevation ne met point à couvert des traits de l'amour, Homere fait l'énumération de plusieurs Déesses qui ressentirent quelque foiblesse pour de sim-*

ples mortels ; mais il ajoute au même endroit, que les Dieux désapprouvent ces amours mal assortis: il craint qu'on n'abuse de sa fiction.

(3) *Un Prince préoccupé de cette passion, n'écoute qu'elle. On a dit que François I. ne s'étoit mis à la tête de son armée dans sa seconde en reprise sur le Milanois, que pour y aller voir une de ses maîtresses. Le Roi Jean eut, dit-on, le même motif dans le voyage qu'il fit en Angleterre après sa prison.*

(4) *Antiochus I. fut réduit à l'extrémité par une pareille maladie, et Eresistrate, son médecin, la découvrit à la vive émotion du poux de ce Prince, aux approches de Stratonice, sa bellemere. Sa fievre fut guérie par ce qui l'avoit causée : Nicanor, son pere lui céda la Reine Stratonice.*

(5) *Un jeune Prince que la volupté veut séduire, est un spectacle à toute la terre : il ne peut commencer le grand ouvrage de sa réputation par une victoire plus glorieuse.*

(6) *Les Princes les plus aveugles sont ceux qui sacrifient leurs plus fideles serviteurs aux caprices de leurs maîtresses. Plusieurs grands Hommes ont été rendu inutiles par les artifices de la Comtesse d'Estampes et de la Duchesse de Valentinois.*

(7) *Il ne faut qu'une captive pour mettre la mésintalligence entre Agamemnon et Achille, et pour faire échouer toutes les forces de la Grece. C'est ainsi qu'Homere nous apprend que les plus grands événements sont aussi souvent des jeux de l'Amour, que des jeux de la Fortune.*

(8) *Les grands n'ont pour amis que ceux qui s'affligent de leurs fautes, et qui condamnent leurs passions. On peut voir cette maxime bien établie dans l'excellent Traité de Plutarque, sur l'art de distinguer un flatteur.*

(9) *Il y a des climats contagieux à la vertu : Achille ne devint Héros que quand il fut sorti de l'isle de Scyros, où les délices de la Cour du Roi Lycomede, et les charmes de la Princesse Déidamie l'avoient amolli. La plupart de nos Croisés devenoient voluptueux en Asie.*

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

Adoam, frere de Narbal, commande le vaisseau Tyrien, où Télemaque et Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine, reconnoissant Télemaque, lui raconte la mort tragique de Pygmalion et d'Astarbé, puis l'élevation de Baléazar, que le Tyran son pere avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télemaque et à Mentor, Achitoas, par la douceur de son chant, assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néreides, et les autres Divinités de la mer. Mentor, prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique. Il décrit la douce température de l'air et les autres beautés de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.

Le vaisseau qui étoit arrêté, et vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire. (1) Ces Phéniciens avoient vu Télemaque au voyage d'Egypte : mais ils n'avoient garde de le reconnoitre au milieu des flots. Quand Mentor fut assez prés du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête audessus de l'eau : Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau : nous irons par-tout où vous irez. Celui qui commandoit répondit : Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussi tot on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés, que ne pouvant plus respirer, ils demeurerent immobiles ; car ils avoient nagé long-temps et avec effort pour résister aux vagues. Peu-à-peu ils reprirent leurs forces, on leur donna d'autres habits, parce que les leurs etoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, et qui couloit de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens, empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette Isle, d'où vous sortez? Elle est, dit-on, possédée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, et on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettés, nous sommes Grecs; notre patrie est l'Isle d'Ithaque, voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Itaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire; nous y trouverons des amis qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera; et nous vous devrons à jamais le joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole ; et Télemaque, gardant le silence, le laissoit parler; car les fautes qu'il avoit faites dans l'Isle de Calypso, augmenterent beaucoup sa sagesse: Il se défiot de lui-même ; ; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor, et quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander ses avis, du moins il consultoit ses yeux, et tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Les Commandant Phénicien, arrêtant ses yeux sur Télemaque, croyoit se souvenir de l'avoir, vu; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit deméler. Souffrez, lui dit-il, que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous

avoir vu; votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé; mais je ne sais où je vous ai vu; votre mémoire peut-être aidera à la mienne.

Télemaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie: Je suis, en vous voyant, comme vous êtes à mon égard; je vous ai vu, je vous reconnois: mais je ne puis me rappeller si c'est en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu-à-peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout-à coup: vous êtes Télemaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revinmes d'Egypte. Je suis son frere, dont il vous aura sans doute parlé souvent; je vous laissai entre ses mains aprés l'expédition d'Egypte. Il me fallut aller aude-là de toutes les mers dans la fameuse Bétique auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir; et il ne faut pas s'etonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoitre d'abord.

Je vois bien, répondit Télemaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme qui me sera toujours si cher! Est-il toujours a Tyr? Ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux et barbare Pygmalion? Adoam répondit en l'interrompant: Sachez, Télemaque, que la fortune vous confie à une homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramenerai dans l'Isle d'Ithaque avant que d'aller en Epire; et le frere de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, et fendre la mer à force de rames. Aussitôt il prit à part Télemaque et Mentor, pour les entretenir.

Je vais, dit-il regardant Télemaque, satisfaire votre curiosité. (2) Pygmalion n'est plus; les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit

à personne, personne ne pouvoit se fier à lui; les bons se contentoient de gémir et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résondre à lui faire aucun mal. Les méchants croyoient ne pouvoir assurer leur vie, qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étoient plus exposés que les autres. Comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hommes; et sur le moindre soupçon, il les sacrifioit à sa sûreté. Ainsi à force de chercher sa sûreté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépositaires de sa vie, étoient dans un péril continuel par sa defiance, et ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible, qu'en prévenant par la mort du tyran ces cruels soupçons.

L'impie Astarbé, dont vous avez oui parler si souvent, fût la premiere à resoudre la perte du Roi. Elle aima passionnément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au Roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadael, impatient de succéder à son pere, avoit conspiré contre lui: elle trouva des faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux Roi fit mourir son fils innocent. Le second, nommé Baléazar, fut envoyé a Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs et les sciences de la Grece: mais en effet, parce qu'Astarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prit des liaisons avec les mécontents. A peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit, ils se sauverent en nageant jusques à des barques étrangeres qui les attendoient, et ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion, et il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce Prince si défiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette

méchante femme ; c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusques à cet excés. En même-temps, l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée ; il ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour, et à l'avarice, (3) Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infames amours avec ce jeune homme. D'ailleurs, elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le Roi a une action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du Roi, elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration : mais elle craignoit de se confier a quelqu'un, par qui elle seroit trahie. Enfin, il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion.

Il mangeoit le plus souvent tout seul avec elle, et apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. (4) Il se refermoit dans le lieu le plus reculé de son palais, pour mieux cacher sa défiance, et pour n'être jamais observé, quand il préparoit ses repas ; il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table. Il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savoit pas apprêter lui-même. Ainsi non-seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers ; mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait, et tous les autres aliments ordinaires ne pouvoient être de son usage : il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des legumes qu'il avoit semés, et qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de son palais, dont il gardoit toujours la clef Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé ; il ne laissoit pas de se précautionner

contre elle ; il la faisoit toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas; afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, et qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long-temps que lui. Mais elle prit du contrepoison qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, et qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni ; après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repas, cette vieille, dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, et court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La vieille se retire. Le Roi demeure interdit, ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu. Il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Astarbé le rassure, le flatte et le presse de manger ; elle avoit déja jetté du poison dans sa coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire la première ; elle but sans crainte, se fiant au contrepoison. Pygmalion but aussi, et peu de temps après il tomba dans une défaillance. Astarbé, qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à arracher ses cheveux, et à pousser des cris lamentables; elle embrassoit le Roi mourant, elle le tenoit serré entre ses bras ; elle l'arrosoit d'un torrent de larmes : car les larmes ne coûtoient rien à cette femme artificieuse. Enfin, quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées, et qu'il étoit comme agonisant ; dans la crainte qu'il ne revint, et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur; elle se jetta sur lui, et l'étouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'anneau royal, lui ôta le diadême, et fit entrer Joazar à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été at-

tachés à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, et que son amant seroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire, étoient des esprits bas et mercenaires qui étoient incapables d'une sincere affection. D'ailleurs, ils manquoient de courage, et craignoient les ennemis qu'Astarbé s'étoit attirés. Enfin, ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation et la cruauté de cette femme impie. Chacun, pour sa propre sûreté, desiroit qu'elle périt.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux; on entend par-tout les cris de ceux qui disent: Le Roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroissent en peine des suites (5), mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le Roi; sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple.

Narbal, frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, et qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un Roi, le pere de son peuple. Il songea au bien de l'Etat, et se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne fût point noyé quand on le jetta dans la mer. Ceux qui assurerent à Astarbé qu'il étoit mort, parlerent ainsi, croyant qu'il l'etoit: mais à la faveur de la nuit, il s'étoit sauvé en nageant, et des Marchands de Crete, touchés de compassion; l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le Royaume de son pere, soupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr; et craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé. Il demeura long-temps errant et travesti sur les bords de la mer en Syrie, où les Marchands

Crétois l'avoient laissé ; il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin, il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit ; il crut pouvoir confier son secret et sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal, maltraité par le pere, ne laissa pas d'aimer le fils, et de veiller pour ses intérêts : mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pere et il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, et je comprendrai aussi-tot qu'il sera temps de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propos, pendant la vie de Pygmalion, de faire venir Baléazar : il auroit tout hasardé pour la vie du Prince et pour la sienne propre ; tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussi-tôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ses crimes, (6) Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussi-tôt, et arriva aux portes de Tyr, dans le temps que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succéderoit à Pygmalion. Il fut aisément réconnu par les principaux Tyriens, et par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi, son pere, qui étoit hai universellement ; mais à cause de de sa douceur et de sa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne sais quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualités ; et qui attendrissoit tous les Tyriens en sa faveur.

Narbal assembla les chefs du peuple, les vieillards qui formoient le conseil, et les Prêtres de la grande Déesse de Phénicie. Ils saluerent Baléazar comme leur Roi, et le firent proclamer par les Hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Astarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec son lâche et infâme Joazar. Tous les méchants dont

elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée ; car les méchants craignent les mécants, s'en défient, et ne souhaitent pas de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leur semblables abuseroient de l'autorité, et quelle seroit leur violence. Mais pour les bons, les méchants s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils esperent trouver en eux de la modération et de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, et qui ne pouvoient attendre que le supplice.

On força le palais ; ces scélerats n'oserent pas résister long-temps, et ne songerent qu'à s'enfuir. Astarbé, déguisée en esclave, voulut se sauver ; mais un soldat la reconnut ; elle fut prise, et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la trainer dans la boue ; mais Narbal la tira des mains de la poupulace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, et de lui faire espérer qu'elle lui découvriroit des secret importants. (7) Baleazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra avec sa beauté une douceur et une modestie capable de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus delicates et les plus insinuantes ; elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée ; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle ; elle invoqua les Dieux, comme si elle les eût sincerement adorés ; elle versa des torrents de larmes ; elle se jetta aux genoux du nouveau Roi : mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects et odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire Roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune Prince ; elle inventa de semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment

la

la vertu ; elle espéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance et les mêmes soupçons qu'elle avoit vus dans celui du Roi son pere. Mais Baléazar, ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appella des gardes. On la mit en prison; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné et étouffé Pygmalion. Toute la suite de sa vie parut un enchaînement continuel de crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui est destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'est d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une furie sortie de l'Enfer ; elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourments. Ceux qui la gardoient, appeçurent qu'elle souffrit une violente douleur, ils voulurent la secourir ; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des justes Dieux qu'elle avoit irrité : au lieu de témoigner la confusion et le repentir que ses fautes méritoient, elle regarda le Ciel avec mépris et arrogance, comme pour insulter aux Dieux.

La rage et l'impiété étoient peintes sur son visage mourant ; on ne voyoit plus aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses graces étoient effacées ; ses yeux éteints rouloient dans sa tête, et jettoient des regards farouches. Un mouvement convulsif agitoit ses levres, et tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout son visage tiré et retréci faisoit des grimaces hideuses ; une paleur livide et une froideur mortelle avoient saisi tout son corps ; quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlements. Enfin, elle expira, laissant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies descendirent sans honte

dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaïdes puisent éternellement de l'eau dans des vases percés ; où Ixion tourne a jamais sa roue ; où Tantale, brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ses levres ; où Siziphe roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse ; ot où Titie sentira éternellement dans ses entrailles toujours renaissantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar, délivré de ce monstre, rendit graces aux Dieux par d'innombrables sacrifices. Il à commencé son regne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce, qui languissoit tous les jours de plus en plus ; il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, et n'est pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différents avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paroit le meilleur. Il est aimé des peuples. En possédant les cœurs, il possede plus de trésors que son pere n'en avoit amassé par son avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvoit dans unepressante nécessité : ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui que sil le leur ôtoit. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sureté de sa vie ; car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardat sa propre vie pour conserver celle d'un si bon Roi. Il vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui ; il craint de charger trop ses peuples ; ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens ; il les laisse dans l'abondance, et cette abondance ne les rend ni indociles, ni insolents ; car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes loix. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur et de sa gloire. C'est à son jeune Roi qu'elle doit tant de prospérités.

Narbal gouverne sous lui. O Télemaque ! s'il vous

voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de presents? Quel plaisir seroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'isle d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y regne aussi sagement que Baléazar regne à Tyr?

Aprés qu'Adoam eut ainsi parlé, Télemaque, charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda par quelle aventure il étoit entré dans l'isle de Calypso. Télemaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr; de son passage dans l'isle de Cypre; de la maniere dont il avoit retouvé Mentor; de leur voyage en Crete; des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idoménée, de la colere de Vénus: de leur naufrage, du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus; de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes, et de l'action de Mentor qui avoit jetté son ami dans la mer, des qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Aprés ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas; et pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut servi par de jeunes Phéniciens vêtus de blanc et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes. Achitoas les interrompit de temps en temps par les doux accords de sa voix et de sa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, et de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréides, toutes les Divinités qui obéissent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grottes humides et profondes, pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dan-

serent long-temps les danses de leur pays, puis celles d'Egypte, et enfin celles de la Grece. De temps en temps des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignes. Les silence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la lune répandue sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télemaque, d'un naturel vif et sensible goûtoit tous ces plaisirs; (8) mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'isle de Calypso, combien la jeunesse est prompte à s'eflammer, tous les plaisir même les plus innocents lui faisoient peur; tout lui étoit suspect. Il regardoit Mentor; il cherchoit sur son visage et dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien-aise de le voir dans cet embarras, et ne faisoit pas semblant de le remarquer. Enfin, touché de la modération de Télemaque, il lui dit en souriant: Je comprends ce que vous craignez; vous êtes louable de cette crainte, mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent, ni ne vous amollissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, et que vous goûtiez en vous possédant: mais non pas des plaisirs qui vous entrainent. Je vous souhaite des plaisirs doux et modérés, qui ne vous ôtent point la raison, et qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance pour Adoam, les plaisirs qu'il vous offre. Réjouissez-vous, Télemaque réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austere ni d'affecté: c'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle seule les sait assaisonner pour les rendre purs et durables; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art, qu'Achitoas, jaloux, laissa tomber la sienne de dépit; ses yeux s'allumoient, son visage troublé changea de couleur: tout le monde eût apperçu sa peine et sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les assistants. A peine osoit-on respirer, de peur de troubler le silence, et de perdre quelque chose de ce chant divin; on craignoit toujours qu'il ne finit trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée; mais elle étoit flexible, forte, et elle passionnoit jusqu'aux moindres choses.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, Pere et Roi des Dieux et des hommes, qui, d'un signe de sa téte, ébranle l'univers. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire, la sagesse que ce Dieu forme au-dedans de lui-même, et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, et avec tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe, a la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçants que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse, qui devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte son nom. Enfin, il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis qu'un sanglier déchira, et que Vénus, passionnée pour lui, ne put ranimer en faissant au Ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écouterent, ne purent retenir leurs larmes, et chacun sentoit je ne sais quel plaisir en pleurant. Quand il eût cessé de chanter, les Phéniciens étonnés se regardoient les uns les autres. L'un disoit: c'est Orphée; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, et enlévoit les bois et les rochers; c'est ainsi qu'il enchanta Cerbere; qu'il suspendit les tourments d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit: Non, c'es

Linus, fils d'Apollon. Un autre répondit: Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télemaque n'étoit guere moins surpris que les autres; car il ignoroit que Mentor sût avec tant de perfection chanter et jouer de la lyre. Achitoas qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor: mais il rougit en le louant, et il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, et tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé; car il sentoit que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

Cependant, Télemaque dit à Adoam: Je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique, depuis que nous fûmes partis d'Egypte. (9) La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je serai bien-aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curiosité, et qui surpasse tout ce que la renommée en publie. Aussi-tôt commença ainsi.

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand Océan, assez pres des Colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hyvers y sont tiedes, et les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissants qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi, toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'Automne, qui semblent se donner la main. La terre, dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte chaque année une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verds,

Digitized by Google

et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines, recherchées de toutes les nations connues Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays. Mais les habitants, simples, et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux, employés aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoie. Ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes; encore même la plu-part des hommes en ce pays, étant adonnés a l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires a leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette laine, et en font des étoffes fines et d'une merveilleuse blancheur; elles font le pain, apprêtent à manger, et ce travail leur est facile; car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, et rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une légere chaussure pour elles, pour leurs maris, et pour leurs enfants: elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, et les autres d'écorces d'arbres. Elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirable. Leurs habits sont aisés à faire; car en ce doux climat, on ne porte qu'une piece d'étoffe fine et légere, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

(10) Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres, et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre; encore même ne se servent-ils guere du fer, excepté

pour les instruments nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles, car ils ne batissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que d'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples qui ont l'art de faire des bâtiments superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mêts délicieux, des instruments dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes: Ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes; ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possedent; il tente ceux qui en sont privés, de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous? Vivent-ils plus long-temps? Sont-ils plus unis entre eux? Menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaje? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables de plaisirs purs et simples, puisqu-ils sont esclaves de tant de fausses necessités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse, et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable Roi. Le pere de famille est en droit de punir chacun de ses en-

fants, ou petits enfants, qui fait une mauvaise action: mais avant de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit qui est retirée dans le Ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux; car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs: les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres, et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays transportes ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits, et epuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversements d'Etats qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte, et il semble qu'elle leur paroisse trop longue. Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérants, qui subjuguent les grands Empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et suivant la justice! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de s'assujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son pere et son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre trés miserable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les Dieux irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colere pour ravager les Royaumes, pour répandre par-tout l'effroi, la misere, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire ne la trouvet-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir meriter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur et tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que pour défendre sa liberté. Heureux celui qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles compagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Telemaque, charmé, lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins; aucune terre n'en porte de plus délicieux: mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, et ils ca-

gnent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espece de poison, disent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé et leurs forces sans vin. Avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé et de perdre les bonnes mœurs.

Télemaque disoit ensuite: Je voudrois bien savoir quelles loix reglent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme, et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour les maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles et agréables; mais simples, modestes et laborieuses. Les mariage y sont paissibles, feconds, sans tache. Le mari et la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps differents; le mari et la femme partagent ensemble tous les soins domestiques: le mari regle toutes les affaires du dehors; la femme se renferme dans son ménage: elle soulage son mari, elle paroit n'être faite que pour lui plaire; elle gagne sa confiance, et le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération, et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exempte de maladie. On y voit des vieillards de cent et de six vingts ans, qui ont encore de la gaieté et de la vigueur.

Il me reste, ajoutoit Télemaque, à savoir (11) comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a separés des autres peuples, d'un côté par la mer, et de l'autre par des hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs, les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres nations, ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour

juges de leurs différens, et leur ont confié les terres et les villes qu'ils disputoient entre eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entre eux les frontieres de leurs Etats. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même defendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitants de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos. Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à subjuguer, qu'il est incapable de vouloir subjuguer les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entre eux et leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de quelle maniere les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnés quand ils virent venir au travers des ondes de la mer, des hommes étrangers qui venoient de si loin: ils nous laisserent fonder une ville dans l'isle de Gades. Ils nous reçurent même chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement. De plus, ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, aprés qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet, ils nous en envoyerent un riche présent. C'est un plaisir pour eux, que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leurs mines, ils n'eurent aucune peine a nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guere sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni

satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre; contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent que pour en acheter les aliments qui soutiennent la vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfants apprissent à vivre comme nous. Ils apprendroient, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu, pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui, perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art: mais ils croyent que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher dans un autre? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas? Ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des marchands, et pour flatter les passions des autres hommes.

Télemaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam, et se réjouissoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui, suivant la droite nature, fût si sage et si heureux tout ensemble. O combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Fin du Livre huitieme.

NOTES DU LIVRE HUITIEME.

(1) *Le grand art de l'épopée, c'est d'en lier si étroitement les differentes parties, qu'elles ne fassent qu'un seul corps. L'Auteur ne perd jamais de vue cette grande regle : on ne voit dans son Poëme nul épisode étranger, nul évenément qui n'ait un rapport essentiel à l'action principal. Le troisieme Livre prépare à celui-ci, sans rien diminuer du plaisir de la surprise.*

(2) *Pygmalion réunit dans son caractere les trois vices qui rendent les Princes odieux, la cruauté, l'avarice, la volupté. Il étoit nécessaire de montrer dans quels abymes précipitent de telles passions.*

(3) *Les Princes ont tout à craindre de celles qui deshonorent leurs lits; ils ne sauroient avoir de plus dangereux ennemis qu'une maîtresse qui les trahit. Il n'y a guere de conspiration dans laquelle n'ait trempé quelque femme d'intrigue.*

(4) *Un Prince qui témoigne tant de défiance, déclare qu'il n'aime point son peuple, et qu'il n'en est point aimé. Céar répondit à ceux qui lui conseilloient de prendre des Gardes, qu'il ne voulut point de défenseurs contre le peuple Romain. On sait que nos Rois les ont retenus plutot pour l'éclat que pour la sûreté du Trône.*

(5) *Elles sont toujours funestes pour ceux qui ont conspiré contre un bon Prince. Le premier mouvément du peuple ne laisse rien à la severité des Juges. Ce ne fut point Laurent de Médicis qui se vengea de ceux qui avoient attenté à sa personne; le peuple de Florence les poursuivit sans aucun égard aux dignités les plus sacrées*

(6) *S'il est une gloire aussi belle que celle de porter dignement une Couronne, c'est de la mettre sur la tête du Prince à qui elle appartient legitimement. Il y a peu de Rois d'Angleterre qui brillent dans l'Histoire de cette Nation autant que le Général Monk, qui retablit la royauté, aprés la mort de l'usurpateur Cromwel.*

(7) *C'est par cet art dangereux que Cléopatre tenta de séduire le jeune Auguste. Cette Reine Courtisanne, ainsi que l'appelle Lucain, n'avoit d'autre ressource que ses attraits et le poison.*

(8) *La plus sage crainte est celle des plaisirs, parce qu'il n'est rien de si difficile que de les goûter avec modération.*

(9) *Rien ne ressemble mieux à la description que Strabon fait de l'Espagne ; toutes ces fleurs ne sont point nées dans l'imagination du poëte, il avoit puisé dans les plus belles sources de l'antiquité. Il n'avance rien qu'il n'autorise. Pouvoit-il mieux prévenir le Duc d'Anjou en faveur du pays qui devoit lui être soumis?*

(10) *Il ne faut point regarder ces idées comme plus spécieuses que solides ; des grands Législateurs ont fait voir qu'elles étoient praticables. Licurgue fit bannir de sa République non-seulement l'or, et l'argent, mais tous les vices qu'ils entrainent. Il réduisit tous les exercices des Lacons à l'agriculture et à l'art militaire ; aussi Sparte n'avoit-elle d'autre rempart que les corps de ses Citoyens.*

(11) *Les Conquérants ne sont guere tentés de faire l'essai de leurs forces sur une nation pauvre, mais belliqueuse: ce sont ces deux barrieres qui défendent les Cantons Suisses encore plus que leurs montagnes.*

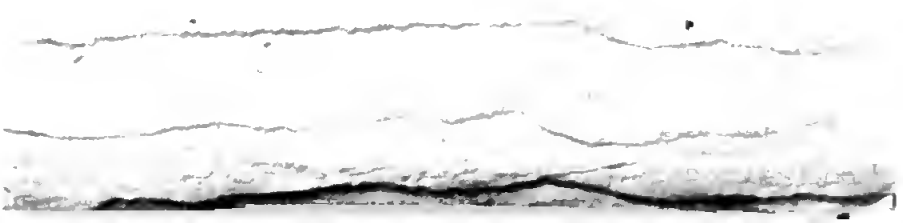
LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Vénus, toujours irritée contre Télemaque, en demande la perte à Jupiter. Mais les destinées ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune, les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduisoit. Ils employent une Divinité trompeuse pour surprendre le Pilote Achamas, qui, croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur Roi Idoménée reçoit Télemaque dans sa nouvelle ville, où il preparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le sacrificateur consultant les entrailles des victimes, fait tout espérer à Idoménée, et lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.

Pendant que Télemaque et Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, et n'appercevant pas que la nuit étoit déja au milieu de sa course, une Divinité ennemie et trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Achamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long-temps que Télemaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'isle de Calypso. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour et tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur, elle quitta Cythere, Paphos, Idalie, et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'isle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux où Télemaque avoit mépriséson empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient assemblés

Mentor et Telemaque arriventà Salente lors qu'Idomenee
prepare le Sacrifice a Jupiter pour le succes de la guerre



auprés du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les astres qui roulent sous leurs pieds; ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de boue. Les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau dont ce morceau de boue est un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue. Les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce monceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles humains, et elles leur paroissent des jeux d'enfants. Ce que les hommes appellent grandeur, gloire, puissance, profonde politique, ne paroit a ces suprêmes Divinités, que misere et foiblesse.

(1) C'est dans cette demeure si élevée audessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobiles; ses yeux percent jusques dans l'abyme, et éclairent jusques dans les derniers replis des cœurs. Ses regards doux et seriens répandent le calme et la joie dans tout l'univers: au contraire, quand il secoue sa chevelure, il ébranle le ciel et la terre. Les Dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités célestes étoient dans ce moment aupres de lui. Vénus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein; sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs dont Iris se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retuor du beau temps. Sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paroissent les graces. Les cheveux de la Déesse étoient attachés par-derriere negligemment avec une tresse d'or. Tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vue, et leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le sont, quand Phœbus, aprés une longue nuit, vien les éclairer par ses rayons. Ils se

regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours sur Vénus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déesse étoient baignés de larmes, et qu'une douleur amere étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter, d'une démarche douce et légere, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'éspace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris; et se levant, il l'embrassa. Ma chere fille, lui dit il, quelle est votre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre cœur, vous connoissez ma trendresse et ma complaisance.

Vénus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds soupirs: O pere des Dieux et des hommes! vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? (1) Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondements la superbe ville de Troye que je défendois, et de sêtre vengé de Pâris qui avoit préféré ma beauté à la sienne; elle conduit par toutes les terres et par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Télemaque est accompagné par Minerve; c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinités; elle a conduit ce jeune témeraire dans l'isle de Cypre, pour m'outranger: il a méprisé ma puissance; il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels; il a témoigné avoir horreur des Fêtes que l'on célebre en mon honneur; il a fermé son cœur a tous mes plaisirs. En vain Neptune pour le punir à ma priere, a irrité les vents et les flots contre lui. Télemaque, jetté par un naufrage horrible dans l'isle de Calypso, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette isle, pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso et de ses Nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette isle, me voila confondue; un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour consoler Vénus, lui dit : il est vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les fleches de votre fils, et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis faché qu'il ait méprisé vos autels ; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens, pour l'amour de vous, qu'il soit encore errant par mer et par terre, qu'il vive loin de sa patrie, exposé à toutes sortes de maux et de dangers: mais les destins ne permettent, ni qu'il périsse, ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flattez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille ; soyez contente de tenir dans votre empire, tant d'autres Héros, et tant d'immortels.

En disant ces paroles, il fit à Vénus un souris plein di grace et de majesté. Un éclat de lumiere semblable aux plus perçant éclairs, sortit de ses yeux. En baisant Vénrs avec tendresse, il répandit une odeur d'ambroisie dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes et sa douleur, on vit la joie se répandre sur son visage ; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues, et l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter; et Vénus, sans perdre un moment, alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyent de se venger de Télemaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des destins: mais si nous ne pouvons abymer Télemaque dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, et pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien, dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens, c'est mon peuple, nulle autre nation ne cultive comme eux mon Empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Ils m'honorent par de continuels

sacrifices sur mes autels ; ils sont justes, sages et laborieux dans le commerce ; ils répandent partout la commodité et l'abondance. Non, Déesse, je ne puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fasse naufrage, mais je ferai que le Pilote perdra sa route, et qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Vénus, contente de cette promesse, rit avec malignité, et retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie, où les graces, les jeux et les ris témoignerent leur joie de la revoir, dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

(3) Neptune envoya aussi-tôt une Divinité trompeuse, semblable aux songes, excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil; au-lieu que cette Divinité enchante le sens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal faisant, environné d'une foule innombrable de mensonges ailés, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur subtile et enchantée sur les yeux du pilote Achamas, qui consideroit attentivement la clarté de la lune, le cours des étoiles, et le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja assez prés de lui les rochers escarpés. Dans ce même moment, les yeux du pilote ne lui montrerent plus rien de véritable. Un faux ciel et une terre feinte se présenterent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur cours, et qu'elles fussent revenues sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles, la terre même étoit changée. Une fausse Itaque se présentoit toujours au pilote pour l'amuser, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'isle, plus cette image reculoit; elle fuyoit toujours devant lui, et il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il se préparoit selon l'ordre qu'il en avoit reçu, a aller aborder secretement dans une petite isle qui est auprés de la grande, pour dérober aux amants de Pe-

nélope conjurés contre Télemaque le retour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer est bordée, et il sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre les écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme de petis nuages qui obscurcissent quelquefois l'horison pendant que le soleil se couche. Ainsi Achamas étoit étonné, et l'impression de la Divinité trompeuse qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain saisissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas et qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler pour jetter le navire sur les côtes de l'Hespérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déja l'aurore annonçoit le jour: déja les étoile ; qui craignent les rayons du soleil, et qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Océan leurs sombres feux, quand le pilote s'écria: Enfin, je n'en puis plus douter, nous touchons presque à l'isle d'Ithaque; Télemaque, réjouissez-vous; dans une heure, vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cri, Télemaque, qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se leve, monte au gouvernail, embrasse le pilote; et de ses yeux, à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie. Hélas! où sommes-nous, dit-il? Ce n'est point là ma chere Ithaque. Vous vous êtes trompé, Achamas; vous connoissez mal cette côte si éloignée de notre pays. Non, non, répondit Achamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette isle. Combien de fois suis-je entré dans votre port? J'en connois jusqu'aux moindres rochers; le rivage de Tyr n'est guere mieux dans ma

mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance; voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour, n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers, lorsqu'ils semblent menacer la mer par leur chûte? Mais ne remarquez-vous pas ce temple de Minerve qui fend la nue? Voilà la forteresse et la maison d'Ulysse votre pere.

Vous vous trompez, ô Achamas! répondit Télemaque; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie, j'apperçois une ville qui n'est point Ithaque. O Dieux! est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes?

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Achamas furent changés. Le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, et reconnut son erreur. Je l'avoue, ô Télemaque! s'écria-t il: quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux: je croyois voir Ithaque, et son image toute entiere se présentoit a moi; mais dans ce moment elle disparoit comme un songe. Je vois une autre ville; c'est sans doute Salente, qu'Idoménée, fugitif de Crete, vient de fonder dans l'Hespérie; j'apperçois des murs qui s'élevent, et qui ne sont pas encore achevés: je vois un port qui n'est pas entiérement fortifié.

Pendant qu'Achamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, et que Télemaque déploroit son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer a pleines voiles dans une rade, où ils se trouverent à l'abri, et tout auprés du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Achamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télemaque: Jupiter vous éprouve; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. (4) Souvenez-vous des travaux d'Hercule, ayez toujours devant vos yeux ceux de votre pere. Quiconque ne sait pas souffrir, n'a point un

grand cœur. Il faut, par votre patience et votre courage, lasser la cruelle fortune qui se plait à vous persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgraces de Neptune, que je ne craignois les caresses flatteuses de la Déesse qui vous retenoit dans son isle. Que tardons-nous? Entrons dans ce port; voici un peuple ami; c'est chez les Grecs que nous arrivons: Idoménée, maltraité par la fortune, aura pitié des malheureux. Aussi-tôt ils entrerent dans le port de Salente, où le vaisseau Phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens sont en paix et en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Télemaque regardoit avec admiration cette ville naissante. Semblable à une jeune plante, qui, ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dés le matin les rayons du soleil qui viennent l'embellir; elle croît, elle ouvre ses tendres boutons, elle étend ses feuilles vertes, elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure, elle croissoit avec magnificence, et elle montroit de loin aux étrangers qui étoient sur la mer de nouveaux ornements d'architecture qui s'élevoient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers, et des coups de marteaux. Les pierres étoient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dés que l'aurore paroissoit; et le Roi Idoménée, donnant par-tout ses ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau Phénicien fut arrivé, que les Crétois donnerent à Télemaque et à Mentor toutes les marques d'une amitié sincere. (5) On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t-il; d'Ulysse, ce cher ami, ce sage Héros par qui nous avons enfin renversé la ville de Troye! qu'on l'amene ici, et que je lui montre combien j'ai aimé son pere. Aussi-tôt on lui présente

Télemaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom.

Idoménée lui répondit avec un visage doux et riant: Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois connu. (6) Voilà Ulysse lui-même, voilà ses yeux pleins de feu; et dont le regard est si ferme. Voilà son air d'abord froid et réservé, qui cachoit tant de vivacité et de graces. Je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple et insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le temps de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulysse, mais vous serez aussi le mien. O mon fils! mon cher fils! quelle aventure vous amene sur ce rivage? Est-ce pour chercher votre pere? Hélas! je n'en ai aucune nouvelle. La fortune nous a persécutés lui et moi; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi. Pendant qu'idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télemaque lui répondit les larmes aux yeux: O Roi! pardonnez moi la douleur que je ne saurois vous cacher, dans un temps où je ne devrois vous marquer que de la joie et de la reconnoissance pour vos bontés. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne point retrouver mon pere. Il y a déja long-temps que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux, irrités, ne me permettent pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Pénélope languit dans le desir d'être délivrée de ses amants. J'avois cru vous trouver dans l'isle de Crete; j'y ai su votre cruelle destinée, et je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Hespérie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la fortune qui se joue des hommes, et qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes.

côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots, Idoménée embrassa tendrement Télemaque; et le menant dans son palais, il lui dit: Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne? Il me semble que je l'ai souvent vu autrefois. C'est Mentor, repliqua Télemaque, Mentor, ami d'Ulysse, à qui il avoit confié mon enfance; qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois!

Aussi-tôt Idoménée s'avance, tend la main a Mentor: Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fates en Crete, et des bons conseils que vous me donnâtes? Mais alors l'ardeur de la jeunesse, et le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'ayent instruit, pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années; c'est la même fraicheur de visage, la même taille droite, la même vigueur; vos cheveux seulement sont un peu blanchis.

Grand Roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siege de Troye; mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs, je vois par votre sage discours que vous n'aimez pas la flatterie, et qu'on ne hasarde rien en vous parlant avec sincérité. (7) Vous êtes bien changé, et j'aurois eu de la peine a vous reconnoitre. J'en connois clairement la cause, c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs; mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le cœur s'exerce et se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez, que les Rois (8) s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans

l'adversité, les peines de l'esprit et les travaux du corps les font vieillir avant le temps. Dans la prospérité, les délices d'une vie molle les usent bien plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal-sain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De-là vient que les Rois et en paix et en guerre ont toujours des peines et des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'age où elle doit venir naturellement. Une vie sobre, modérée, simple, exempte d'inquiétudes et de passions, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui, sans ces précautions, est toujours prête à s'envoler sur les ailes du temps.

Idoménée, charmé du discours de Mentor, l'eût écouté long-temps, si on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télemaque et Mentor le suivirent, environnés d'une grande foule de peuple qui considéroit avec empressement et curiosité ces deux étrangers. Les Salentins se disoient les uns aux autres : Ces deux hommes sont bien différents. Le jeune a je ne sais quoi de vif et d'aimable; toutes les graces de la beauté et de la jeunesse sont répandues sur son visage et sur son corps: mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroit vigoureux, robuste, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus agé, n'a encore rien perdu de sa force; sa mine paroit d'abord moins haute, et son visage moins gracieux: mais quand on le regarde de prés, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse et de vertu, avec une molesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers et de voyageurs.

Cependant on arriva dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspé. Les chapiteaux étoient d'argent: le temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas-reliefs qui représentoient Jupiter changé en taureau, le ravissement d'Eu-

rope, et son passage en Crete au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangere. On voyoit ensuite la naissance et la jeunesse de Minos; enfin, ce sage Roi donnant dans un âge plus avancé des loix a toute son isle pour la rendre à jamais florissante. Télemaque y remarqua aussi les principales aventures du siege de Troye où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son pere: (9) il le reconnut prenant les chevaux de Rhésus que Diomede venoit de tuer; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achilles devant tous les chefs de l'armée Grecque assemblés; enfin, sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyiens.

Télemaque le reconnut d'abord a ces fameuses actions dont il avoit souvent oui parler, et que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulerent de ses yeux; il changea de couleur; son visage parut troublé. Idoménée l'apperçut, quoique Télemaque se détournât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire et des malheur de votre pere.

Cependant, le peuple s'assemble en foule sous ces vastes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons et de jeunes filles qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfants, choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottants sur leurs épaules. Leurs têtes etoient couronnées de roses et parfumées; ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux, pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés: on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or et d'argent.

Le vieillard Théophane, ami des Dieux et Prêtre du temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couver-

te d'un bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis sur le trépied sacré: O Dieux! s'écria-t-il, quels sont donc ces deux étrangers que le Ciel envoye en ces lieux! Sans eux, la guerre entreprise nous seroit funeste, et Salente tomberoit en ruines avant que d'achever d'être élevée sur ses fondements. Je vois un jeune Héros que la sagesse mene par la main; il n'est pas permis à une une bouche mortelle d'en dire davantage.

En disant ces paroles, son regard étoit farouche, et ses yeux étincelants; il sembloit voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui; son visage étoit enflammé: il étoit troublé et hors de lui-même; ses cheveux étoient hérissés, sa bouche écumante, ses bras levés et immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine; il étoit hors d'haleine, et ne pouvoit tenir renfermé au-dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée! s'écria-t-il encore, que vois-je? Quels malheurs évités? Quelle douce paix au-dedans, mais au-dehors quels combats! Quelles victoires. O Télemaque! tes travaux surpassent ceux de ton pere, le fier ennemi gémit dans la poussiere sous ton glaive; les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes pieds. O grande Déesse! que son pere... (10) O jeune homme! tu reverras enfin... A ces mots, la parole meurt dans sa bouche, et il demeure, comme mal-gré lui, dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte. Idoménée, tremblant, n'ose lui demander qu'il acheve. Télemaque même, surpris, comprend à peine ce qu'il vient d'entendre; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des Dieux. Contre quelque nation que vous ayez a combattre, la victoire sera dans vos mains, et vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point

jaloux ; profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée, n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles; sa langue demeuroit immobile. Télemaque, plus prompt, dit à Mentor: Tant de gloire promise ne me touche point; mais que peuvent donc signifier ces dernieres paroles: Tu reverras ? Est-ce mon pere, ou seulement Ithaque? Hélas! que n'a-t-il achevé? il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse? o mon pere! seroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai? Mais je me flatte; cruel oracle, tu prends plaisir à te jouer d'un malheureux, encore une parole, et j'étois au comble du bonheur.

Mentor lui dit: Respectez ce que les Dieux decouvrent, et n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérité d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonte que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dèpend de nous, pour le bien faire: mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, et ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télemaque, touché de ces paroles, se retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté a louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télemaque et le sage Mentor pour le rendre victorieux de ses ennemis. Apres qu'on eut fait un magnafique repas qui suivit le sacrificé, il parla ainsi aux deux étrangers.

J'avoue que je ne connoissois point encore assez l'art de régner, quand je revins en Crete aprés le siege de Troye. Vous savez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande isle, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux, si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire et a me rendre plus modéré. Je traversai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux et de

hommes poursuit. Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chûte plus honteuse et plus insupportable. Je vins réfugier mes Dieux Pénates sur cette côte déserte, où je ne trouvai que des terres incultes couvertes de ronces et de pines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles où se retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à ma réjouir de posséder avec un petit nombre de soldats et de compagnons qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage, et d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette isle fortunée, où les Dieux m'avoient fait naître pour y régner. Hélas! disois-je en moi-même, quel changement! (11) Quel exemple terrible ne suis-je point pour les rois! Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élévation au-dessus du reste des hommes. Eh! c'est leur élévation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, et aimé de mes sujets: je commandois à une nation puissante et belliqueuse: la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés. Je régnois dans une isle fertile et délicieuse: cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissants et si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modération? Mais mon orgueil et la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône Ainsi tomberont tous les Rois qui se livreront à leurs desirs et aux conseils des esprits flatteurs. Pendant le jour, je tâchois de montrer un visage gai et plein d'espérance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur dis-je, une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'éleve assez prés de

nous. C'est Phalante, avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctete donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit sur la même côte. Métaponte est encore une semblable colonie. Ferons nous moins que tous ces étrangers errants comme nous? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumiere du jour me quittât, et que la nuit vint m'envelopper de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrents de larmes ameres couloient de mes yeux, et le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Aprés qu'Idoménée eût achevé de raconter ses peines, il demanda à Télemaque et à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renvoyerai, leur disoit-il, à Ithaque, des que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées, pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colere de quelque Divinité l'ait jetté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant! Pour vous, je vous renvoyerai avec les meilleurs vaisseau qui ont jamais été construits dans l'isle de Crete; ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots, les vents et les rochers le craignent et le respectent. Neptune même, dans son plus grand courroux, n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, et qu'aucune divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers: le trajet est court et facile. Renvoyez le vaisseau Phénicien qui vous a portés jusques ici, et ne songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau

royaume d'Idoménée, pour réparer tous ses malheurs. C'est a ce prix, ô fils d'Ulysse! que vous serez jugé digne de votre pere. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déja fait descendre dans le sombre Royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le voir en vous.

A ces mots, Télemaque interrompit Idoménée: Renvoyons, dit-il, le vaisseau Phénicien. Que tardons-nous a prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceste, Troyen et ennemi de la Grece, ne serons-nous pas encore plus ardents et plus favorisés des Dieux, quand nous combattrons pour un des Héros Grecs qui ont renversé l'injuste ville de Priam? L'oracle que nous venons d'entendre, ne nous permet pas d'en douter.

Fin du Livre neuvieme.

NOTES DU LIVRE NEUVIEME.

(1) *On a reproché à Homere d'avoir fait des Dieux de ses Héros, et des hommes de ses Dieux; l'Auteur n'a saisi de la Fable que ce qui assortit l'idée de la Divinité; il ne le représente qu'environnée de sa gloire.*

(2) *Vénus, dans l'Iliade, est opposée aux Rois de la Grece qui ont Minerve pour protectrice; l'Auteur a suivi la même fiction; mais dans l'un et l'autre Poëme; la sagesse triomphe de la Volupté.*

(3) *Ulysse essuie dans l'Odissée toutes les fureurs de Neptune; ici les mêmes fictions ornent une morale encore plus sublime, sans laisser au Lecteur la peine de la chercher à travers le voile des allégories.*

(4) *Les Héros fabuleux sont relevés par le lustre de l'adversité bien soutenue. C'est l'état le plus avantageux à la gloire d'un grand Homme; on ne voit point briller en lui l'éclat de la fortune, mais sa seule vertu.*

(5) *Il en est de l'Epopée comme de la Tragedie; l'action en est plus simple et plus vive quand on voit toujours agir les mêmes personnages. Un amas informe de différentes fictions, tel qu'on le voit dans nos Romans, ne suppose dans un Auteur qu'une imagination déréglée*

(6) *L'art d'un excellent Ecrivain, c'est de réunir dans un seul point de vue ces traits vifs qui caractérisent un homme, et qui le dépeignent tout entier. Homere a fait le portrait d'un grand nombre de Héros, on n'en voit pas deux qui se ressemblent: il est, pour ainsi dire, aussi varié que la Nature. Notre Auteur paroit travailler avec le même pinceau.*

(7) *La vérité n'est jamais mal reçue, quand un grand Homme la dit à un grand Prince. Agrippa déclara à Auguste qu'il étoit de sa gloire de quitter l'Empire, et il ne perdit rien de sa faveur.*

(8) *Lucien a écrit un petit Traité de ceux qui ont vécu long-temps. Il y parle d'un Roi nommé Goezae, qui mourut âgé de 115 ans, et qui n'est connu dans l'Histoire que par le nombre de ses années.*

(9) *C'est ainsi que dans l'Odyesée, Ulysse trouve les Phéaciens occupés de sa gloire Ænée voit à la Cour de Didon les représentations de la guerre de Troye, Notre Auteur est enrichi des dépouilles de la Grece et de Rome.*

(10) *L'impatience du Lecteur auroit trop à souffrir, s'il n'apprenoit le dénouement de l'action qu'à la fin du poëme. Aussi, Jupiter annonce-t-il à la fin du dixieme Livre de l'Iliade, quelle sera la fin de la guerre: mais afin que la surprise soit toujours soutenue; il ne découvre point par quel ressort elle sera terminée. Il en est de même dans ce poëme.*

(11) *Il n'est pas nécessaire de recourir au temps fabuleux, pour trouver des exemples aussi frappants. Deux fois le Trône de Denis le Jeune fut renversé, et la Grece entiere vit ce Tyran vieillir à Corinthe dans ces voluptés infâmes qui avoient été la cause de sa chûte.*

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hesperie, où il a fondé sa ville; qu'ils s'etoient retires sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs, ayant été maltraités par une troupe de ses gens, cette Nation lui avoit députe deux vieillards, avec lesquels il avoit reglé des articles de paix: qu'aprés une infraction de ce traite, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se preparoient à lui faire la guerre. Pendant ce recit d'Idomenee, les Manduriens qui s'etoient hâtés de prendre les armes, se présentent aux portes de Salente. Nestor, Philoctete et Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, sont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor sort de Salente, et va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.

Mentor, regardant d'un œil doux et tranquille Télemaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : Je suis bien-aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire ; mais souvenez vous que votre pere n'en acquit une si grande parmi les Grecs au siege de Troye, qu'en se montrant le plus sage et le plus modéré d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible et invulnérable, quoique sûr de porter la terreur et la mort par-tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye. Il est tombé lui-même aux pieds des murs de cette ville, et elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulys-

se, en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu des Troyens, et c'est à ses mains qu'on doit la chûte de ces hautes et superbes tours qui menacerent pendant dix ans toute le Grece conjurée. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, (1) autant une valeur discrete et prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant, et farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril: mais je crois, ô Idoménée! que vous devez nous expliquer, (2) premiérement si votre guerre est juste; ensuite contre qui vous la faites, et enfin quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succés.

Idoménée lui répondit: Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens, furent épouvantés, voyant nos vaisseaux et nos armes. Ils se retirerent dans les montagnes: mais comme nos soldats furent curieux de voir le pays, et voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrerent ces sauvages fugitifs. Alors, les Chefs de ces sauvages leur dirent: Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder: il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles; du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix et en liberté. Nous vous trouvons errants, dispersés et plus foibles que nous; il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger: et d'ôter même à vos compagnons la connoissance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi-bien que nous. Allez, souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentiments d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier et sauvage, que vous reçevez cette leçon de modération et de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, et racon-

terent ce qui leur étoit arrivé. Nos soldats en furent émus ; ils eurent honte de voir que des Crétois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoient ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allerent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrerent les sauvages, les attaquerent. Le combat fût cruel. Les traits voloient de part et d'autre, comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'oserent s'engager.

Peu de temps apres, ces peuples envoyerent vers moi deux de leurs plus sages vieillards qui venoient me demander la paix. Ils m'apporterent des presents ; c'étoit des peaux de bêtes farouches, qu'ils avoient tuées, et des fruits du pays. Apres m'avoir donné leurs présents, ils parlerent ainsi :

O Roi ! nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenoient l'un et l'autre dans leurs mains). Voilà la paix ou la guerre ; choisis. Nous aimerions mieux la paix ; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile, et produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits : c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du printemps, ni les riches fruits de l'automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui, sous de beaux noms d'ambition et de gloire, va follement ravager les Provinces, et répand le sang des hommes qui sont tous freres. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier ; nous te plaignons, et nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, et si la politesse dont ils se piquent ne leur inspire que cette détestable injusti-

ce, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous nous ferons gloire d'être toujours ignorants et barbares, mais justes, humains, fideles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriser la vaîne délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps et de l'esprit. C'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement a nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours harditement la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent jusqu'a te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder. Ils avoient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme, une parole grave et pleine d'autorité, des manieres simples et ingénues. Les fourrures qui leur servoient d'habits, étoient nouées sur l'épaule, et laissoient voir des bras plus nerveux et des muscles mieux nourris que ceux de nos Athletes. Je répondis à ces deux envoyés, que je desirois la paix. Nous réglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions; nous en prîmes tous les Dieux à témoins, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des présents. Mais les Dieux qui m'avoient chasse du Royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs, qui ne pouvoient pas être sitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrerent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs envoyés, lorsqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquerent avec fureur, en tuerent une partie, et poursuivirent le reste dans les bois. Voilà la guerre

rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus se fier a nos promesses, ni a nos serments.

Pour être plus puissants contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite et de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faulx tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des massues pleines de gros nœuds, et garnies de pointes de fer; ils sont presque de la taille des géants, et leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens venus de la Grece sentent encore leur origine, et sont plus humains que les autres: mais ils ont joint a l'exacte discipline des troupes Grecques, la vigueur des barbares, et l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des bouchliers légers (3) qui sont faits d'un tissu d'ozier, et couverts de peaux; leurs épées sont longues. Les Brutiens sont légers à la course comme les Cerfs, et comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds; à peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les voit tout-à-coup fondre sur leurs ennemis, et puis disparoitre avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone sont adroits a tirer des fleches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pouvoit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniatez; et si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs fleches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne, et dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite, de Messapie et de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps, et une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel à la vue de leurs ennemis, sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, et ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées; mais ils combattent sans ordre. Voila, Mentor, ce que vous desirez de savoir. Vous

connoissez maintenant l'origine de cette guerre, et quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement, Télemaque, impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, et parla ainsi à Idoménée : (4) D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples sortis de la Grece, s'unissent aux barbares contre les Grecs? D'où vient que tant de colonies fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir? O Idoménée ! vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persécuter. Et moi, je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts, ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de (5) la bonne foi de ces barbares, suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux : mais la hauteur et la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des ôtages et en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs ambassadeurs quelques-uns de vos chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez dû encore les appaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées, et établir de rigoureuses peines contre ceux de vos sujets qui auroient manqué à l'alliance: mais qu'est il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu sans bassesse rechercher ces barbares, qui assemblerent à la hâte tous leurs hommes en age de combattre, et qui implorerent le secours de tous les peuples voisins, aux quels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que le parti le plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes qui étoient mal gardés. Nous les primes sans peine, et par-là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. (6) J'y ai fait élever des

tours, d'où nos troupes pouvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager quand il nous plaira leurs principales habitations. Par ce moyen, nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entre eux et nous est devenue trés-difficile. Nous ne saurions leur abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incursions, et ils les regardent comme des citadelles, dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée : Vous êtes un sage Roi, et vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, et qui, manquant de courage pour se corriger, n'employent leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit? manquoit-il de courage ou de ressources contre vous? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri et soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération? Mais une mauvaise honte et une fausse gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en reunissant tant de peuple contre vous par une conduite hautaine et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, si non à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté, et c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril. Le rempart le plus sûr d'un Etat, est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidents imprévus. La fortune est capricieuse et inconstante dans la guerre;

mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin injuste l'attaqueroit, tous les autres, intéresses à sa conservation, prennent aussi-tôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleuriroit dans une heureuse paix, et vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hespérie. Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé a me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies Grecques (7). Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vos travaux au siege de Troye, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les Princes Grecs pour la querelle commune de toute la Grece. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti?

Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dés sa naissance, les a épouvantés. Ces Grecs, aussi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eusions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'aprés avoir subjugué les barbares des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous. Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, desirent notre abaissement, et la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité! reprit Mentor. Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez votre puissance; et pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte et de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux, et doublement malheureux Idoménée, que ce malheur même n'a pu in-

struire qu'a demi! Aurez-vous encore besoin d'une seconde chûte pour apprendre a prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois? Laissez-moi faire, et racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes Grecques.

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Larente; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avoient oublié leurs maris absents pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, les femmes ne songerent qu'a les appaiser, et a désavouer leurs fautes. Cette jeunesse nombreuse, qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni pere, ni mere, vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des loix réprima leurs désordres. Ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui sût gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ses jeunes Laconiens: ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctete, qui a eu une si grande gloire au siege de Troye, en y portant les fleches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Pétilie, moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin, nous avons ici prés la ville de Métaponte, que le sage Nestor a fondée avec ses Pyliens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Nestor (8) dans l'Hespérie, et vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts? Nestor, qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié? Je l'ai perdue, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom. Ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Hesperie. Nous le détromperons, dit Mentor: Télemaque que le vit à Pylos, avant qu'il fût venu fonder sa colonie, et avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télemaque: mais le principal est de guérir sa défiance. C'est par les

ombrages donnés à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée, et c'est en dissipant ces vains ombrages, que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup, laissez-moi faire.

A ces mots, Idoménée embrassant Mentor, s'attendrissoit, et ne pouvoit parler. Enfin, il prononça à peine ces paroles : O sage vieillard! envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avoue que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous. J'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obbliger à rechercher la paix. J'avois résolu de perir ou de vaincre tous mes ennemis : mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télemaque! qui ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide! Mentor, vous êtes le maitre; toute la sagesse des Dieux est en vous. Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissants, d'hommes qui poussoient des hurlements épouvantables, et de trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie: Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés. Les voila qui viennent assiéger Salente. Les vieillards et les femmes paroissent consternés. Hélas! disoient-ils, falloit-il quitter notre chere patrie, la fertile Crete, et suivre un Roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troye! On voyoit de dessus les murailles nouvellement bâties dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses, et les boucliers des ennemis; les yeux en étoient éblouis. On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre, comme elle est converte par une abondante moisson que Cérés prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de

l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déja on remarquoit les chariots armés de faulx tranchantes, on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée et Télemaque le suivirent de prés. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philoctete, et de l'autre Nestor avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile a reconnoître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée! que Philoctete et Nestor se contentoient de ne nous point secourir! les voila qui ont pris les armes contre vous: et si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes Lacedémoniennes, commandées par Phalante; tout est contre vous. Il n'y à aucun voisin de cette côte dont vous n'avez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de de cette tour; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient: il la fait ouvrir; et Idoménée, surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe a le suivre. Il va a-adevant des ennemis (9) étonnés de voir un seul homme qui se présente a eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix; et quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les Chefs. Aussi-tôt tous les Chefs s'assemblerent, et il leur parla ainsi:

O hommes généreux! assemblés de tant de Nations qui fleurissent dans la riche Héspérie, je suis que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zele; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain.

O Nestor! sage Nestor, que j'apperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec ju-

slice, sous la protection des Dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troye. Quelles divisions entre les Chefs! Quels caprices de la fortune! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector! Quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs Rois! Au retour, les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée, les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux! c'est donc dans votre colere que vous animâtes les Grecs pour cette éclatante expédition! O peuples Hespériens! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troye est en cendres, il est vrai: mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, et que le lâche Pâris jouît de ses infâmes amours avec Hélene. Philoctete, si longtemps malheureux, et abandonné dans l'isle de Lemnos, ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre? Je sais que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des Princes, des Capitaine et des soldats qui allerent contre les Troyens. O Grecs! qui avez passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une suites des malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troye.

Aprés avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens; et Nestor qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor! lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la premiere fois dans la Phocide; vous n'aviez que quinze ans, et je prévis des-lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit dans ces lieux? Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre? Idoménée nous a contraints de l'attaquer, Nous ne demandions que la paix; chacun de nous avoit un in-

térêt pressant de la desirer : mais nous ne pouvions plus trouver de sûreté avec lui. Il a violé toutes les promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix ; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tachant de renverser son nouveau Royaume. Par sa mauvaise foi, nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. (10) Si vous trouvez quelque expédient pour faire en sorte qu'on puisse se confier à lui, et s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici quitteront volontiers les armes, et nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télemaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la destinée de son pere, passa chez vous à Pylos, et vous le reçutes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidele ami de son pere. Vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire : il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer ; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'isle de Cypre, celle de Crete. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jetté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivés ici tout à propos, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée ; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous réponds de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télemaque avec tous les Crétois armés, le regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seroient reçus, et ils auroient vou lu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les Rois de la Grece. C'étoit

lui qui modéroit pendant le siege de Troye le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon, la fierté d'Ajax, et le courage impetueux de Diomede. La douce persuasion couloit de ses levres comme un ruisseau de miel. Sa voix seule se faisoit entendre à tous ces Héros ; tous se taisoient des qu'il ouvroit la bouche, et il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse : mais ses paroles étoient encore pleines de force et de douceur. Il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses espériences : mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard, admiré de toute la Grece, sembla avoir perdu toute son éloquence et toute sa majesté, des que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit flétrie et abattue auprés de celle de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et simples, avoient une vivacité et une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court, précis et nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite ; jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit toujours par des tours nouveaux et des comparaisons sensibles. (11) Il avoit même je ne sais quoi de complaisant, et d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins des autres, et leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblés. Pendant que tous les alliés, ennemis de Salente, se jettoient les uns sur les autres pour les voir de plus prés, et pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée et tous les siens s'efforçoient de découvrir, par leurs regards avides et empressés, ce que signifioient leurs gestes et l'air de leurs visages.

Fin de Livre dixieme.

NOTES DU LIVRE DIXIEME.

(1) *S'il est une qualité supérieure à la valeur, c'est l'art de la conduire. Les Romains étoient braves ; mais ce fut par leur conseil et par leur patience qu'ils assujettirent les Provinces d'Espagne, dit l'Auteur du premier Livre des Macabées*, ch. 8.

(2) *La plus belle institution du Roi Numa, fut sans doute le College des Prêtres Féciaux, établi pour décider s'il y avoit des motifs assez justes pour entreprendre la guerre. Mais l'ambition sût restreindre à de vaines cérémonies, les fonctions d'un sacerdoce qui lui étoit odieux. Aussi, Cicéron, pour justifier sa nation, est-il obligé d'abandonner les décisions séveres de la philosophie, et d'établir pour principe qu'il est permis de prendre les armes pour mesurer ses forces contre un ennemi puissant, et pour voir à qui demeurera l'honneur de la victoire.*

(3) *La plupart des peuples de l'antiquité avoient des armes differentes, comme on peut le voir dans les Antiquités du P. Montfaucon, et il n'y avoit pas même d'uniformité parmi les Grecs ; d'où venoit la difficulté de les assujettir à la même discipline.*

(4) *Pour prévenir la guerre entre des Républiques voisines, jalouses et belliqueuses, les Grecs avoient établi ce Tribunal supréme des Amphyctions, qui connoissoit de tous les différends qui s'élévoient de nation à nation, on de ville à ville : mais la Grece vit souvent avec douleur que la force des loix étoit contrainte de céder à celle des armes.*

(5) *C'est de ce nom odieux que toutes les nations policées appellent celles qui ne connoissent point les arts : rien de si commun que de les mépriser jusqu'à les attaquer injustement, et à tomber par-là dans le défaut qu'on leur reproche.*

(6) *Les Romains avoient d'autres forteresses qui défendoient bien mieux l'Empire, et qui arrêtoient plus surement les incursions de leurs voisins ; c'etoient leurs nombreuses légions repondues sur toutes les frontieres.*

(7)

(7) *Il y en avoit une si grande quantité sur la côte occidentale d'Italie, qu'on l'appelloit la grande Grece. Les colonies étoient toujours dans une espece de dépendance de leur métropole; c'est à dire, de la ville qui les avoit fondées. C'étoit un Métropolitain qui présidoit aux assemblées, qui offroit les sacrifices les plus solemnels. L'objet principal des loix de la Grece, c'étoit d'entretenir une étroite liaison entre le différents peuples qui l'habitoient.*

(8) *Il est représenté dans l'Iliade comme le plus sage des Rois, parce qu'il est le plus pacifique. Celui qui aime la guerre, est, dit-il, avare, sanguinaire, trompeur.*

(9) *C'est par un trait de générosité à-peu-près pareil, que Laurent de Médicis sut sauver sa patrie. Sixte IV. résolu de perdre Florence, avoit intéressé Ferdinand Roi de Naples, à la conquête de cette République; et c'étoit fait des Florentins, s'ils n'avoient divisé ces deux Puissance prêtes à fondre sur eux. Laurent s'embarque avec l'élite de la jeune Noblesse de Florence, et va se mettre en la puissance du Roi Ferdinand. Cette confiance ébranla le Prince. Laurent acheva de le désarmer par son éloquence; il lui fit sentir qu'il n'étoit pas de son intérêt d'accroître la puissance de l'Eglise des débris d'une République dont il n'avoit rien à craindre.*

(10) *S'il est une récompense proportionnée à la plus haute vertu, c'est sans doute la confiance des Rois. Un Ministre que des Puissances jalouses regardent avec les mêmes sentiments, et qu'elles choisissent de concert pour l'arbitre de leurs intérêts, jouit, pendant sa vie, de ce tribut d'admiration que des vertus moins éclatantes n'obtiennent que de la postérité.*

(11) *Ce qui releve les poëmes d'Homere, c'est qu'il a su les parer de ce que chaque science à de plus brillant. Philippe de Macédoine, qui lisoit l'Iliade avec des yeux éclairés, y puisa l'idée de cette invincible phalange qui subjegua l'Asie sous Alexandre, son fils. Nôtre Auteur étale les mêmes richesses: ce qu'il dit de l'éloquence, en renferme tout à la fois et les regles et le modele.*

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque voyant Mentor au milieu des Alliés, veut savoir ce qui se passe entre eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor; et sa présence contribue auprés des Alliés, à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des ôtages, et on fait un sacrifice commun entre la ville et le camp, pour la confirmation de cette alliance.

Cependant Télemaque, impatient, se dérobe à la multitude qui l'environne; il court à la porte par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, et qui est déja auprés de Nestor. Nestor le reconnoît, et se hâte, mais d'un pas pesant et tardif, de l'aller recevoir. Télemaque saute à son cou, et le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin, il s'écrie: (1) O mon pere! (je ne crains pas de vous nommer ainsi): le malheur de ne retrouver point mon véritable pere, et les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre. Mon pere, mon cher pere, je vous revois! ainsi puissé je revoir Ulysse! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put à ces paroles retenir ses larmes, et il fut touché d'une secrete joie, voyant et les larmes qui couloient avec une merveilleuse grace sur les visages de Télemaque. La beauté, la douceur et la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans pré-

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE

Telemaque va joindre Mentor au milieu des alliés. Nestor le reconnoit. Telemaque l'embrasse, et sa présence engage les alliés à accepter la paix.

caution tant de troupes ennemies, étonna tous les alliés. N'est-ce pas, disoient-ils, le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor? Sans doute, c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans l'un, elle ne fait encore que fleurir; dans l'autre, elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaisir à voir la tendresse avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télemaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulysse, si cher à toute la Grece, et si cher à vous-même, ô sage Nestor! le voilà, je vous le livre comme un ôtage et comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la porte du fils suivît celle du pere, et que la malheureuse Pénelope pût reprocher à Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui est venu de lui-même s'offrir, et que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence ô peuples assemblés de tant de nations! à vous faire des propositions pour établir à jamais une solide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nations frémissoient de courroux, croyant perdre tout le temps où l'on retardoit le combat; ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours, que pour ralentir leur fureur, et pour faire échapper leur proie. Sur tout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs allies. Ils commençoient à se défier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. (2) Mentor qui l'apperçut, se hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la division dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre et de demandre quelque réparation des

torts qu'ils ont soufferts: mais il n'est pas juste aussi, que les Grecs, qui sont sur cette côte des colonies, soient suspects et odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grecs, doivent être unis entre eux, et se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient modérés, et qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je sais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages, mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi nous nous offrons a être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'a ce que les choses qu'on vous promettra, soient fidélement accomplies. Ce qui vous irrité, ô Manduriens! s'écriat-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, et que par la ils sont en état d'entrer, malgre vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laisser le pays qui est sur les rivages de la mer. Ces passages que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le chef des Manduriens s'avança, et parla ainsi: Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous est échappée sans ressource, par l'ambition inquiete des Crétois, et par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs serments. Nation insensée! qui nous a reduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contre elle, et de ne pouvoir plus chercher nôtre sûreté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres, et nous mettre en servitude. Si étoit vrai qu'ils ne songeassent qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, et ils ne s'attacheroient pas a conserver des entrées dans un pays contre la liberté duquel ils ne

formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne les connoissez pas, ô sage vieillard! C'est par un grand malheur que nous avons appris a les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux! de retarder une guerre juste et nécessaire, sans laquelle l'Hespérie ne pourroit jamais espérer une paix constante. O nation ingrate, trompeuse et cruelle! que les Dieux irrités ont envoyée aupres de nous pour troubler notre paix, et pour nous punir de nos fautes! Mais aprés nous avoir punis, ô Dieux! vous nous vengerez. Vous ne serez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles, toute l'assemblée parut émue; il sembloit que Mars et Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier: mais je vous offre des choses certaines et présentes. Si vous n'êtes pas content d'avoir pour ôtages Télemaque et moi, je vous ferai donner douze des plus notables et des plus vaillants Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des ôtages; (3) car Idoménée, qui desire sincérement la paix, la desire sans crainte et sans bassesse. Il desire la paix, comme vous dites vous mêmes que vous l'avez desirée, par sagesse et par modération; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse a la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou a vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu: mais il craint d'être injuste, et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il vous offre la paix; il ne veut point en imposer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée. Il veut une paix dont tous les partis soient contents, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentiments, et qui guérisse toutes les défiances. En un mot, Idoménée est dans les sentiments où je suis sûr que vous vou-

driez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader. La persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé et tranquille.

Ecoutez-donc, ô peuples remplis de valeur! et vous, ô chefs si sages et si unis! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins: il n'est pas juste aussi que ses voisins puissent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiés par de hautes tours, soient gardés par des troupes neutres. Vous, Nestor, et vous, Philoctete, vous êtes Grecs d'origine; mais en cette occasion vous vous êtes déclarés contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorables à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix et de la liberté de l'Hespérie. Soyez vous-mêmes les dépositaires et les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt a empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente, nouvelle colonie des Grecs, semblable a celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Penez l'équilibre entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez-vous la gloire d'être les juges et les médiateurs. (4) Vous me direz que ces conditions vous paroitroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi: mais je vais vous satisfaire.

(5) Il y aura pour sûreté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'a ce que tous les passages soient mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hespérie entiere, quand celui de Salente même et d'Idoménée sera à votre discrétion, serez-vous contents? De qui pourrez-vous désormais vous défier? Sera-ce de vous-même? Vous n'osez vous fier à Idoménée; et Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier a vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple et de lui-même. S'il est vrai que vous ne

desiriez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, et qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois, ne vous imaginez pas que la crainte réduise Idoménée à vous faire ces offres. C'est la sagesse et la justice qui l'engagent à prendre ce parti sans se mettre en peine si vous imputerez à foiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencements, il à fait des fautes, et il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est foiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossiere de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher ses fautes en affectant de les soutenir avec fierté et avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, et qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduit si sage et si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix et la justice qui viennent à vous, la paix et la justice seront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les tournera pour lui contre nous. Télemaque et moi nous combattrons pour la bonne cause. Je prends tous les Dieux du Ciel et des Enfers à témoins des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevant ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les chefs qui le regarderent de prés, furent étonnés et éblouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux. Il parut avec une majesté et une autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. La charme de ses paroles douces et fortes enlevoit les cœurs. Elles étoient semblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup, dans le profond silence de la nuit, arrêtent la lune et les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents et les flots et suspendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorsqu'il étoit environné de tigres,

qui, oubliant leur cruauté, venoient par la puissance de sa douce voix lécher ses pieds, et se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les chefs se regardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes, immobiles, avoient les yeux attachés sur lui. On n'osoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire, et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-temps. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant, il se faisoit aimer, il se faisoit croire; chacun étoit avide et comme suspendu, pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin, aprés un assez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu-à-peu. Ce n'étoit pas ce bruit confus de peuples qui frémissoient dans leur indignation; c'étoit au contraire un murmure doux et favorable. On découvroit déja sur les visages je ne sais quoi de serein et de radouci. Les Mandurieus, si irrités, sentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec les Lacédémoniens furent surpris de trouver leurs entrailles si attendries. Les autres commencerent à soupirer apres cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctete, plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs, ne put retenir ses larmes. Nestor, ne pouvant parler dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement; et tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrierent aussi-tôt: O sage vieillard! vous nous désarmez! (6) La paix, la paix.

Nestor, un moment aprés, voulut commencer un discours; mais toutes les troupes, impatientes, craignirent qu'il ne voulût représenter quelque difficulté. La paix, la paix, s'écrierent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les chefs de l'armée: La paix, la paix.

Nestor, voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor ! ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse et la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentiments se changent en amitié et en desirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même temps, tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, et pour mander à Idoménée de sortir de la ville sans précaution. Cependant, Nestor embrassoit Télemaque, disant : Aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puissiez-vous être aussi sage et plus heureux que lui ! n'avez-vous rien découvert sur sa destinée ? Le souvenir de votre pere, à qui vous ressemblez, a servi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur et farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs et de ceux de son fils. Déja on pressoit Télemaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée et toute la jeunesse Crétoise qui le suivoit.

A la vue d'Idoménée, les Alliés sentirent que leur courroux se rallumoit : mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance, dont les Dieux seront les témoins et les défenseurs ? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer ; et que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fideles et innocents, retombent sur la tête parjure et exécrable de l'ambitieux, qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance. Qu'il soit détesté des Dieux et des hommes ; qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie ; Que les furies infernales, sous les figures les plus hideuses, viennent exciter sa rage et son désespoir ; Qu'il tombe mort sans aucune espérance de sépulture ; Que son corps soit la proie des chiens et des vautours, et qu'il soit aux enfers dans

le profond abyme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, et les Danaides. Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme les rochers d'Atlas qui soutiennent le Ciel; Que tous les peuples la revèrent et goûtent ses fruits de génération en génération; Que les noms de ceux qui l'auront jurée, soient avec amour et vénération dans la bouche de nos derniers neveux; que cette paix fondée sur la justice et sur la bonne foi, soit le modele de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, et que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples del' Hespérie.

A ces paroles, Idoménée et les autres Rois jurerent la paix aux conditions marquées. On donna de part et d'autre douze ôtages. Télemaque veut être du nombre des ôtages donnés par Idoménée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les Alliés veulent qu'il demeure auprés d'Idoménée pour répondre de sa conduite et de celle de ses Conseillers, jusqu'a l'entiere exécution des choses promises. (7) On immola entre la ville et l'armée, cent genisses blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées et ornées de festons. On entendoit retentir, jusques dans les montagnes voisines, les mugissements affreux des victimes qui tomboient sous le coûteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les libations. Les Haruspices consultoient les entrailles qui palpitoient encore. Les sacrificateurs brûloient sur l'autel un encens qui formoit un épais nuage, et dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis, cessant de se regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures. Ils se délassoient déja de leurs travaux, et goûtoient par avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siege de Troye, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guer-

re. Ils s'embrassoient avec tendresse, et se racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la superbe ville qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déja ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, et buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup, Mentor dit: O Rois! ô Capitaines assemblés! désormais sous divers noms et divers Chefs, vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leurs parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont freres, et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs freres, qui est leur propre sang! La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai: mais c'est la honte du genre humain, qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O Rois! ne dites point qu'on doit la desirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfere sa propre gloire aux sentiments de l'humanité, est un monstre d'orgueil, et non pas un homme: il ne parviendra même qu'à une fausse gloire; car la vraie gloire ne se trouve que dans la modération et dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa vanité folle; mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincérement: Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a desirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance; qui, loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entre eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangeres le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour Roi! (8) Songez donc à vous rassembler de temps en temps, ô vous qui gouvernez les plus

puissantes villes de l'Hespérie. Faites, de trois ans en trois ans, une assemblée générale, où tous les Rois qui sont ici présents, se trouvent pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour raffermir l'amitié promise, et pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays, la paix, la gloire et l'abondance: au-dehors, vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la discorde, sortie de l'enfer pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Nestor lui répondit: Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous agrandir au préjudice de nos voisins. Mais, que peut-on faire quand on se trouve auprés d'un Prince violent, qui ne connoit point d'autre loi que son interêt, et qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée: non, je n'ai plus de lui cette pensée; c'est Adraste, Roi des Daniens, de qui nous avons tout a craindre. Il méprise les Dieux, et croit que tous les hommes qui sont nés sur la terre, ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets dont il soit le Roi et le pere: il veut des esclaves et des adorateurs. Il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente pour nous défaire de plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déja pris plusieurs villes de nos alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force et l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors: ses troupes sont disciplinées et aguerries; ses Capitaines sont expérimentés; il est bien servi; il veille lui-même sans cesse sur tous

ceux qui agissent par ses ordres. Il punit sévérement les moindres fautes, et récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Sa valeur soutient et anime celle de toutes ses troupes. Ce seroit un Roi accompli, si la justice et la bonne foi régloient sa conduite : mais il ne craint ni les Dieux, ni les reproches de sa conscience. (9) Il compte même pour rien la réputation ; il la regarde comme un vain fantôme qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide et réel, que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, et de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres ; et si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute l'espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée aussi-bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville, car Idoménée avoit prié tous les Rois et les principaux chefs d'y entrer pour y passer la nuit.

Fin du Livre onzième.

NOTES DU LIVRE ONZIEME.

(1) *Un jeune Prince qui goûte les grands hommes en a d'avance les sentiments, et doit un jour, leur ressembler. Alcibiade, dès son enfance, ne se plaisoit qu'auprès de Périclès ou de Socrate ; c'est qu'il étoit né pour les armes et pour les Muses.*

(2) *C'est la jalousie qui forme les ligues et qui les affoiblit, qui rassemble ces grands corps et qui les dissipe. Les Vénitiens étoient trop sages pour désespérer, quand ils virent les plus grands Princes de l'Europe armés contre leur République en 1508 ; Ils furent mettre la mésintelligence entre leurs ennemis, et les diviser en moins de temps qu'il n'en avoit fallu pour les réunir.*

(3) *Le Duc Charles Emanuel n'avoit rien à opposer aux armes victorieuses d'Henri IV, qui s'étoit rendu*

maître de la Savoye. Pour premier préliminaire de la paix, le Roi exigeoit que le Duc la demandât ; mais ce Prince, délicat à l'infini sur le point d'honneur, disoit qu'il aimoit mieux perdre ses Etats que sa gloire. Il fallut toute l'adresse du Légat Aldobrandin, pour l'engager à suivre les volontés du Roi.

(4) C'est d'une pareille gloire qu'Henri IV fut le plus jaloux. Il ne disputa rien à l'Espagne avec plus de vivacité, que l'honneur de la médiation entre le Pape et les Venitiens. Paul V. n'ignoroit pas ce que le Roi devoit à cette République; mais il l'accepta pour médiateur, parce qu'il savoit qu'un tel Prince ne seroit point reconnoissant aux dépens de l'équité.

(5) Par le Traité conclu entre le Grand-Duc de Florence et le Cardinal D'Ossat, pour la restitution des Isles de Provence, le Roi étoit obligé à donner des ôtages à ce Prince ; mais le Grand-Duc les refusa, disant qu'il ne connoissoit point d'ôtage plus sûr que la parole du Roi.

(6) Telle fut la joie de la Grece assemblée à Némée, quand Quintus Flaminius lui rendit la liberté et la paix au nom de la Republique Romaine. Il courut risque d'être accablé sous le poids des couronnes qu'on fit voler de toutes parts sur sa tête.

(7) La Religion des Anciens appuyoit leur politique. Ils faisoient intervenir l'honneur des Dieux à tout ce qui interessoit le repos du peuple. Les traités d'alliance étoient jurés sur les autels, et scellés du sang des victimes; et tel qui n'auroit pas craint de passer pour infidele envers ses alliés, appréhendoit de passer pour sacrilege envers les Dieux.

(8) Les jeux Olympiques que les Grecs célébroient tous les quatre ans, n'étoient point un vain spectacle pour amuser des peuples oisifs; la Grece réunie dans ces célebres assemblées, connoissoit ses forces, démêloit ses véritables intérêts et paroit tous les coups que les Puissances ennemies pouvoient porter à sa liberté.

(9) Il n'y a plus de ressource dans un Prince qui a perdu jusqu'au soin de sa gloire. C'est mépriser la vertu, dit Tacite, que de mépriser sa réputation.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

Nestor, au nom des Alliés, demande du secours à Idoménée, contre les Daunien s leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Salente, et exercer le peuple à l'agricultu e, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Télemaque à la tête de cent nobles Cr'tois. Apres le depart de celui-ci, Mentor fait une revue exacte dans la ville et dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglements pour le commerce et pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs et la naissance par la diversité des habits; lui fait retrancher le luxe et les arts inutiles, pour appliquer les artisans au labourage qu'il met en honneur.

Toute l'armée des Alliés dressoit déja ses tentes, et la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleur, où les Hespériens fatigués attendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrés dans la ville, (1) ils parurent étonnés qu'en si peu de temps on eut pu faire tant de bastiments magnifiques, et que l'embarras d'une si grande guerre n eût point empêché cette ville naissante de croître, et de s'embellir tout-à-coup.

On admira la sagesse et la vigilance d'Idoménée qui avoit fondé un si beau Royaume; et chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les alliés seroient bien puissants s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer; il ne put rejetter une si juste proposition, et il promit des troupes: mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui est nécessaire pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient

pas être aussi grandes qu'elles le paroissoient: il le prit en particulier, et lui parla ainsi:

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'a vous d'en élever jusqu'au ciel la gloire : et d'égaler la sagesse de Minos votre aïeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, supposant que vous le voulez, et que vous détestes toute flatterie. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence ; je pensois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témerité, Idoménée changea de visage, ses yeux se troublerent, il rougit, et peu s'en falòut qu'il n'interrompit Mentor pour lui témoigner son ressentiment Mentor lui dit d'un ton modeste et respectueux, mais libre et hardi: ce mot de témérité vous choque, je le vois bien: tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir; car (a) il faut respecter les Rois, et ménager leur delicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez, sans y ajouter des termes forts; mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement, pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, et à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur votre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses qui vous seront désavantageuses. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles selon vôtre besoin: mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt et sans conséquence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler. Vous ne verrez al verité qu'à demi, et sous de belles enveloppes.

A ces mots, Idoménée, deja revenu de sa premiere promptitude, parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté: je vous dois la salut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croye

heureux d'entendre de votre bouche : mais ayez pitié d'un Roi que la flatterie avoit empoisonné, et qui n'a pu, même dans ses malheurs, trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire, en me disant la vérité toute entière.

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage vieillard lui dit : C'est avec douleur que je me vous contraint de vous dire des choses dures ; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place : si vous avez été trompé jusqu'ici c'est que vous avez bien voulu l'être. C'est que vous avez craint des conseillers trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés et les plus propres à vous contredire ? Avez vous pris soin de choisir les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus désintéressés dans leur conduite, et les plus capables de condamner vos passions et vos sentiments injustes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous disois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blamé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne songiez, au dedans de votre nouvelle ville, qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous même. Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple ; ni à cultiver les terres fertiles de cette côte : Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondements essentiels de votre puissance, (3) avoir beaucoup de bons hommes, et des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ces commen-

cements pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture et à l'établissements des plus sages loix. Une vaine ambition vous à poussé jusqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroitre grand, vous avez pensé ruiner votre veritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes; suspendez tous vos grands ouvrages; renoncez a ce faste qui ruineroit votre nouvelle ville; laissez en paix respirer vos peuples: appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner; et que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, et qui seront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue; couvrez-la de peuples innombrables laborieux et disciplinés: faites que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puissant, plus heureux, et plus rempli de gloire, que tous les conquérants qui ravagent tant de Royaumes.

Que ferai-je donc à l'egard de ces Rois, reprit Idoménée? leur avouerai-je ma foiblesse? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce qui m'est si facile sur cette côte. Je n'ai songé qu'a faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant de Rois, et découvrir mon imprudence? S'il le faut, je le veux, je le ferai sans hésiter, quoi qu'il m'en coûte; car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui est fait pour ses peuples, et qui se doit tout entier a eux, doit préférer le salut de son Royaume a sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du pere des peuples, reprit Mentor; c'est à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Rois. Mais il faut ménager votre honneur, pour l'intérêt même de votre Royaume. Laissez-moi faire, je vais faire entendre a ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse, s'il est encore vivant, ou du moins son fils dans la puissance royale, à Ithaque, et

que vous voulez en chasser par force tous les amants (4) de Pénelope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible secours contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous suavez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur et la réputation de cette ville naissante dont vous cacherez l'épuisement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulysse, ou du moins Télemaque son fils, pendant que Télemaque lui-même est engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne soyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous envoyerez pour l'établissement de votre commerce, iront sur la côte de l'Epire: ils feront deux choses à la fois; l'une de rappeller sur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ce mers qui divisent la Grece d'avec l'Italie, et on assure qu'on l'a vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils: ils répandront dans Ithaque et dans tous les pays voisins, la terreur du nom du jeune Télemaque, qu'on croyoit mort comme son pere. Les amants de Pénelope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant allié. Les Ithaciens n'oseront secouer le joug. Pénelope sera consolée, et refusera toujours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Télemaque, pendant qu'il sera en votre place avec les alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens. A ces mots, Idoménée s'écria: Heureux le Roi qui est soutenu par de sages conseils! Un ami sage et fidele vaut mieux à un Roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le Roi qui sent son bonheur, et qui sait en profiter par le bon usage des sages conseils! car sou-

vent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages et vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui flattoit mes passions, dans l'espérance que je flatterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux Rois alliés qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télemaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner; c'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit emmenée de Crete; Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin, pendant la paix, de multiplier le peuple; mais de peur que toute la nation ne s'amollisse et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin dans l'experience de l'art militaire.

Les Rois allies partirent de Salente contents d'Idoménée, et charmés de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télemaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les Rois alliés faisoient leurs adieux, et juroient a Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Telemaque serré entre ses bras, il se sentoit arrosé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Télemaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire; je ne suis touché que de la douleur de notre séparation. Il me semble que je vois encore ces temps infortuné où les Egyptiens m'arracherent d'entre vos bras, et m'éloignerent de vous, sans laisser aucune espérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur, pour

le consoler : Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente ; elle est volontaire, elle sera courte, vous allez chercher le victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre et plus courageux ; accoutumez-vous à mon absence : vous ne m'aurez pas toujours : il faut que ce soit la sagesse et la vertu, plutôt que la présence de Mentor, qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots la Déesse, cachée sous la figure de Mentor, couvrit Télemaque de son Egide ; elle répandit au-dedans de lui l'esprit de sagesse et de prévoyance, la valeur intrépide, (5) et la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un Prince se déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. (6) Il ne faut point que le courage de celui qui comande aux autres, puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son chef ou son Roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le point voir dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modele de tous les autres ; son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télemaque ! et périssez dans les combats ; plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions nécessaires, seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile a arrêter dans ces occasions. Mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle est réglée par la prudence. Autrement c'est un mépris insensé de la vie, et une ardeur brutale ; la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possede point dans les dangers, est plutôt fougueux que brave ; il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte, parce qu'il ne peut la surmonter par la si-

tuation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il se trouble ; il perd la liberté de son esprit qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions pour renverser les ennemis, et pour servir sa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un Capitaine. Encore même n'a t-il pas le vrai courage d'un simple soldat ; car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit et la modération necessaire pour obéir.(7) Celui qui s'expose témerairement, trouble l'ordre de la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expose souvent l'armée entiere à de grands malheurs. Ceux qui préferent leur vaine ambitions à la sûreté de la cause commune, méritent des châtiments, et non des récompenses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver, est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer, qu'elle se montre simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance et de courage qui aille toujours en croissant. Au reste, souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté, (8) ne soyez point jaloux du succes des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louez avec discernement, disant le bien avec plaisir ; cachez le mal, et n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez les avec déférence: consultez les, priez les plus habiles de vous instruire, et n'ayez point de honte d''attribuer, à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin, n'écoutez jamais des discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez qu'ils ayent manqué a votre

égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons. S'ils sont cont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tont ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si, au contraire, ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentiments, vous serez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre jusqu-à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais sur-tout, ne dites jamais a certains flatteurs, qui sement la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les Chefs de l'armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans lui besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, et pour achever de lui faire réparer les fautes que ses mauvais conseils et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau Royaume.

Alors Télemaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, et même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en réprit d'un ton sévere: Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, et montrent encore quelques restes des foiblesses de l'humanité parmi les pieges innombrables et les embarras inséparables de la Royauté? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans des idées de faste et de hauteur. Mais quel Philosophe pourroit se defendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance: mais les plus sages Rois sont souvent trompés, quelques précaution qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soulagent, et en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs, un Roi connoit beaucoup moins que les particuliers, les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué aupres de lui. On épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper. Hélas!

cher Télemaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes, ni les vertus, ni les talents qu'on y cherche. On a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, (9) leurs jalousies. On ne les persuade, ni on ne les corrige guere.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; et plus on a besoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, et qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talents éblouissants, et fait paroître un homme digne de toutes les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talents à une rude épreuve, et qui découvre de grands défauts.

La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences et où les plus légeres fautes ont de violents contre-coups. Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent, n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés, et il ne veulent plus qu'il soit homme, tant ils exigent de perfections de lui. Un Roi, quelque bon et sage qu'il soit, est encore homme. Son esprit à des bornes, et sa vertu en a aussi. Il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout-à-fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressés et artificieux; il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque

jour

jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, et tantôt par celles de ses ministres. A peine a-t-il réparé une faute qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des rois les plus éclairés et les plus vertueux.

Les plus longs et les meilleurs regnes sont trop courts et trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gaté sans le vouloir dans les commencements. La royauté porte avec elle toutes ces miseres. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les rois et les excuser. Ne sont-ils pas a plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, et qui donnent tant de peine a ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes sont fort a plaindre d'avoir a être gouvernés par un roi qui n'est qu'homme semblable à eux; car il faudroit des Dieux (10) pour redresser les hommes. Mais les rois ne sont pas moins à plaindre, n'étant qu'hommes, c'est-à-dire, foibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus, et trompeurs.

Télemaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par sa faute le Royaume de ses ancêtres en Crete; et sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes; mais cherchez dans la Grece, et dans les autres pays les mieux policés, un roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, et dans le caractere de leur esprit, des défauts qui les entrainent; et les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître et de réparer leurs égarements. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre pere, qui est le modele des rois de la Grece, n'ait pas aussi ses foiblesses et ses défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans les périls et dans les embarras, où la fortune s'est jouée de lui? Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé, pour le conduire toujour à la gloi-

re par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfections; vous lui en verrez sans doute. La Grece, l'Asie, et toutes les isles des mers l'ont admiré malgré ces défauts. Mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme un modele.

Accoutumez-vous, ô Télemaque! à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse, sans expérience, se livre à une critique présomptueuse qui la dégoûte de tous les modeles qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non seulement vous devez aimer, respecter et imiter votre pere, quoiqu'il ne soit point parfait; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai répris en lui. (11) Il est naturellement sincere, droit, équitable, liberal, bienfaisant; sa valeur est parfaite; il déteste la fraude quand il la connoit, et qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talents extérieurs sont grands et proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, et pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une ame véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très-médiocre; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un roi, si long-temps séduit par la flatterie, a réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que presque tous les Rois font; mais aucun roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les moments même où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télemaque; c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité, que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Télemaque par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste, (12) en se laissant aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, et surtout contre ceux qui sont chargés des embarras et des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit : il est temps que vous partiez; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télemaque! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls: mais sachez que Minerve ne vous abbandonnera point.

A ces mots, Télemaque crut sentir la présence de la Déesse, et il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui disant: N'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre sage et courageux comme votre pere. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inspirer.

Le soleil se levoit déja, et doroit le sommet des montagnes, quand les Rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, se mirent en marche sous leur Commandants. On voyoit de tous côtés le fer des piques hérissées; l'éclat des boucliers éblouissoit le yeux; un nuage de poussiere s'élevoit jusqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduisoit dans la campagne les rois alliés qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin, ils se séparerent aprés s'être donné de part et d'autre des marques d'une vraie amitié; et les alliés ne douterent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on leur avoit réprésenté bien différent de ce qu'il etoit; c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentiments naturels, mais par les conseils flatteurs et injustes auxquels il s'étoit livré.

Aprés que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, et

dans la ville et dans la campagne; faisons-en le dénombrement. Examinons aussi combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, et des autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitants, et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots; c'est par là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, et entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce, quelles marchandises il portoit; celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation, les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres, les sociétés qu'ils faisoient entre eux, pour savoir si elles étoient équitables et fidélement observées; enfin, les hazards du naufrage et les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui, par l'avidité du gain, souvent entreprennent des choses qui sont au-dela de leurs forces.

Il voulut qu'on punit sévérement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même-temps, il fit des regles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne jamais faire banqueroute. Il établir des Magistrats à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses et de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, et ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus, ils faisoient en société les entreprises qu'ils ne pouvoient faire seuls; et la police de ces sociétés étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs, la liberté du commerce étoit entiere. Bien-loin de la géner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes psrts. Le commerce de cette ville étoit semblable au flux et au reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté, et en sortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile. Tout ce qui en sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice sévere présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur sembloient, du haut de ces superbes tours, appeller les marchands des terres les plus éloignées: chachun de ces marchands, soit qu'il vint des rives orientales où le soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer où le soleil, lassé de son cours, va éteindre ses feux, vivoit paisible et en sûreté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans, et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe et la mollesse. (13) Il régla les habits, la nourriture, les meubles, les grandeurs et l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornements d'or et d'argent; et il dit a Idoménée: Je ne reconnois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre extérieur; mais votre autorité sera assez marquée par vos gardes, et par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine trés-fine teinte en pourpre; que les principaux de l'Etat aprés vous soient vêtus de la même laine; et que toute la difference ne consiste que dans la couleur, et dans une légere broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance.

Mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne et plus éclatante. Ceux qui

auront le mérite et l'autorité des emplois, seront assez contents de venir aprés ces anciennes et illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les nommes qui n'ont pas la même noblesse, leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute et trop prompte fortune, et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui sont modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie, est celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu, elle sera assez excitée, et l'on aura assez d'empressement à servir l'Etat, pourvu que vous donniez des couronnes (14) et des statues aux belles actions, et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfants de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang aprés vous, seront vêtues de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, et au col une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du second rang seront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, et point de médaille. Les troisiemes, de verd et sans anneau, sans frange, mais avec la médaille. Les quatriemes, d'un jaune d'aurore. Les cinquiémes, d'un rouge pâle ou de roses. Les sixiemes, de gris de lin. Les septiemes, qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc.

Voilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres. Tous les esclaves seront habillés de gris brun. Ainsi, sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seront employés à ces arts pernicieux, serviront ou aux arts nécessaires, qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits: car il est indigne que

des hommes destinés à une vie sérieuse et noble, s'amusent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusements seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excés.

Mentor, semblable à un habile jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tachoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute chose à une noble et frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens; et des esclaves. (15) Quelle honte, disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragoûts par lesquels ils amollissent leur ame, et ruinent incessamment la santé de leurs corps! Ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération et dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobrieté rend la nourriture la plûs simple tres-agréable. C'est elle qui donne, avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constans. Il faut donc borner vos repas aux vaindes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appetit au-delà des vrais besoins.

Idoménée comprit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitants de sa nouvelle ville amollir et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété: mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi-tôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays qui est fort agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siege de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une regle que le roi s'imposoit lui-même; et chacun se corrigea ainsi de la profu-

sion et de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle et efféminée qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bachique qui n'enivre guere moins que le vin, et qui produit des mœurs pleines d'emportements et d'imprudence. Il borna toute la musique (16) aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des Dieux, et des Héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les temples les grands ornements d'architecture, tels que les colonnes, les portiques; il donna des modeles d'une architecture simple et gracieuse, pour faire dans un médiocre espace une maison gaie et commode pour une famille nombreuse, en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les longements en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conservassent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considerable eût un salon et un petit péristyle, avec des petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit trés-sévérement la moltitude superflue, et la magnificence des logements. Ces divers modeles des maisons, suivant la grandeur des familles, servirent à embellir à peu de fraix une partie de la ville, et à la rendre réguliere; aulieu que l'autre partie déja achevée, suivant le caprice et le faste des particuliers, avoit, malgré sa magnificence, une disposition moins agréable, et moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très peu de temps parce que la côte voisine de la Grece fournit de bons architectes, et qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire, et de plusieurs autres pays, à condition qu'apres avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, prendroient des terres a défricher, et serviroient à peupler la campagne.

La peinture et la sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas pérmis d'abandonner; mais

il voulut qu'on souffrit dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où présidoient des maitres d'un goût exquis qui examinoient les jeunes éleves. Il ne faut, disoit-il, rien de bas et de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, et qui tende a la perfection. Les autres sont nés pour les arts moins nobles, et ils seront employés fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les sculpteurs et les peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes et des grandes actions. C'est dans les bâtiments publics (17) ou dans les tombeaux, qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste, la modération et la frugalité de Mentor, n'empêcherent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtiments destinés aux courses des chevaux et des chariots, aux combats des Lutteurs, à ceux du Ceste, et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits et plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or et d'argent avec des figures des Dieux, d'hommes et d'animaux; enfin, des liqueurs et des parfums. (18) Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, et faits de maniere à durer long-temps. En sorte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à sentir combien ils avoient de richesses superflues. Mais c'étoit des richesses trompeuses qui les appauvrissoient, et ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'Etat, et que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vraies nécessités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les arsenaux, et tous les magasins, pour savoir si les armes et toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par-tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier, sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes, et des tourbillons de fumée et des flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le Mont-Etna. Le Marteau résonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublés. Les montagnes voisines et les rivages de la mer en retentissoient : on eût cru être dans cette isle, où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le pere des Dieux ; et par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, et trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes(19); d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence et la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes, manquoient aussi de courage et de force de corps pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitants ; mais les habitants manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, et dont les metiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines. Il est vrai que c'est un malheur, que tous ces hommes, exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point exercés au travail; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les terres vacantes, et appeller à leur secours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront: ils pourront dans la suite en

posséder une partie, et être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux et dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs sujets, et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville, transplantés dans la campagne, éleveront leurs enfants au travail et au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, et à se faire laboureurs: incorporez-les votre peuple, dés qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes et laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite, tout le monde sera peuplé de familles vigoureuses, et adonnées a l'agriculture.

Au reste, ne soyez pas en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La maniere de les faciliter est bien simple: presque tous les hommes ont de l'inclination a se marier: il n'y a que la misere qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent sans peine avec leurs femmes et leurs enfants; car la terre n'est jamais ingrate; elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement. Elle ne refuse des biens qu'a ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfants, plus ils sont riches, si le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfants, dés leur plus tendre jeunesse, commencent a les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les paturages; les autres, qui sont plus avancés en âge, menent déja les grands troupeaux: enfin, les plus agés labourent avec leur pere (20). Cependant la mere toute et la famille prépare un répas simple à son époux et à ses chers enfants, qui doivent revenir fatigués du travail de la

journée; elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et on voit courir des ruisseaux de lait; elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille, innocente et paisible, prend plaisir à chanter tous les soirs en attendant le doux sommeil : elle prépare des fromages, des chataignes, et des fruits conservés dans la même fraicheur que si on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec sa flute, et chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charrue; et ses bœufs, fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent et tardif, malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil par l'ordre des Dieux, répand sur la terre, appaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans defiance, sans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joie innocente! Mais quelle horrible inhumanité que de leur arracher, par des desseins pleins de fuste et d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature et de la sueur de leur front! La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux; mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je? disoit Idoménée, si ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides et sans prévoyance ne songent qu'a charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilants et les plus industrieux pour faire valoir leurs biens : c'est qu'ils esperent en être payés plus facilement; en même-temps, ils chargent moins ceux que la nature rend plus misérables. Renversez

ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, et qui introduit une négligence aussi funeste au roi même qu'à tout l'État. Mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneroient leur poste dans la guerre. Au contraire, (21) donnez des graces et des exemptions aux familles qui se multiplient; augmentez-les à proportion de la culture de leur terre. Bientôt leurs familles se multiplieront, et tout le monde s'animera au travail; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue maniée par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendue généreusement pendant les troubles de la guerre; toute la campagne refleurira. Cérès se couronnera d'épies dorés. Bacchus, foulant à ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le nectar. Les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruisseaux, joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissants paîtront sur l'herbe et parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la source de tant de biens, et de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un si aimable repos? (22) Cette gloire n'est-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, et presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim et le désespoir?

O heureux le roi assez aimé des Dieux, et d'un cœur assez grand, pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples, et de montrer à tous les siecles dans son regne un si charmant spectacle! La terre

entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendroit à ses pieds le prier de régner sur elle.

Idoménée lui répondit: Mais quand les peuples seront ainsi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompront, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'est un prétexte qu'on allegue toujours pour flatter les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts: le remede est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse; et dans leur abondance, ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, et par la grande multiplication des familles. Chaque famille, étant nombreuse, et ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse et l'oisiveté qui rendent les peuples insolents et rebelles. Ils auront du pain, à la vérité et assez largement; mais ils n'auront que du pain et des fruits de leur propre terre, gagnés à la sueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, (23) il faut régler dés-à-présent l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes suivant leurs différentes conditions: il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette regle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquisitions sur les pauvres: tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, et sera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de temps les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans ce-

tre Royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache; le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples: il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, le désordre des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espece de remède, ou comme une liqueur trés-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires: mais n'espérez point de faire observer une regle si importante, si vous n'en donnez vous même l'exemple. D'ailleurs, il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfants. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préférence de l'honneur aux plaisirs, et à la vie même.

Il faut avoir des Magistrats qui veillent sur les familles (24) et sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'est-à-dire, Pasteur du Peuple, que pour veiller nuit et jour sur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de désordres et de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévérement. C'est une clémence, que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, et on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle détestable maxime de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression des peuples! Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination; est-ce là le vrai moyen de régner sans trouble? Est-ce là le vrai chemin qui mene à la gloire?

Souvenez-vous que les pays où la domination des Souverains est plus absolue, sont ceux où les Souverains sont moins puissants. Ils prennent, ils ruinent

(1) *Aprés que Xerxés eut renversé la ville d'Athenes, Thémistocle en releva les murs en moins de temps que n'en avoit mis ce Prince à les détruire ; et l'on vit les plus grandes Puissances de la Grece, jalouses d'une ville qui commençoit à renaître de ses cendres.*

(2) *Les grands hommes savent conserver à la verité toute sa force, sans lui rien faire perdre de sa grace. C'est mal la dépeindre, que de ne la représenter qu'avec des couleurs odieuses. Un censeur rigide aigrit et révolte, un ami sincere touche et persuade. Solon étoit le seul Athénien qui parlât librement à Pisistrate, et nul Athénien n'en étoit si bien reçu que Solon.*

(3) *Tels furent les premiers Principes de la politique Romaine dés la fondation de Rome. Cette ville qui n'étoit dans son origine qu'une assemblée de quelques pâtres, renfermoit un peuple si nombreux lorsque Tullus Hostilius en fit le dénombrement, qu'on à peine à ajouter foi à ce qu'en disent les Historiens.*

(4) *Les plus dangereux ennemis d'Ulysse et de Télemaque étoient les Amants de cette Reine ; mais elle avoit l'art de les amuser sans se rendre à leurs poursuites insensées. Elle savoit profiter de leur foible pour l'intérêt de son fils, et sauver l'Etat et sa gloire. Telle fut la conduite de la Reine Blanche à l'égard du Comte de Champagne.*

(5) *C'étoit à l'assemblage de ces vertus que les Thébains avoient élevé un Temple sous le nom de la Déesse* Harmonie, *qu'ils disoient fille de Mars et de Vénus. Il faut, dit Plutarque, que ces deux Divinités se corrigent réciproquement ; que les Graces adoucissent ce que la valeur a de férooe, et que la valeur anime ce que les Graces ont d'effeminé. C'est-là l'instruction cachée sous la fable des amours de Mars et de Vénus ; et ces allégories ne paroissent point forcées à ceux qui sont initiés dans la Mithologie.*

(6) *Il est difficile qu'un Prince aie des qualités assez brillantes pour racheter le défaut de courage: l'antiquité n'en fournir guere d'autre exemple que ce-lui*

d'Auguste, et ce sera toujours une espece de paradoxe en fait d'Histoire, qu'un Prince qui ne peut soutenir la vue d'une armée, et qui suit cependant assujettir la nation la plus belliqueuse et la plus jalouse de sa liberté. On s'égare dans ses recherches, quand on veut découvrir la cause d'un pareil évenement.

(7) Il en est de la valeur à-peu-pres comme des armes; leur succés dépend de la main qui les porte. Les plus grands Capitaines des Romains régardoient les actions les plus éclatantes comme les plus dangereuses: lorsqu'elles contrevenoient à l'exactitude de la discipline; le succès, qui autorise tout au jugement du vulgaire, ne les éblouissoit pas.

(8) Il n'est rien de si noble dans les Histoires écrites par des Héros de l'antiquité, que la sincérité avec laquelle ils parlent non-seulement de leurs ennemis, mais de ceux qui partageoient avec eux le commandement des armées. Ce n'est jamais sur les débris de la réputation d'autrui qu'un grand Homme élevé la sienne.

(9) Un Etat est dans un grand péril, lorsque deux grands Hommes qui pensent differemment, y partagent l'autorité. Les divisions de Nicias et d'Alcibiade coûterent cher aux Atheniens.

(10) Ce n'étoit point par une servile adulation que les anciens Poëtes faisoient descendre de Jupiter la plupart des rois; ils vouloient leur apprendre à qui ils devoient ressembler.

(11) On fait des fautes avec ces qualités, mais on les répare. Les dernieres années de François I., qui avoit les vertus qu'on donne ici à Idoménée, ne ressemblerent pas au commencement de son regne.

(12) La critique, sur-tout lorsqu'elle est outrée suppose plus d'orgueil et de présomption que de veritable lumiere. Rien ne donne plus d'idée de l'équité des Romains, que la facilité des rivaux même de Pompée, à lui déférer le nom de Grand. Il faut être généreux, pour reconnoître dans les autres des qualités qu'on n'a pas; mais il suffit d'être malin, pour les critiquer.

(13) *Il ne faut pas regarder ce détail comme indigne de la majesté des loix. Celles de Licurgue prescrivoient jusqu'aux mêts dont se devoient nourrir les Lacons; elles régloient la quantité des plats. Ce ne sera jamais par des réglements généraux qu'on bannira d'un Etat le luxe et la mollesse.*

(14) *Telle étoit la politique des Grecs et des Romains; ils n'épuisoient point les finances pour récompenser une belle action; ils savoient la payer par la gloire de l'avoir faite. Rien de moins onéreux au public qu'une couronne de laurier, de myrthe, ou de chêne: mais quel éclat pour un particulier, que cette espece de triomphe de réputation!*

(15) *Pausanias, après la bataille de Platée, fit servir deux tables avec un appareil bien différent dans la tente du Général des Perses. L'on étala dans la premiere toute la profusion du luxe Asiatique; la seconde n'avoit pour tout mêts que le brouet de Lacédémone. C'est la différence de ces deux tables, dit-il aux Capitaines Grecs, qui a décidé de la bataille.*

(16) *C'est dans ces étroites limites que Platon vouloit la contenir dans sa Republique. Quoiqu'en disent les ennemis de l'antiquité, il est certain que cet art a beaucoup perdu de sa force, et qu'il ne lui reste presque plus que ce qu'il avoit de dangereux dans sa douceur.*

(17) *On sait que les Arts rendirent à Athenes tout l'éclat qu'ils avoient reçu d'elle sous le gouvernement de Péricles. Ce grand Homme y fit élever des édifices publics qui ravirent l'admiration de toute la Grece; mais il ne voulut jamais souffrir dans sa maison aucun ornement qui la distinguât de celle d'un simple particulier.*

(18) *Que de choses dont je n'ai que faire, dit Socrate, en voyant chez les marchands d'Athenes, le brillant artirail de ces meubles qui font tout au plus le plaisir des yeux!*

(19) *Les Provinces frontieres des Perses étoient gouvernées par deux Satrapes; l'un commandoit les troupes, l'autre avoit soin de l'agriculture. Si la terre*

mal cultivée ne fournissoit pas abondamment à la subsistance des peuples de l'armée, on déposoit le Satrape qui présidoit à l'agriculture. Si l'ennemi ravageoit les campagnes par ses incursions, on déposoit le Satrape militaire.

(20) *Théocrite et Virgile n'ont jamais mieux relevé le prix des plaisirs champêtres. L'Auteur ne les représente avec tant de graces, que pour faire sentir au Prince qu'il instruit, combien il est doux de contribuer à la felicité des peuples. C'est à cette grande leçon qu'il sait faire contribuer les sciences qui paroissent y avoir moins de rapport.*

(21) *C'est des loix Romaines qu'est tiré ce précepte; elles comptoient pour un grand service celui de donner à l'Etat beaucoup de Romains.*

(22) *Il n'y a pas à balancer entre le titre de roi conquérant et celui de roi pacifique. Une nation s'affoiblit insensiblement à force de vaincre. Il y a toujours une amertume cachée dans les plus beaux fruits de la guerre; il n'y a que douceur dans ceux de la paix.*

(23) *C'est par ce réglement, autorisé dans les Livres saints, que les Romains voulurent mettre un frein à l'avidité des particuliers; mais les riches savent éluder la force de cette loi, en usurpant aux pauvres jusques à leur nom.*

(24) *Tels étoient à Lacédemone les Géronces; à Athenes, les Aréopagites; les Censeurs à Rome. Le Ministere public étoit encore plus occupé à prévenir le crime qu'à le venger.*

FIRENZE

Telemaque après avoir donné la vie à Adrast est obligé de le tuer pour sauver la Sienne.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protésilas, et les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate, pour faire perir Philocles, et pour le trahir lui-même. Il lui avoue que, prévenu par ces deux hommes contre Philocles, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclés l'avoit epaigné, et s'étoit retiré en l'isle de Samos, aprés avoir remis le commandement de la flotte à Polimene, que lui, Idoménée, avoit nommé dans son ordré par ecrit; que, malgré la trahison de Protésilas, il n'avoit pu se resoudre à se defaire de lui

Déja la rèputation du gouvernement doux et modèré d'Idoménée, attire en foule de tous côtès, des peuples qui viennent s'incorporer au sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination.

Déja ces campagnes qui avoient été si long-temps couvertes de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charrue, et prépare ses richesses pour récompenser le laboureur: l'espérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons et sur les collines, les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, et les grands troupeaux de bœufs et de genisses qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissements: ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui à trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille a Idoménée de faire avec les Peucétes, peuples voisins, un échange de toutes les cho-

ses superflues que l'on ne vouloit pas souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps, la ville et les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit langui long-temps dans la misere, et qui n'avoit osé se marier, de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentiments d'humanité, et qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim et les autres fléaux par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des bergers et des laboureurs qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres et de Faunes, mêlés parmi les Nymphes, et dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille et riant; mais la joie étoit modérée, et ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux: ils en étoient plus vifs et plus purs.

Les vieillards, (1) étonnés de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie, mêlée de tendresse: ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Bénissez, disoient-ils, ô grand Jupiter, le roi qui vous ressemble, et qui est le plus grand don que vous nous ayez fait! Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui. Nos arrière-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, et il sera véritablement le pere de tous ses sujets. Les jeunes hommes et les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches, et encore plus les cœurs étoient sans cesse remplis de son nom. Or se croyoit heureux de le voir; on craignoit de le perdre: sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant, que celui d'être aimé, et de rendre tant de gens heureux. Je ne saurois jamais cru, disoit-il; il me sembloit que

toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'a se faire craindre, que le reste des hommes étoit fait pour eux(2); et tout ce que j'avois oui dire des rois, qui avoient été l'amour et les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable: j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisonné mon cœur, dés ma plus tendre enfance, sur l'autorité des rois. C'est ce qui à causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration:

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens, que j'aimois le plus; son naturel vif et hardi étoit selon mon goût: il entra dans mes plaisirs; Il flatta mes passions: il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, et qui se nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux, et l'ame grande, mais modérée; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre et à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts; et lors même qu'il n'osoit me parler, son silence et la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencements, cette sincérité me plaisoit; je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie, pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, et pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor, mais ses maximes étoient bonnes; je les reconnois maintenant. Peu-à-peu les artifices (3) de Protésilas, qui étoit jaloux et plein d'ambition, me dégoûterent de Philoclés. Celui-ci étoit sans empressement, et laissoit l'autre prévaloir; il se contenta de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, et non sa fortune qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin et superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il

avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, et daspirer à la réputation d'un homme qui est au-dessus de tous les honneurs: il ajouta que ce jeune homme, (4) qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit guere; et qu'en rabaissant enfin ma réputation, il vouloit, par l'éclat d'une vertu austere, s'ouvrir le chemin à la Royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclés voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire, et à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclés contre mes foiblesses, commençoit à me lasser. Les complaisances de Protésilas et son industrie inépuisable pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant, Protésilas, ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, et de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ces paroles. Voici comment il acheva de me tromper. Il me conseilla d'envoyer Philoclés commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; et pour m'y déterminer, il me dit: Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne; j'avoue qu'il à du courage et du génie pour la guerre; il vous servira mieux qu'un autre, et je préfere l'intérêt de votre service à tous mes ressentiments contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture et cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, et je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion et de tout intérêt. Mais hélas! que les Princes sont dignes de compassion! Cet homme me connois-

noissoit mieux que je ne me connoissois moi-même: il savoit que les rois sont d'ordinaire défiants et inappliqués; défiants par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils sont environnés; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent; et qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennet eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance et en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, et surtout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des pièges.

Philoclès, en partant, prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écouterez que mon ennemi; et qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis je; Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui: il vous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus importants emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance: ne craignez rien, allez, et ne songez qu'a me bien servir. Il partit, et me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer, Mentor, je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, et que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succés des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protésilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité et de maximes équitables, qui ne se faisoit point sentir de même dans Protésilas: mais j'avois laissé prendre à Protésilas un ton décisif auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne

pouvois accorder; et dans cette lassitude, j'aimois mieux par foiblesse hazarder quelque chose aux dépens des affaires, et respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre: mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secretement au fond de mon cœur, et d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, et se hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre: mais Protésilas, qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je desirois qu'il fit une descente dans l'isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle: mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquerent à Philoclès dans cette entreprise, et il l'assujettit (5) à certains ordres, qui causerent divers contre-temps dans l'exécution.

Cependant il se servit d'un domestique trés-corrompu que j'avois auprés de moi, et qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte, quoiqu'ils parussent ne se voir guère, et n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour, en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire trés-dangereuse. Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire roi de l'isle de Carpathie. Les chefs des troupes sont attachés à lui; tous les soldats sont gagnés par ses largesses, et plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre; il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire roi: on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre, et elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, et c'étoit Protésilès qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange surprise: je la relisois sans cesse, et ne pouvois me

persuader qu'elle fût de Philoclès ; repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement et de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ? Quel moyen de résister a une lettre, où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserai-je, me dit il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre ? Philoclès dit à son ami, qu'il peut parler en confiance à Protésilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre : assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès, et ils se sont accommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain temps, il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuse en toute occasion ; ils se voyent depuis quelque temps avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entreprise contre toutes les regles, et qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût ainsi servir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, et peut-être pour renverser le trone où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si, malgré mes avis sinceres, vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la verité ?

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, et je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'isle de Carpathie, il ne sera plus

temps d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'hommes sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide ; mais je craignois Protésilas, et je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, et je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris ; il me représenta sa conduite droite et modérée ; il m'exagéra ses services ; en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté, Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, et pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois sont malheureux, et exposés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroissent tremblants à leurs pieds !

Je crus faire un coup d'une profonde politique, et déconcerter Protésilas, en envoyant secrètement à l'armée navale Timocrate, pour faire mourir Philoclès. Protésilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, et me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, et trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente ; il manquoit de tout : car Protésilas, ne sachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même temps une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, et qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci (6) soutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, et par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette descente étoit téméraire et funeste pour

les Crétois, chacun travailloit à la faire réussir, comme s'il eût eu sa vie et son bonheur attachés au succés. Chacun étoit content de hazarder sa vie à toute heure sous un chef si sage et si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit gouverner absolument aprés la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, et qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprés de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, et ensuite il dit à Philoclès qu'il etoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secretes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux Capitaines. Philoclès se renferma avec eux et avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès: le coup glissa, et n'enfonça guère avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, et s'en servit contre lui et contre les deux autres. En même-temps il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui, étant troublés, l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris, et on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, et lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; et comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

Philoclès, effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération: il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent;

il le mit en sûreté, et le renvoya en Crete; il céda le commandement de l'armée a Polimène, que j'avois nommé, dans mon ordre écrit de ma main, pour commander, quand on auroit tué Philoclès. Enfin, il exhorta les troupes a la fidélité qu'ils me devoient et passa pendant la nuit dans une légere barque, qui le conduisit dans l'isle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté et dans la solitude, travaillant a faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs et injustes, mais sur-tout des rois, qu'il croit les plus malheureux et les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit, Mentor arrêta Idoménée. Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-temps à découvrir la vérité? Non, répondit Idoménée; je compris peu-à-peu les artifices de Protésilas et de Timocrate; ils se brouillerent même; car les méchants ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abyme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un et de l'autre? Hélas! répondit Idoménée, est ce que vous ignorez la foiblesse et l'embarras des Princes? Quand ils sont une fois livrés à des hommes, qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, et qu'ils comblent de bienfaits: j'avois horreur de Protésilas, et je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion! Je me savois bon gré de le connoître, et je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs, je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin, j'avois une raison pour m'excuser en moi même de ma foiblesse: c'est que je ne connoissois par la véritable vertu, faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires: je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, et que la probité étoit un bel fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat, pour sortir des

mains d'un homme corrompu, et pour tomber dans celles de quelqu'autre qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincere que lui? Cependant l'armée navale, commandée par Polimène, revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'isle de Carpathie; et Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires, et trop inappliqué, pour pouvoir me tirer de ses mains; il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, et instruire un nouvel homme: c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé. Je faisois même de temps en temps sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir (7) à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, et à décider contre son sentiment; mais comme il connoissoit ma lenteur et ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniatrement à la charge; il usoit, tantôt de manieres pressantes, tantôt de souplesse et d'insinuation; sur-tout, quand il s'apperçevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusements propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire, et de faire valoir son zele pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniere de flatter mes passions m'entraînoit toujours; il savoit mes secrets; il me soulageoit dans mes embarras; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin, je ne pus me résoudre à le perdre: mais

en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment, on n'entendit plus dans mes conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi; l'erreur qui prépare la chûte des rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux même qui avoient le plus de zéle pour l'état et pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper. Après un si terrible exemple, moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, et qu'elle ne parvint jusqu'à moi, malgré les flatteurs; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumiere m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé de cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse et l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espece de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur et la fausse gloire dans laquelle on élève les rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, et que de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des Princes foibles et inappliqués; c'étoit précisement le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siege de Troye.

En partant, je laissai Protésilas maître des affaires: il les conduisoit en mon absence avec hauteur et inhumanité. Tout le Royaume de Crete gémissoit sous sa tyrannie; mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité, et que j'abandonnois à la cruauté de Protésilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui: mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite, il me contraignit de chasser le vaillant Mérion, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siege de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, et qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foiblesses, et la haine des peuples que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois, lassés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuisé toute leur patience; et l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs.

Timocrate me suivit au siege de Troye, et rendoit compte secretément par ses lettres à Protésilas, de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentois bien que j'étois en captivité; mais je tâchois de n'y pas penser, désesperant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée se révolterent, Protésilas et Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonnés, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes insolents pendant la prospérité, sont toujours foibles et tremblants dans la disgrace. La tête leur tourne aussi-tôt que l'autorité absolue leur échappe (8). On les voit aussi rampants qu'ils ont été hautains, et c'est en un moment qu'ils passent d'une extremité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée: mais d'où vient que connoissant à fond ces deux méchants hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois? Je ne suis pas surpris qu'ils vous ayent suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprends même que vous aviez fait une action généreuse de leur donner un asyle dans votre nouvel établissement: mais pourquoi vous livrer encore à eux, après tant de cruelles expériences?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux Princes amollis et inappliqués, qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontents de tout, et ils n'ont pas le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaines de fer qui me lioient à ces deux hommes,

et ils m'obsédoient à toute heure. Depuis que je suis ici (9), ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues. Ils ont épuisé cet état naissant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai sentis en Crete : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, et vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit, pour me mettre hors de servitude. Je ne sais ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici, je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protésilas dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous, mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse ; l'autre est un homme caché; et d'un esprit profond: ils sont accoutumés d'errer de Royaume en Royaume ; qui sait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé. Voici un état naissant et mal affermi ; les moindres mouvements pourroient le renverser.

Protésilas ne disoit rien ; mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger, et l'excés de toutes ces réformes que vous me faisiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus; ils deviendront fiers, indociles, et seront toujours prêts à se révolter: il n'y a que la foiblesse et la misere qui les rendent souples, et qui les empêchent de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entrainer, et il la couvroit d'un prétexte de zéle pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance royale, et par là vous faites

au peuple même un tort irréparable, car il à besoin qu'on le tienne bas, pour son propre repos.

A tout cela, je répondois que je saurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse, en punissant avec fermeté tous les coupables; enfin, en donnant aux enfants une bonne éducation, et à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre et laborieuse. Eh quoi! disois-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, et trés-fideles à leurs Princes! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition et l'inquiétude des Grands d'un état, quand on leur à donné trop de licence, et qu'on à laissé leurs passions s'étendre sans bornes. C'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe, et dans l'oisiveté; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le temps de paix. Enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités; c'est la dureté, la hauteur des rois et leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'état pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes (10), et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, aprés qu'il l'à gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu detruire: il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé la-dessus. Il va audevant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres; il est le premier a me représenter leurs besoins, et à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, et qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas; il à songé à se rendre indépen-

dant. Protésilas en est jaloux, et c'est en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor, souriant, répondit ainsi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissiez la trahison! Ah! vous ne savez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux sur un roi foible, et inappliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs, je vous ai déja dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave: Je ne vois que trop combien les méchants prévalent sur les bons auprés des rois: vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas, et ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchants ne sont point des hommes incapables de faire le bien: ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, et pour tromper le reste des hommes. A proprément parler, ils ne sont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paroissent la pratiquer; mais ils sont capables d'ajouter à tous les autres vices, le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous, pour conserver l'autorité. Mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, et pour reprendre en liberté son naturel trompeur et féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur et en repos, pendant qu'un tel homme vous obsède à toute heure, et que vous savez le sage et le fidelle Philoclès, pauvre et déshonoré dans l'isle de Samos?

Vous reconnoissez bien, ô Idoménée, que les

hommes trompeurs et hardis qui sont présents; entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre; c'est celui d'oublier facilement la vertu et les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes, est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux: ils ne sont frappés que de ce qui est présent, et qui les flatte: tout le reste s'efface bientôt. Sur-tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit et les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimés, puis-qu'ils n'aiment rien que leur grandeur et leurs plaisirs?

Fin du Livre treizieme.

NOTES DU LIVRE TREIZIEME.

(1) *Un Prince peut bien rendre ses peuples heureux; mais souvent ses sujets ne sentent pas les soins qu'il se donne pour leur procurer cette félicité. L'Empereur Antonin, aprés avoir établir la sûreté et l'abondance dans toutes ses Provinces, gémissoit d'entendre encore cette plainte si ancienne, mais si injurieuse à un bon Prince:* Les temps sont mauvais.

(2) *Il faut des sentiments, pour goûter le plaisir délicat de faire du bien aux autres: il faut de l'esprit, pour trouver dans les Lettres une agréable délassement. Les hommes vulgaires sont exclus de ces plaisirs, qu'ils ne peuvent régarder que comme de belles chimeres.*

(3) *A l'usage qu'un Courtisan fait de sa faveur, il est aisé de connoître s'il la doit à son mérite ou à ses intrigues. Agrippa ne desservoit personne. Séjan n'étoit occupé qu'à nourrir les soupçons que l'esprit inquiet de Tibere formoit à tous les instants.*

(4) *Apellès fut accusé par un peintre jaloux de sa gloire, d'avoir trempé dans une conspiration contre le roi Ptolomée; après qu'on eut réconnu son innocence, Apellès ne se servit que de son pinceau pour se venger de la calomnie; il la représenta sous la figure d'une femme, précédée par l'ignorance et par les*

soupçons, appuyée sur l'envie: elle adresse la parole à un homme dont les oreilles vont de pair avec celles de Midas. On peut voir dans Lucien tous les traits emblématiques de ce tableau, qui donnent beaucoup d'idée de l'invention du peintre.

(5) Assujettir un Général à des ordres qui limitent son autorité, c'est l'empêcher de mettre à profit les fautes de son ennemi; de saisir les moments favorables, mais imprévus, que la fortune lui présente; c'est l'exposer à perdre la confiance de ses Soldats, qui attribuent à l'âscheté ce qui n'est qu'obéissance. Les Romains étoient persuadés qu'il en est de l'autorité d'un Général comme de son génie, que ni l'un ni l'autre ne doit avoir des bornes.

(6) C'est ainsi que le grand Capitaine Gonsalve de Cordoue, assiégé dans Barlette par l'armée Françoise, mais pressé plus vivement encore par la peste et par la famine, trouvoit dans lui même des ressources superieures à ces fléaux et faisoit entrer dans le cœur de ses Soldats ces grands sentiments qu'on croyoit ne devoir être que dans le sien.

(7) Ce fut précisément la conduite que tint le roi d'Espagne. Philippe IV., avec le Comte Duc d'Olivares, aprés la perte du Royaume de Portugal. Ce Prince ne savoit ni souffrir ce Ministre, ni s'en défaire.

(8) Il n'y a que les grandes hommes qui sachent soutenir une disgrace, et relever leur gloire par l'adversité bien soutenue. Cicéron étoit foible dans son exil. Scipion, dans sa solitude, faisoit voir que la felicité ne dépendoit point des caprices du peuple.

(9) Les Ministres intéressés inspirent au Prince la prodigalité. Ceux qui sont au-dessus de l'intérêt, le portent à ménager la substance du peuple. C'est peut-être pour cette raison que Louis XII. fut plus économe que François I.

(10) C'est à ces causes que devoient remonter ceux qui ont écrit la décadence des états. Un grand Empire ne tombe jamais que par lui-même; les armes étrangères ne l'assujettissent que quand il a été affoibli par l'oisiveté et par la mollesse, ou déchiré par les divisions.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protésilas et Timocrate en l'isle de Samos, et à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégésippe, qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joie. Il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre et solitaire. Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens: mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, et arrive à Salente, où Idoménée, qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chasser Protésilas et Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime et que je l'estime. Je suis, depuis ma tendre jeunesse, accoutumé à des louanges, à des empressements, à des complaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme. Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste me marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manieres étoient respectueuses et modérées, mais seches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes, gâtés par la flatterie, trouvent sec et austere tout ce qui est libre et ingénu? Ils vont même jusqu'às'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, et qu'on n'aime pas leur autorité, des qu'on n'a point l'ame servile, et qu'on n'est pas prêt à les

flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre et généreuse leur paroît hautaine, critique et séditieuse. Ils devient si délicats, que tout ce qui n'est point flatterie, les blesse et les irrite: mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est effectivement sec et austère; son austérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos Conseillers? Où trouverez-vous un homme sans défauts? (1) Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'est il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, et pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, et qui vous aime mieux que vous ne savez vous aimer vous-même; qui vous dise la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchements: et cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un Prince est trop heureux, quand il naît un seul homme sous son regne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'état; et que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faut de savoir s'en servir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les savoir connoître, et ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zele indiscret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu; montrez au public que vous savez la distinguer, et sur-tout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été jusqu'ici. Les Princes, gâtés comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, et de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'osant ni leur confier les emplois ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, et à pu-

nir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre son favori ; car aussi-tôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspect et importuns à leurs maîtres les Princes, lassés et embarrassés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire ; leur amitié s'évanouit, les services sont oubliés; la chûte des favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils (2) ne les voyent plus. Aussi-tôt le roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux Officiers de sa maison, de prendre Protésilas et Timocrate, et de les conduire en sûreté dans l'isle de Samos, de les y laisser, et de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe, surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joje. C'est maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, et tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, et qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies et d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrete pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison: elle étoit moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du roi. L'architecture étoit de meilleur goût. Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables: il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment sur un lit de pourpre avec une broderie d'or; il paroissoit las et épuisé de ses travaux ; ses yeux et ses sourcils montroient je ne sais quoi d'agité, de sombre et de farouche. Les plus grands de l'état etoient autour de lui rangés sur des tapis, composant leurs visages sur celui de

Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit, avec des exagérations ridicules, ce que Protésilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui assuroit que Jupiter, ayant trompé sa mere, lui avoit donné la vie, et qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poéte venoit lui chanter des vers, où il disoit que Protésilas, instruit par les Muses, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Une autre Poëte, encore plus lâche et plus impudent, l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts et le pere des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protésilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait et dédaigneux, comme un homme qui sait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, et qui fait trop de graces de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protésilas sourit: toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit: mais Protésilas, reprenant bientôt son air sévere et hautain, chacun rentra dans la crainte et dans le silence. Plusieurs nobles cherchoient le moment où Protésilas pourroit se retourner vers eux et les écouter; ils paroissoient émus et embarrassés. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces: leurs (3) postures suppliantes parloient pour eux; ils paroissoient aussi soumis qu'une mere aux pieds des autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contents, attendris, pleins d'admiration pour Protésilas, quoique tous eussent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment, Hégésippe entre, saisit l'épée de Protésilas, et lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans l'isle de Samos. A ces pa-

roles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe ; il pleure, il hésite, il begaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changerent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le temps, ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi et porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, et sa surprise fût extrême ; car il croyoit qu'étant brouillé avec Protésilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé ; on arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux, et pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, et qui sont cause de leur chûte : ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes et de leurs enfants; je ne dis pas (4) loin de leur amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices et dans le faste: semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts, a se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'isle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit assez loin de la ville, sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il est dans cette isle, lui disoit on, il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience, de son travail, et de sa tranquillité ; n'ayant rien, il paroit toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires, sans bien et sans autorité, il ne laisse pas d'obliger ceux qui

le méritent; et il a mille industries pour faire plaisir a tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide et ouverte; car la pauvreté et la simplicité des mœurs de Philoclès faisoit qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte; une natte de jonc grossiere lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrisoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis, et en hyver de dattes et de figues seches. Une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le désaltéroit; il n'avoit dans sa grotte que les instruments nécessaires à la sculpture, et quelques livres qu'il lisoit à certaines heures, non pour orner son esprit, ni pour contenter sa curiosité, mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux, et pour apprendre à être bon. Pour la sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté, et gagner sa vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter (5) dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le reconnoissoit aisément pour le pere des Dieux et des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude et menaçante: mais ce qui étoit de plus touchant, étoit une Minerve qui animoit les arts; son visage étoit noble et doux, sa taille grande et libre: elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe, ayant pris plaisirs à voir les statues, sortit de la grotte, et vit de loin, sous un grand arbre, Philoclès qui lisoit sur le gazon; il va vers lui; et Philoclès, qui l'apperçoit, ne sait que croire. N'est-ce point-là, dit il en lui même, Hégésippe, avec qui j'ai long-temps vécu en Crete? Mais quelle espérance qu'il vienne dans une isle si éloignée? Ne seroit-ce point son ombre qui viendroit après sa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le

reconnoître et de l'embrasser. Est-ce donc vous, dit-il, mon cher et ancien ami? Quel hasard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage? Pourquoi avez-vous abandonné l'isle de Crete? Est-ce une disgrace semblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie?

Hégésippe lui répondit; Ce n'est point une disgrace, au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'amene ici. Aussi-tôt il lui raconta (6) la longue tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chûte de ce Prince sa fuite sur les côtes de l'Hespérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor et de Télemaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du roi, et la disgrace des deux traîtres: il ajouta qu'il les avoit menés à Samos, pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès, et il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, et le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur et de repos, que dans les palais dorés de l'isle de Crete. Les hommes ne me trompent plus; car je ne vois plus les hommes, et je n'entends plus leurs discours flatteurs et empoisonnés. Je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légere étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond et d'une douce liberté, dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irois-je encore chercher parmi les homme jaloux, trompeurs et inconstants? Non, non mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le Roi, et me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire,

il m'a fait le plus grand des biens; il m'a délivré du tumulte et de la servitude des affaires: je lui dois ma chere solitude, et tous les plaisirs innocents que j'y goûte. Retournez, ô Hégésippe, retournez vers le roi; aidez lui à supporter les miseres de sa grandeur, et faites auprés de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si long-temps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprés de lui. Pour moi, aprés mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les rois sont à plaindre! O que ceux qui les servent sont dignes de compassion! S'ils sont méchants, combien font-ils souffrir les hommes, et quels tourments leur sont préparés dans le noir Tartare! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre! quels pieges à éviter! que de maux à souffrir! Encore une fois, Hégésippe, faissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement: il l'avoit vu autrefois en Crete pendant qu'il gouverneit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé. C'est que son naturel, ardent et austere le consumoit dans le travail; il ne pouvoit voir sans indignation, le vice impuni: il vouloit, dans les affaires, une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi ces emplois détruisoient sa santé délicate; mais à Samos, Hégésippe le voyoit gras et vigoureux. Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvellée sur son visage. Une vie sobre, tranquille et laborieuse, lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant. C'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur et cette santé parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez vous que je quitte les vrais biens pour courir aprés les

faux, et pour me replonger dans mes anciennes miseres ? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas ; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches et vos amis, qui soupirent aprés votre retour, et que la seule espérance de vous embrasser comble de joie ? Mais vous, qui craignez les Dieux, et qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, et de rendre tant de peuples heureux ? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie (7) sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, et d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens ? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi ; s'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu. Ce n'est pas le véritable, le bon, le juste Philoclès qu'il a voulu faire perir ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoit, et qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les bras pour vous embrasser. Dans son impatience, il compte les jours et les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi, et à tous vos plus tendres amis ?

Philoclès, qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit sont air austere en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, et où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeuroit immobile, et ni les prieres ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son cœur. Mais au moment où Hégésippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philoclès ayant consulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiseaux (8), par les entrailles des victimes, et par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le desert où il avoit passé tant d'années. Hélas! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour? Ici les Parques me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or et de soie. Il se prosterna en pleurant pour adorer la Naya de qui l'avoit si longtemps désaltéré par son onde claire, et les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, et d'une triste voix les répéta à toutes les divinités champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer: il crut que le malheureux Protésilas, plein de honte et de ressentiment, ne voudroit point le voir; mais il se trompoit, car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, et ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philoclès se cachoit modestement, de peur d'être vu par ce misérable: il craignoit d'augmenter sa misere, en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protésilas cherchoit avec empressement Philoclès; il voulut lui faire pitié, et l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincere pour lui promettre de travailler à le faire rappeller; car il savoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les Dieux par des mœurs pures, et par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protésilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses qu'il exécuta fidélement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme et de ses enfants qui étoient demeurés à Salente dans une affreuse pauvreté, exposés à l'indignation publique: l'autre étoit d'envoyer à Protésilas, dans cette isle éloignée, quelque secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe, impatient, se hâta de faire partir

Philoclès. Protésilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachés et immobiles sur le rivage; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, et que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus les voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin, troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux; se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle mort, qui, sourde à ses prières ne daigne pas le délivrer de tant de maux, et (9) qu'il n'a pas le courage de se donner lui-même.

Cependant le vaisseau, favorisé de Neptune et des vents, arriva bientôt à Salente. On vint dire au roi qu'il entroit déja dans le port. Aussi-tôt il courut au devant de Philoclès avec Mentor; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien-loin de paroître une foiblesse dans un roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'éleve audessus de ses propres fautes, en les avouvant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, et d'entendre le roi parler avec tant de sagesse et de bonté.

Philoclès, avec un air respectueux et modeste, recevoit les caresses du roi, et avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le roi au palais. Bientôt Mentor et lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus; c'est que les Dieux, qui ont refusé aux méchants de youx pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être ensemble, sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au roi à se retirer aupres de Salente, dans une solitude où il continua de vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, et

de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina, fut l'éducation des enfants, et la maniere de vivre pendant la paix. Pour les enfants, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parents qu'à la République; ils sont les enfants du peuple, ils en sont l'esperance et la force; il n'est pas temps de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes: il vaut bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le roi (10), ajoutoit-il, qui est le pere de tout son peuple, est encore plus particulierement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller, et de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfants. Qu'il tienne ferme pour faire observer les loix de Minos, qui ordonnent qu'on éleve les enfants dans le mépris de la douleur et de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices et les richesses: que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, la mollesse, passent pour des vices infames; qu'on leur apprenne, dés leur plus tendre enfance, à chanter les louanges des Héros qui ont été aimés des Dieux, qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie, et qui ont fait éclater leur courage dans les combats; que le charme de la musique saisisse leurs ames, pour rendre leurs mœurs douces et pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort et les tourments, que le moindre reproche de leurs consciences. Si, de bonne heure, on remplit les enfants de ces grandes maximes, et qu'on les fasse entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire et de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques, pour accoutumer la jeunesse aux

plus rudes exercices du corps, et pour éviter la mollesse et l'oisiveté qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande variété de jeux(11)et de spetacles qui animassent tout le peuple; mais sur-tout qui exerçassent les corps pour les rendre adroits, souples et vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'est que les jeunes gens se mariassent de bonne heure, et que leurs parents, sans aucune vue d'intérét, leur laissassent choisir des femmes agréables de corps et d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile et passionée pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guerre, disoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune experience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là vous affoiblirez insensiblement la nation, les courages s'amolliront, les délices corrompront les mœurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; et pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit: Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un état, et le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversements de fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déja dans vos mains, et la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son pays; on laisse les terres presque

incultes, on trouble le commerce: mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleures loix, et on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus aux Lettres. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un roi qui verse le sang de tant d'hommes, et qui cause tant des malheurs pour acquérir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de son royaume, est indigne de la gloire qu'il cherche, et mérite de perdre ce qu'il possede, pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déja vu les exercices du corps que nous établissons; les prix qui exciteront l'émulation; les maximes de gloire et de vertu (11), dont on remplira les ames des enfants presque dès le berceau, par le chant des grandes actions des Héros: ajoutez à ces secours celui d'une vie sobre et laborieuse. Mais ce n'est pas tout; aussi tôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, sur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, et qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés. Votre alliance sera recherchée, on craindra de la perdre; sans avoir la guerre chez vous et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre: car le vrai moyen d'éloigner la guerre, et de conserver une longue paix, c'est de cultiver les armes, c'est d'honorer les hommes excellents dans cette profession, c'est d'en avoir toujours qui s'y soient exercés dans les pays étrangers, qui connoissent les forces, la discipline et les manieres de faire la guerre des peuples voisins; c'est d'être également incapable, et de faire la guerre par ambition, et de la craindre par mollesse. Alors,

étant toujours prêt à la faire pour la nécessité, on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les alliés, quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres, c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus solide et plus sûre que celle des conquérants; vous gagnez l'amour et l'estime des étrangers: ils ont tous besoin de vous; vous régnez sur eux par la confiance, comme vous régnez sur vos sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés, votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voisin vous attaque contre les regles de la justice, il vous trouve aguerri, préparé; mais ce qui est bien plus fort, il vous trouve aimé et sécouru. Tous vos voisins s'allarment pour vous, et sont persuadés que votre conservation fait la sûreté publique. Voilà un rempart bien plus assuré que toutes les murailles des villes, et que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui sachent la chercher, et qui ne s'en éloignent point. Ils courent aprés une ombre trompeuse, et laissent derriere eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Aprés que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit; puis il jettoit les yeux sur le roi; et étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son cœur toutes les paroles qui sortoient comme un fleuve de sagesse de la bouche de cet étranger.

Minerve, sous la figure de Mentor, établissoit ainsi dans Salente toutes les meilleures loix et les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idoménée que pour montrer à Télemaque, quand il reviendroit, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, et pour donner à un bon roi une gloire durable.

Fin du Livre quatorzieme.

NOTES DU LIVRE QUATORZIEME.

(1) *La vérité est presque toujours altérée, affoiblie, déguisée par les ménagements, les craintes, les réserves avec les-quelles on l'expose. Elle ne sort avec toute sa force que d'une bouche ennemie. Aussi Plutarque a-t-il prouvé que les ennemis, à qui sait en profiter, sont aussi utiles que les amis.*

(2) *Tel est le caractere d'un Prince foible et ceux qui savent s'emparer des avenues du Trône, sont les véritables maîtres de sa personne; c'est être perdu dans l'esprit d'un tel Prince, que d'être absent.*

(3) *Il est difficile de demander sans bassesse. Les Déesses des prieres sont boiteuses, dit Homere, qui avoit sans doute éprouvé qu'on est contraint de s'avilir dans la mauvaise fortune.*

(4) *L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un commerce de sentiments. Dire que les Grands ne peuvent avoir d'amis, c'est les accuser de n'aimer personne.*

(5) *Les mêmes objets reviennent souvent dans le poëme, mais toujours avec des couleurs différentes. Cette fécondité d'idées est l'ame de la Poésie; elle tient le Lecteur dans l'enchantement, en lui présentant à tous les instants des trésors qui ne se ressemblent point.*

(6) *C'est ainsi que l'Auteur évité ces répétitions si condamnées dans l'Iliade. Tout ce qu'on peut dire pour leur justification, c'es quelles rendent l'action plus dramatique. Virgile, qui a si bien saisi toutes les beautés de son modele, a fait voir ce qu'il pensoit de ces répétitions, en les évitant dans l'Enéïde.*

(7) *La Philosophie ne tend point à nous exclure de la société. Le vrai Sage est celui qui sait faire goûter la sagesse. Tels furent les premiers Philosophes, et leur vie donnoit encore plus d'idée de leur science que leurs leçons. Les Sophistes les imitoient à demi; ils agissoient en hommes, et parloient en Philosophes.*

(8) *Les graves augures ne pouvoient s'empêcher de rire quand ils étoient assemblés, dit Cicéron: mais*

la politique savoit faire usage de ces bisarres cérémonies. Les Prêtres étoient ordinairement vendus aux Généraux, qui avoient, quand ils le vouloient, les victimes propices, et qui relevoient le courage des soldats, par ces assurances de la protection des Dieux.

(9) *Persée, après avoir été pris prisonnier, supplioit Paul Emile de ne point l'attacher à son char de triomphe. Eh! pour quoi me demander ce qui ne tient qu'à vous, lui répondit le vainqueur, lui reprochant d'être assez lâche pour survivre à sa defaite?*

(10) *L'éducation des enfants n'étoit point arbitraire à Lacédémone. Elle étoit confiée à des Magistrats qui se croyoient honorés par la confiance que leur témoignoit la République, en les chargeant de ce qu'elle avoit de plus précieux. Les enfants des rois n'étoient point exemptés des exercices auxquels les jeunes Lacons étoient assujettis. Aussi la valeur et la probité n'étoient à Lacédemone que des vertus communes.*

(11) *Tel étoit le fruit que la Grece retiroit de ses fêtes; elles étoient consacrées à des exercices qui rendoient les hommes agiles et vigoureux. Les hymnes qu'on y chantoit, étoient à l'honneur de ceux qui avoient vaincu les Barbares. La politique avoit fait d'un culte superstitieux une espece d'école militaire.*

(12) *Tels étoient les Poésies d'Homere; elles ont formé tous les Héros de la Grece, dit Isocrate.*

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque, au camp des Alliés, gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indisposé contre lui à cause d'Ulysse son pere. Philoctete lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée que le Centaure Nessus avoit donnée à Dejanire. Il lui explique comment il obtint de ce Héros ses fleches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise; comment il fut puni d'avoir trahi son secret, par tous les maux qu'il souffrit dans l'isle de Lemnos; et comment Ulysse se servit de Néoptoleme, pour l'engager à aller au siege de Troye, où il fut guéri de sa blessure par le fils d'Esculape.

Cependant Télemaque montroit son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputation et l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déjà vu à Pylos, et qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût été son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux Héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage viellard, qui avoit vécu trois âges d'homme, étoit comme une histoire des anciens temps, gravée sur le marbre et sur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination pour Télemaque, que Nestor. La haine qu'il avoit nourrie si long-temps dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, et il ne pouvoit voir qu'avec

BIBL. NAZIONALE FIRENZE

Telemaque dans une partie de chasse délivre Antiope d'un Sanglier dont il lui présente la hure

peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Héros qui avoient renversé la ville de Troye. Mais enfin, la modération de Télemaque vainquit tous les ressentiments de Philoctete; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce et modeste. Il prenoit souvent Télemaque, et lui disoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) votre pere et moi, je l'avoue, nous avons été long-temps ennemis l'un de l'autre: j'avoue même qu'aprés que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troye, mon cœur n'étoit point encore appaisé; et quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin, la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue et modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivois par tout (1) le grand Hercule; qui à délivré la terre de tant de monstres, et devant qui les autres Héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprés d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et lès miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, et le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprés d'Omphale, reine de Lydie, comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes; tant il avoit été entrainé par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, et presque effacé la gloire de ses travaux. Cependant, ô Dieux! telle est la foiblesse et l'inconstance des hommes; il se promettent tout d'eux-mêmes, et ne résis-

stent à rien. Hélas! le grand Hercule retomba dans les pieges de l'amour qu'il avoit si souvent détestés: il aima Déjanire. Trop heureux, s'il eût été constant dans sa passion, pour une femme qui fût son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les graces étoient peintes, ravit son cœur. Déjanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique, pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des fleches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les fleches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne, et que ce sang empoisonnoit ces fleches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables.

Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant qui se glissa jusques dans la moëlle de ses os: il poussoit des cris horribles dont le Mont-Oeta résonnoit, et faisoit retentir toutes les profondes vallées; la mer même en paroissoit émue: les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lychas, qui lui avoit apporté, de la part de Déjanire, cette tunique, ayant osé s'approcher de lui, Hercule, dans le transport de sa douleur le prit, et le fit pirouetter comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jetter loin de lui. Ainsi Lychas, lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Aprés ce malheur de Lychas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je songeois a

me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine, d'une main, les hauts sapins et les vieux chênes, qui, depuis plusieurs siecles, avoient méprisé les vents et les tempêtes. De l'autre main, il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique; elle s'étoit collée sur sa peau, et comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il dechiroit aussi sa peau, et sa chair; son sang ruisseloit, et trempoit la terre. Enfin, sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher Philoctete! les maux que les Dieux me font souffrir! ils sont justes; c'est moi qui les ai offensés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere; je péris, et je suis content de périr pour appaiser les Dieux. Mais hélas! cher ami, où est-ce que tu fuis? L'excés de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lychas une cruauté que je me reproche; il n'a pas su quel poison il me présentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir: mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, et que je veuille t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctéte. Philoctéte recevra dans son sein mon ame prête à s'envoler. C'est lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctéte! Philoctéte, la seule espérance qui me reste ici-bas?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui: il me tend les bras, et veut m'embrasser; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bûcher sur le sommet de la montagne; il monte tranquillement sur le bûcher; il étend la peau du lion de Nemée, qui avoit si long-temps couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres, et délivrer les

malheureux; il s'appuye sur sa massue, et il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains tremblantes et saisies d'horreur, ne purent lui refuser ce cruel office, car la vie n'étoit plus pour lui un présent des Dieux, tant elle lui étoit funeste. Je craignis même que l'excés de ses douleurs ne le transportât jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençoit à prendre au bûcher: C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les Dieux te le rendent; je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces fleches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne. Tu sais que les blessures qu'elles font, sont incurables; par elles tu seras invincible comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi, que je meurs fidele à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais, s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une derniere consolation: promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel, ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas! je le jurai même en arrosant son bûcher de mes larmes: un rayon de joie parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flamme qui l'enveloppa, étouffa sa voix, et le déroba presque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins au travers des flammes, avec un visage aussi serein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mere Alcmene: mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile et immortelle; cette flamme celeste, qui est le vrai principe de vie, et qu'il avoit reçue du pere des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voûtes dorées du brillant Olympe boire le nectar, où les Dieux lui donnerent pour épouse l'ai-

mable Hebé, qui est la Déesse de la jeunesse, et qui versoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymede eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces fleches qu'il m'avoit donnés pour m'élever au dessus des Héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger de Ménelas de l'infame Paris, qui avoit enlevé Hélène, et de renverser l'Empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les fleches d'Hercule.

Ulysse votre pere, qui étoit toujours le plus éclairé et les plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siege de Troye, et d'y apporter les fleches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long-temps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucune nouvel exploit de ce Héros: les monstres et les scélérats recommençoient à paroître impunément; les Grecs ne savoient que croire de lui: les uns disoient qu'il étoit mort, d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée dompter les Scythes, mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, et entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide: il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes; je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du Mont-Oeta, où j'avois vu périr mon ami; je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce Héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux: mais la douce et puissante persuasion étoit sur les levres de votre pere; il parut presque aussi affligé que moi: il versa des larmes; il sut gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvoient reussir sans moi il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne

dire jamais; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, et il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais; mais j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer. Les Dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule; ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes fleches pouvoient faire: me préparant á percer un daim qui se lançoit dans un bois, je laissai tomber par mégarde la flêche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes; je remplissois nuit et jour l'isle de mes cris; un sang noir et corrompu, coulant de ma playe, infectoit l'air, et répandoit, dans le camp des Grecs, une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fût le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'interêt commun de la Grece et la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienséance particuliere. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, son infection, et la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité, et de la plus noire trahison. Hélas! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit justes que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai presque pendant tout le siege de Troye, seul, sans secours, sans espérance, sans soulage-

ment, livré à d'horribles douleurs dans cette isle déserte et sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit et jour; j'amassai quelques feuilles pour me coucher; et il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossiérement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le sang, et dont je me servois aussi pour la nettoyer. La, abandonné des hommes, et livré à la colere des Dieux, je passois mon temps à percer des mes flêches les colombes et les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelques oiseaux pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proie: ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laisserent quelques provisions; mais elles durerent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi? disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grece, et puis l'abandonner dans cette isle déserte pendant son sommeil! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fût ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette isle sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettés, et on n'y peut espérer de société que par des nau-

frages; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener: ils craignoient la colere des Dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans, je souffrois la douleur, la faim; je nourrissois une playe qui me dévoroit; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médicinales pour ma playe, j'apperçus dans mon autre un jeune homme beau et gracieux, mais fier, et d'une taille de Héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards et la démarche: son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras; il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me trainois. Les cris perçants et douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur.

O étranger lui disois-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette isle inhabitée? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes livres cette langue que j'ai apprise dés l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si long-temps dans cette solitude! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux; tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptoleme m'eut dit, je suis Grec, que je m'écriai: O douce parole aprés tant d'années de silence et de douleur sans consolation! O, mon fils! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable, t'à conduit ici pour finir mes maux? Il me répondit: Je suis de l'isle de Scyros, j'y retourne; on dit que je suis fils d'Achille; tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité; je lui dis: O fils d'un pere que j'ai tant aimé! cher nourrisson de Lycomede, comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du siege de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la premiere expédition. Et toi, me dit-il en étois-tu?

Alors je lui répondit: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete, ni ses malheurs! Hélas! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misere! la Grece ignore que je souffre; ma douleur augmente; les Atrides m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle maniere les Grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes. Aprés la mort d'Achille, me dit-il ... (D'abord je l'interrompis, en lui disant: Quoi! Achille est mort? Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton pere.) Néoptoleme me répondit: Vous me consolez en m'interrompant; qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon pere!

Néoptoleme reprenant son discours, me dit: Apres la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la douleur de la mort d'Achille, et le desir d'hériter de sa gloire dans cette célebre guerre, m'engageoit assez à les suivre. J'arrive au siege, l'armée s'assemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, hélas! il n'étoit plus. Jeune et sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere; ils me répondent cruellement: Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte: mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit: Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siege; tu n'as pas mérité de telles armes, et tu parles deja trop fierement; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'isle de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux! O Philoctete! j'a tout dit.

Alors je demandai à Néoptoleme comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêche cette injustice. Il

est mort, me répondit-il. Il est mort, m'écrai je! et Ulysse ne meurt pas; au contraire, il fleurit dans l'armée! Ensuite, je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, et de Patrocle, si chéri par Achille. Ils sont mort aussi, me dit-il. Aussi-tôt je m'écriai encore: Quoi, morts! Hélas! que me dis-tu? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, et épargne les méchants. Ulysse est donc en vie! Tersite l'est aussi sans doute? Voi-là ce que font les Dieux; et nous les louerions encore!

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere, Néoptoleme continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles: Loin de l'armée Grecque, où le mal prévant sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage isle de Scyros. Adieu, je parts, que les Dieux vous guérissent.

Aussi-tôt je lui dis: O mon fils, je te conjure par les mânes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge; mais il y auroit de la honte à m'abandonner: jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y à de gloire à être bon: ne me laisse point en un désert, où il n'y a aucun vestige d'homme; mene-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée qui n'est pas loin du Mont Oeta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius: renvoye-moi à mon pere. Hélas! que je crains qu'il ne soit mort! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau: ou il est mort; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité, doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Nèoptoleme il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore: O heureux jour! ô aimable Néop-

toleme, digne de la gloire de ton pere! Chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu; comprenez ce que j'ai souffert; nul autre n'eût pu le souffrir : mais la nécessité m'avoit instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert, ne savent rien: ils ne connoissent ni les biens, ni les maux; ils ignorent les hommes; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flêches.

Néoptoleme me pria de souffrir qu'il baisât ces armes si célebres et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumiere, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même; tu peux toucher ses armes, et te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussi-tôt Néoptoleme entre dans ma grote, pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied; je m'écrie : O mort tant desirée! que ne viens-tu? ô jeune homme! brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter! ô terre! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever! De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond; une grande sueur commença à me soulager; un sang noir et corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptoleme d'emporter mes armes et de partir; mais il étoit fils d'Achille, et n'étoit pas né pour me tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras: il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre, lui dis-je? Qu'y a-t-il donc? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siege de Troye. Je repris aussi-tôt: Ah! qu'as-tu dit, mon fils? Rend-moi cet arc: je suis trahi, ne m'arrache

pas la vie. Hélas! il ne répond rien; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages! ô promontoires de cette isle! ô bêtes farouches! ô rochers escarpés! c'est à vous que je me plains; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre: vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule; il veut me traîner dans le camp des Grecs, pour triompher de moi: il ne voit pas que c'est triompher d'une mort, d'une ombre, d'une image vaine. O! s'il m'eût attaqué dans ma force! Mais encore à présent, ce n'est que par surprise: que ferai-je? Rends, mon fils, sois semblable à ton pere, semblable à toi-même. Que dis-tu? Tu ne dis rien! O rocher sauvage! je viens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture; je mourrai seul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conseil te pousse, rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptoleme les larmes aux yeux, disoit tout bas: Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros! Cependant, je m'écrie: Ah! que vois-je? N'est-ce pas Ulysse? Aussi-tôt j'entends sa voix, et il me répond: Oui, c'est moi. Si le sombre Royaume de Pluton se fût entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore: O terre de Lemnos! je te prends à témoin! O soleil! tu le vois, et tu le souffres! Ulysse me répondit sans s'émouvoir: Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'etoit point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire, que nous venons; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troye, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer. Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs; jouis de ton bonheur avec les Atrides; laisse-moi ma misere, et ma douleur. Pourquoi m'enlever? Je ne suis plus rien, je suis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir; que mes cris et l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices? O Ulysse! auteur de mes maux, que les Dieux puissent te... Mais les Dieux ne m'écoutent point; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais! O Dieux! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre pere, tranquille, me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être faché, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher, qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents, et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pere demeurant dans le silence, attendoit que ma colere fût épuisée; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espece de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles: O Philoctete! qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage? Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre, pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grece, et le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptoleme, partons; il est inutile de lui parler; la compassion pour un seul homme, ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grece entiére.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits ; elle remplit les forêts de ses rugissements. O caverne ! disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux ! arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami, il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer, ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit signe à Néoptoleme, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flèche contre votre pere : mais Néoptoleme m'arrêta, en me disant : La colere vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voules faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes, pour tuer celui qui ne les avoit fait rendre : mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore appaisé, j'étois inconsolable de de voir mes armes à un homme que je haissois tant. Cependant. Néoptoleme me disoit : Sachez que le divin Hélenus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troye, par l'ordre et par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'aprés qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir

que quand il sera devant les murailles de Troye ; les enfants d'Esculape le guériront.

En ce moment, je sentis mon cœur partagé; j'étois touché de la naïveté de Néoptoleme, et de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc; mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour, s'il falloit céder à Ulysse; et une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste, et ses manieres simples; mais il avoit une hauteur et une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui, quand il domptoit les monstres. Il me dit:

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe, pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras; tu perceras de mes flêches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troye, tu envoyeras de riches dépouilles à Pœan, ton pere, sur le mont Oeta; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau, comme un monument de la victoire due a mes flêches. Et toi, ô fils d'Achille! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctete, ni Philoctete sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'envoverai Esculape à Troye, pour guérir Philoctete. Sur-tout, ô Grecs! aimez et observez la Religion; le reste meurt, elle ne meurt jamais.

Aprés avoir entendu ces paroles, je m'écriai: O heureux jour! douce lumiere, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis; je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu Nymphe de ces prés humides; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer, Adieu, rivage, où

tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémissements. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si ameres. Adieu, o terre de Lemnos! Laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des Dieux et de mes amis.

Ainsi nous partimes, nous arrivâmes au siege de Troye. Machaon et Podalyre, par la divine science de leur pere Esculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur: mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche, qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendres; vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sais quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux; et sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment: mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le pere même.

Fin du Livre quinzieme.

NOTES DU LIVRE QUINZIEME.

(1) *Cette narration des aventures de Philoctete est presque traduite de la Tragédie de Sophocle, qui porte le nom de ce Héros. Elle n'a rien perdu entre les mains de l'Auteur, qui a su faire d'un des plus beaux restes de l'antiquité un des plus beaux ornements de ce Poëme. Ce sujet, tout grand qu'il est, n'a jamais osé se produire sur notre scene, et il faut avouer qu'il seroit difficile de l'accomoder au goût de notre nation. Philoctete paroît toujours avec son affreuse maladie; il tombe en foiblesse, et fait craindre pour sa vie à tous les instants, et on voit assez que le goût François ne s'accommoderoit ni de la vue d'un malade, ni de ses pamoisons. Eh! comment amener à un pareil sujet une intrigue d'amour, sans laquelle l'Auteur, esclave du parterre, et asservi au goût regnant de la galanterie, ne croit pas qu'on puisse faire une Tragedie?*

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent. Il combat et vaine Hippias, qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frere Phalante. Mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité et de sa faute qu'il voudroit réparer. Au même temps, Adraste, roi des Dauniens, étant informé que les rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télemaque et d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frere Hippias, et Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

Pendant que Philoctete avoit raconté ainsi ses aventures, Telemaque étoit demeuré comme suspendu et immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions differentes qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulysse, Néoptoleme, paroissent tout-à-coup sur le visage naïf de Télemaque, à mesure qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette narration, quelquefois il s'écrioit et interrompoit Philoctete sans y penser : quelquefois il paroissoit réveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctete dépeignoit l'embarras de Néoptoleme, qui ne savoit point dissimuler, Télemaque paroissoit dans le même embarras; et dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptoleme.

L'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraste, roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, et qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télemaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de rois (1) jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun, et se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon et sincere, mais peu caressant; il ne s'avisoit guere de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un cœur noble et porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant, ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivoit son goût sans réflexion; sa mere Pénelope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur et dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes; les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux, que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs, et pour rapporter tout à lui comme une Divinité. Le bonheur de le servir étoit, selon lui, une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter; et les moindres retardements irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainsi dans son naturel (2), auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer aucune autre chose que lui-même; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire et à son plaisir. Mais cette indifférence pour les autres, et cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flatté par sa mere dés le berceau, et il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa premiere jeunesse, n'avoient pu modérer cette impétuosité et cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit

rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours, comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quel qu'effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télemaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point, et ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrents n'arrêtent, qui ne connoît que la voix et la main d'un seul homme capable de le dompter; Télemaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor: mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans sa plus grande impétuosité; il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rappelloit aussi-tôt dans son cœur tous les sentiments de vertu. Sa sagesse rendoit en un moment son visage doux et serein. Neptune, quand il éleve son trident, et qu'il menace les flots soulevés, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télemaque se trouva seul, toutes ses passions suspendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours; il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens, et de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nés pendant le siege de Troye; qui n'avoient eu aucune éducation; leur naissance illegitime, le déréglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne sais quoi de farouche et de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occasion cherchoit à contredire Télemaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible et d'efféminé, il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par-tout la jalousie, et de rendre la fierté de Télemaque odieuse à tous les allies.

Un jour Télemaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête de ses Lacédémoniens, avoit défait cette troupe d'ennemis et que Télemaque trouvant les Dauniens déja vaincus et mis en fuites, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, et de les mener dans le camp. Télemaque soutenoit, au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu et qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des rois alliés. Télemaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante; ils se fussent battus sur le champ (3), si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frere nommé Hippias, célebre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force et par son adresse. Pollux, disoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceste; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval: il avoit presque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit, car il étoit encore plus querelleur et plus brutal, qu'il n'étoit fort et vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télemaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente, sans attendre le jugement de l'assemblée. Télemaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage; tel qu'un sanglier écumant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux son ennemi, et branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin, il le rencontre, et en le voyant, sa fureur se redouble.

Ce n'étoit plus ce sage Télemaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'étoit un frénétique, ou un lion furieux. Aussi-tôt il crie à Hippias: Arrête, o le plus lâche de tous les hommes! Arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, descends tout-à-

l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit, et il lança son dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup; le dard ne toucha point Hippias. Aussi-tôt Télemaque prend son épée, dont la garnde étoit d'or, et que Laërte lui avoit donnée quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, et elle avoit été teinte du sang de plusieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fût victorieux. A peine Télemaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains, ils se saisirent et se serrerent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leurs yeux; ils se raccourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relevent, ils s'élancent, ils sont alterés de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelacés paroissent n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Télemaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déja Télemaque hors d'haleine sentoit ses genoux chanceler. Hippias, le voyant ébranlé, redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve, qui veilloit de loin sur lui, et qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salante, mais elle envoya Iris (4) la prompte Messagere des Dieux. Celle-ci volant d'un aile légere, fendoit les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumiere qui peignoit un nuage de mille diverses couleurs; elle ne se reposa que sur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés: elle voit de loin la querelle, l'ardeur et les efforts des deux com

battants; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télemaque; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subtiles, dans le moment où Hippias sentant toute sa force, se crut victorieux: elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve, de l'égide que la sage Déesse lui avoit confiée. Aussi-tôt Télemaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble; il sent je ne sais quoi de divin qui l'étonne et qui l'accable. Télemaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre, il l'ébranle, il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer; enfin, il le jette par terre, et tombe sur lui. Un grand chêne du Mont-Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt à retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé...

Cependant la sagesse étoit revenue avec la force au-dedans de Télemaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des rois alliés qu'il étoit venu secourir, il rappella lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, et vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur, accouroit au secours de son frere; il eût percé Télemaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télemaque tenoit sous lui dans la poussiere. Le fils d'Ulisse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colere étoit appaisée, et il ne songeoit plus qu'à réparer sa faute, en montrant de la modération. Il se leve, en disant: O Hippias! il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force et votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Daunïens. Pendant que Télemaque, parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de pous-

siere et de sang, plein de honte et de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frere; il étoit en suspens, et hors de lui-même. Tous les rois alliés accoururent; ils menerent d'un côté Télemaque, et de l'autre Phalante et Hippias, qui, ayant perdu sa fierté, n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télemaque, dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force et en grandeur à ces Géants enfants de la terre, qui tenterent autrefois de chasser de l'Olympe les immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente; honteux de sa faute, et ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste et déraisonnable dans ses emportements: il trouvoit je ne sais quoi de vain, de foible et de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie et l'humanité. Il le voyoit, mais il n'osoit espérer de se corriger après tant de rechûtes; il étoit aux prises avec lui même, et on l'entendoit rugir comme un Lion furieux.

Il demeura deux jours enfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, et se punissant soi-même. Hélas! disoit-il, oserai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage et le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la division et le désordre dans l'armée des alliés? Est ce leur sang, ou celui des Dauniens, leurs ennemis, que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même su lancer mon dard; je me suis exposé avec Hippias à forces inégales, je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne serois plus: non, je ne serois plus ce téméraire Télemaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas! si je pouvois au moins espé-

rer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait ! trop heureux ! trop heureux ! Mais peut-être qu'avant la fin du jour, je ferai et voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte et d'horreur. O funeste victoire ! ô louanges que je ne puis souffrir, et qui sont de cruels reproches de mal folie !

Pendant qu'il étoit seul et inconsolable, Nestor et Philoctete le vinrent trouver. Nestor (5) voulut lui remontrer le tort qu'il avoit: mais ce sage vieillard reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme, changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse, pour adoucir son désespoir.

Les Princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, et ils ne pouvoient marcher vers les ennemis, qu'après avoir réconcilié Télemaque avec Phalante et Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois qui avoient suivi Télemaque dans cette guerre : out étoit dans le trouble par la faute du seul Télemaque ; et Télemaque, qui voyoit tant de maux présents et de *périls* pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amere. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que, dans la marche, les Crétois de Télemaque et les Tarentins de Phalante, ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp où ils étoient gardés de près. Nestor et Philoctete alloient et revenoient sans cesse de la tente de Télemaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, et l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hippias. Télemaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées: tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient

de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, et la douce espérance de ses petits-enfants

Dans ce désordre et cette consternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes, de hennissements de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs et animés au carnage, les autres, ou fuyants ou mourants, ou blessés. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le ciel, et qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, et qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd, semblable à celui des tourbillons de flammes que le Mont-Etna vomit du fond de ses entrailles embrasées, lorsque Vulcain, avec ses Cyclopes, y forge des foudres pour le Pere des Dieux. L'épouvante saisit les cœurs.

Adraste, vigilant et infatigable, avoit surpris les alliés; il leur avoit caché sa marche, et il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence, pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliés avoient saisi presque tous les passages; tenant ces défilés, ils se croyoient en pleine sûreté, et prétendoient même pouvoir, par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi derriere la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient leur seroient venues. Adraste, qui répandoit l'argent à pleines mains pour savoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution; car Nector et Philoctete, ces deux Capitaines, d'ailleurs si sages et si expérimentés, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor, dans ce déclin de l'âge, se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctete naturellement parloit moins, mais il étoit prompt; et si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son cœur, pour en tirer les plus importants secrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux et hors de lui même, il éclatoit par des menaces; il se vantoit d'avoir des mo-

yens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ces moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, et le secret le plus intime échappoit du fond de son cœur. Semblable à un vase précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres, corrompus par l'argent d'Adraste, ne manquoient pas de se jouer de la foiblesse de ces deux rois. Ils flattoient sans cesse Nestor par de vaines louanges; ils lui rappelloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se lassoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté, ils tendoient des pieges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete; ils ne lui parloient que de difficultés, de contre temps, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Au-sitôt que ce naturel prompt étoit enflammé, sa sagesse l'abandonnoit, et il n'étoit plus le même homme.

Télemaque (6), malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un secret. Il y étoit accoutumé par ses malheurs, et par la nécessité où il avoit été dès son enfance de se cacher aux amants de Pénelope. Il savoit taire un secret, sans dire aucun mensonge. Il n'avoit point même certain air réservé et mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder: on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur se levres. Mais en disant tout ce que l'on pouvoit dire sans conséquence, il savoit s'arrêter précisément et sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon, et entamer son secret. Par là son cœur étoit impénétrable et inaccessible: ses meilleurs amis mêmes ne savoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils; et il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, et à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié et leur sagesse.

Télemaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor et Philoctete: mais ces deux hommes si expérimentés ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre d'années, et ne peut plus se redresser, les hommes a un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, et qui sont entrées jusques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard; il gémissent en vain, et la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope, nommé Eurimaque, flatteur insinuant (7), sachant s'accomoder à tous les goûts et à toutes les inclinations des Princes; inventif et industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit on son avis? Il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange, délicate, qui fût bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée: il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sinceres et vertueux, qui sont toujours les mêmes, et qui s'assujettissent aux regles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux Princes, que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre; il étoit capable d'affaires; c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor, et qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son cœur, un peu vain et sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctete ne se confiât point à lui, la colere et l'impatience faisoient en lui ce que la con-

fiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire ; en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste, pour lui mander tous les desseins des alliés. Ce roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges, qui devoient, l'un après l'autre, s'échapper du camp des alliés, et retourner au sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurimaque faisoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le Conseil, que les Dauniens faisoient précisement ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succés. Télemaque ne se laissoit point d'un chercher la cause, et d'exciter la défiance de Nestor et de Philoctete ; mais son soin etoit inutile. Ils étoient aveuglés.

On avoit résolu dans le conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, et on avoit fait avancer sécretement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer trés-rude où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les berds du fleuve Galese, assez prés de la mer. Cette campagne délicieuse est abondante en paturages, et en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derriere la montagne, et on comptoit qu'il ne pouvoit passer : mais comme il sut que les alliés etoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, et que l'armée étoit divisée par la querelle de Télemaque avec Phalan-

te, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour et nuit sur le bord de la mer, et passa per des chemins qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse et le travail surmontent les plus grands obstacles; ainsi il n'y à presque rien d'impossible à ceux qui savent oser et souffrir; ainsi ceux qui s'endorment comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris et accablés. Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés: Comme ces vaisseaux étoient mal gardés, et qu'on ne se défioit de rien, il s'en saisit sans résistance, et s'en servir pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galese, puis il remonta trés promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la riviere, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on poussa d'abord de grands cris de joie. Adraste et ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les alliés qui ne se défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrerent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacédémonienne étant surprise ne put résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes et qu'ils s'embarassent les uns les autres dans cette confusion, Adraste fait mettre le feu au camp. Aussi tôt la flamme s'élevè des pavillons, et monte jusqu'aux nues. le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, et qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, et les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pavillon, et bientôt tout le camp est comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée. Phalante qui voit le péril de plus prés qu'un autre, ne peut, y remédier. Il

comprend que toutes ses troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp: mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux; il commence à faire sortir sa jeunesse Lacédémonienne encore à demi désarmée: mais Adraste ne les laisse point respirer. D'un côté, une troupe d'Archers adroits perce de fleches innombrables les soldats de Phalante; de l'autre, des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraste lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Daunïens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuïent. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui à échapé au feu; il nage dans le sang; il ne peut s'assouvir de carnage: les lions et les tigres n'égalent point sa furie, quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, et le courage les abandonne. La pâle mort conduite par une furie infernale, dont la tête est hérissée de serpents, glace le sang de leurs veines, leurs membres engourdis se roidissent, et leurs genoux chancelants leur ôtent même l'espérance de la fuite. Phalante, à qui la honte et le désespoir donnent encore un reste de force et de vigueur, éleve les mains et les yeux vers le ciel; il voit tomber à ses pieds son frere Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adraste. Hippias, étendu par terre, se roule dans la poussiere; un sang noir et bouillonnant sort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté; ses yeux se ferment à la lumiere; son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même, tout couvert du sang de son frere, et ne pouvant le secourir, se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits. Il est blessé en plusieurs endroits de son corps; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives. Les Dieux le voyent, et ils n'en ont aucune pitié.

Fin du Livre seiziéme.

NOTES DU LIVRE SEIZIEME.

(1) *Il pouvoit acquérir l'estime, mais non pas l'amitié de tous. Quand on à le malheur de vivre avec des personnes de ce caractere, c'est assez d'être ami de l'un, pour devenir suspect à l'autre.*

(2) *Il ne faut souvent qu'un seul vice pour obscurcir toutes les vertus. On aime à rabaisser la fierté, et à ne voir dans les personnes hautaines cette odieuse qualité.*

(3) *Les Grecs étoient trop sages pour exposer si facilement leur vie; ils aimoient mieux être vengés par les loix, que de se venger par la violence; et je ne connois, dans l'antiquité, nulle nation policée qui ait eu nos precautions et nos fausses délicatesses sur le point d'honneur. C'est un malheureux reste de l'ancienne férocité de notre nation et du mauvais gouvernement de nos peres, qui autorisoient la guerre de particulier à particulier. Ne soyez point surpris que l'usage soit plus puissant que la raison et les loix.*

(4) *La protection des Dieux ne pouvoit être mieux ménagée; il ne falloit point que Télemaque dût à sa seule valeur, le succès d'un combat où sa seule témérité l'avoit exposé.*

(5) *Les grands hommes qui font des fautes, ne sauroient entendre des reproches plus ameres et plus cuisants que ceux que leur fait leur vertu.*

(6) *Laisser échapper son secret, c'est souvent laisser échapper la victoire; une parole avancée indiscretement a coûté la vie à plusieurs milliers d'hommes, et à de grands Capitaines la perte de leur réputation.*

(7) *Que de courtisans peuvent se reconnoître à ce caractere, et qu'il seroit important qu'on les y reconnût! Heureux le Prince qui à assez de pénetration pour les connoître, et assez de courage pour les mépriser!*

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque, s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante; renverse d'abord Iphiclés, fils d'Adraste, repousse l'ennemi victorieux, et remporteroit sur lui une victoire complete, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Ensuite Télemaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux, et principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obséques de son frere Hippias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.

Jupiter, (1) au-milieu de toutes les Divinités celestes, regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même-temps il consultoit les immuables destinées, et voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour la être tranchée par le ciseau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le pere des Dieux et des hommes leur dit d'une voix douce et majestueuse: Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés, vous voyez Adraste qui renverse tous ses ennemis: mais ce spectacle est bien trompeur, la gloire et la prospérité des méchants est courte; Adraste, impie et odieux par sa mauvaise foi, ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés, que pour leur apprendre à se corriger, et à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici, la sage Minerve prépare une nouvelle gloire a son jeune Télemaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Telemaque aporte à Phalante blessé les cendres de son frere Hippias tué dans le combat.

Cependant, Nestor et Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brûlée; que la flamme, poussée par les vents, s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en désordre, et que Phalante ne pouvoi plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles qu'ils courent aux armes, assemblent les Capitaines, et ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Télemaque, qui étoit abattu et inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain, dans les cavernes fumantes du Mont-Etna.

Ces armes étoient polies (2) comme une glace, et brillantes comme les rayons du soleil. On y voyoit Neptune et Pallas qui disputoient entre eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune, de son trident frappoit la terre, et on en voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, et l'écume de sa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent: ses jambes souples et nerveuses se replioient avec vigueur et légéreté. Il ne marchoit point, il sautoit à force de reins; mais avec tant de vîtesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas: on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnoit aux habitants de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, représentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La Déesse demeuroit victorieuse par ses dons simple et utiles, et la superbe Athenes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux Arts, qui étoient des enfants tendres et aîlés. Ils se réfugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage

tout; comme des agneaux bêlants se réfugient autour de leur mere, à la vue d'un loup affamé, qui, d'une gueule béante et enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux et irrité, confondoit, par l'excellence de ses ouvrages, la folle témérité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguroient et se changeoient en araignée.

Auprés de cet endroit, paroissoit encore Minerve, qui, dans la guerre des Géants, servoit de conseil à Jupiter même, et soutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée avec sa lance et son égide sur les bords du Xanthe et du Simoïs, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillants Capitaines Troyens, et du redoutable Hector même; enfin, entroduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit en une seule nuit renverser l'Empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier représentoit Cérés dans les fertiles campagnes d'Enna, qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars ça et là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charrue, et y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit les moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moissonneur, avec sa faulx, coupoit les doux fruits de la terre, et se payoit de toutes ses peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, et à faire naître tous les plaisirs.

Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une riviere, auprés d'un bocage. Pan jouoit de la flûte: les Fau-

nes et les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrse, et tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, et de plusieurs grappes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sais quoi de noble, de passionné et de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadne, lorsqu'il la trouva seule abandonnée, et abymée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin, on voyoit de toutes parts un peuple nombreux; des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfants, qu'elles caressoient. On voyoit aussi des bergers qui paroissoient chanter, et quelques-un dansoient au son du chalumeau. Tout représentoit la paix, l'abondance et les délices; tout paroissoit riant et heureux. On voyoit même dans les pâturages, les loups se jouer au milieu des moutons. Le lion et le tigre, ayant quitté leur férocité, paissoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit ensemble sous sa houlette, et cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télemaque s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible égide que Minerve lui avoit envoyée (3), en la confiant à Iris, prompte messagère des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en aperçût, et lui avoit donné en la place cette égide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes; il appelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée, et cette voix ranime déja tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre et tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un sage vieillard attentif à regler sa famille, et à instruire

ses enfants: mais il est prompt et rapide dans l'exécution; semblable à un fleuve impétueux, qui non seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pesants vaisseaux dont il est chargé.

Philoctete, Nestor, et les chefs des Manduriens et des autres nations sentent dans le fils d'Ulysse je ne sais quelle autorité, à laquelle il faut que tous cedent. L'experience des vieillards leur manque, le conseil et la sagesse sont ôtés à tous les Commandants; la jalousie même si naturelle aux hommes s'éteint dans tous les cœurs; tous se taisent, tous admirent Télemaque; tous se rangent pour lui obéir sans y faire de réflexions, et comme s'ils y eussent été accoutumés. Il s'avance, et monte sur une colline, d'où il observe la disposition des ennemis. Puis tout à coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où il se sont mis en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence; et tous les Capitaines les plus expérimentés le suivent. Il attaque les Dauniens parderriere, dans un temps où ils croyvient l'armée des allies envelopée dans les flammes de l'embrasement. Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Télemaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'automne tombent des forêts, quand un fier aquilon ramenant l'hyver, fait gémir les troncs des vieux arbres, et en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télemaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphycles, le plus jeune des enfants d'Adraste. Celui-ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere, qui pensa être surpris par Télemaque. Le fils d'Ulysse et Iphycles étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse et de courage, de la même taille, de la même douceur, et du même âge, tous deux chèris de leurs parents: mais Iphyclès étoit comme une fleur qui s'épanouit et dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faulx du moissonneur. Ensuite Télemaque renverse Euphorion, le plus céle-

bre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin, son glaive perce Cléomenes, nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste frémit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs Capitaines, et la victoire qui échappe de ses mains. Phalante, presque abattu à ses pieds, est comme une victime à demi-égorgée qui se dérobe au coûteau sacré, et qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adraste qu'un moment, pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante, noyé dans son sang, et dans celui des soldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télemaque qui s'avance pour le secourir. En ce moment, la vie lui est rendue; un nuage qui couvroit déja ses yeux, se dissipe. Les Dauniens sentant cette attaque imprévue, abbandonnerent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tigre, à qui des bergers assemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télemaque le cherche dans la mêlée, et vent finir tout-a-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte et si facile. Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le Pere des Dieux, afin que Télemaque eût le temps d'acquerir plus de gloire et plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter assembla dans les airs sauva les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre pole; et dans le moment où il éblouissoient les yeux par leurs feux perçants, on retomboit dans les affreuses ténebres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adraste profita du secours des Dieux, sans être touché de leur pouvoir, et mérita par cette ingratitude, d'être réservé à une plus cruelle vengeance. Il se hâta de faire passer ses troupes entre le camp à demi-brûlé, et un marais qui s'étendoit jusqu'à la riviere; il le fit avec tant d'industrie et de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ressources et de présence d'esprit. Les alliés, animés par Télemaque, vouloient le puorsuivre; mais à la faveur de cet orage, il leur échappa, comme un oiseau d'une aîle légere échappe aux filets des chasseurs. Les alliés ne songerent plus qu'à rentrer dans leur camp, et à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades et les blessés manquant de forces pour se traîner hors des tentes, n'avoient pu se garantir du feu: ils paroissoient à demi-brûlés; poussant vers le ciel d'une voix plaintive et mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télemaque en fut percé; il ne put retenir ses larmes; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur et de compassion: il ne pouvoit voir sans frémir ces corps encore vivants, et dévoués à une longue et cruelle mort: ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, et dont l'odeur se répand de tous côtés.

Hélas! s'écroit Télemaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels! ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si misérables! pourquoi précipiter une mort déja si prochaine? pourquoi ajouter tant de désolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte? Les hommes sont tous freres, ils s'entre-déchirent; les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres; ils n'attaquent que les animaux d'espece différente. L'homme seul, malgré sa raison, fait ce que les animaux sans raison ne firent jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres?

N'y a-t-il pas assez de terre dans l'univers, pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres désertes? Le genre humain ne sauroit les remplir. Quoi donc! une fausse gloire, un vain titre de conquérant, qu'un Prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses! Ainsi un seul homme donné au monde par la colere des Dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes; que tout ce qui échappe au fer et au feu, ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle; afin que cet homme, qui se joue de la nature humaine entiere, trouve dans cette destruction générale son plaisir et sa gloire. Quelle gloire monstrueuse! Peut-on trop abhorrer et trop mépriser des hommes (4) qui ont tellement oublié l'humanité? Non, non, bien-loin d'être des demi-Dieux, ce ne sont pas même des hommes; ils doivent être même en exécration dans tous les siecles, dont ils ont cru être admirés. Oh! que le rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent! Elles doivent être justes: ce n'est pas assez; il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité qui se couvre de beaux prétextes; enfin, les engagements insensibles entraînent presque toujours les rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout sans nécessité, et où ils font autant de mal à leurs sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonnoit Télemaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades et les mourants; il leur donnoit de l'argent et des remedes; il les consoloit, et les encourageoit par des discours pleins d'amitié, et envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, et l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au siege de Troye avec Idoménée, et avoit appris des enfants d'Esculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les blessures les plus profondes et les plus envenimées une liqueur odoriférante, qui consumoit les chairs mortes et corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, et qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines et plus belles que les premieres. Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfants d'Esculape, mais il avoit eu par le moyen de Merione, un livre sacré et mystérieux, qu'Esculape avoit donné à ses enfants. D'ailleurs, Nozophuge étoit ami des Dieux; il avoit composé des Hymnes en l'honneur des enfants de Latone; il offroit tous les jours le sacrifice d'une brebis blanche et sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps, et à sa respiration, la cause de sa maladie. Tantôt il donnoit des remedes qui faisoient suer, et il montroit par le succes des sueurs, combien la transpiration facilité ou diminue, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps: tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu-à-peu les parties nobles, et qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu et de courage (5), que les hommes avoient si souvent besoin de la médecine. C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils ayent tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé: leur intempérance, disoit-il encore, change en poisons mortels les aliments destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération, abregent plus les jours des hommes, que les remedes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour

en prendre trop. Les aliments qui flattent trop le goût, et qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au-lieu de nourrir. Les remedes sont eux-mêmes de veritables maux, qui ruinent la nature, et dont il ne faut se servir que dans les pressants besoins. Le grand remede, qui est toujours innocent, et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété, c'est la temperance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux et tempéré, on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nozophuge étoit moins admirable par ses remedes, que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, et pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télemaque, pour visiter tous les malades de l'armée: ils en guérirent beaucoup par leurs remedes; mais ils en guérirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos; car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence. Tous les soldats, touchés de ces secours, rendoient graces aux Dieux, d'avoir envoyé Télemaque dans l'armée des alliés.

Ce n'est pas un homme, disoient-ils; c'est sans doute quelque divinité bienfaisante sous une figure humaine. Du moins si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux; il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur et par sa bonté, que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour roi! mais les Dieux le réservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, et chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télemaque, pendant qu'il alloit la nuit visiter les quartiers du camp, par précaution contre les ruses d'Adraste (6), entendoit ces louanges qui n'étoient point suspectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux Prin-

ces, supposant qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, et qu'il n'y a qu'a les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, et qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-la; il sentoit ce plaisir si doux et si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, et que les méchants, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir, aussi-tôt revenoient en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle et son indifférence pour les hommes; il avoit une honte secrete d'être né si dur, et de paroître si inhumain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, et qu'il ne croyoit pas métiter.

C'est vous, disoit-il, ô grande Déesse, qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, et pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes, pour me défier de moi-méme, c'est vous qui retenez mes passions impétueuses; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager le malheureux: sans vous, je serois hai, et digne de l'être; sans vous, je ferois des fautes irréparables; je serois comme un enfant, qui ne sentant pas sa foiblesse, quitte sa mere, et tombe dés le premier pas.

Nestor et Philoctete étoient étonnés de voir Télemaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévenir tous les besoins; ils ne savoient que croire; ils ne reconnoissoient plus en lui le méme homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funerailles d'Hippias (7). Il alla lui-même retirer son corps sanglant et défiguré, de l'endroit où il étoit caché sous un monceau de corps morts: il versa sur lui des larmes pieuses; il dit: O grande ombre! tu le sais maintenant combien j'ai

estimé ta valeur! Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité, mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je sais combien cet âge à besoin qu'on lui pardonne: nous eussions dans la suite été sincèrement unis; j'avois tort de mon côté. O Dieux! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pu le forcer de m'aimer?

Ensuite, Télemaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes; puis on prépara, par son ordre, un bûcher. Les grands pins gémissant sous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfants de la terre qui semblaient menacer le ciel; les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage; les hêtres qui font l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galese. La s'éleve avec ordre un bûcher qui ressemble à un batiment régulier; la flamme commence a paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées et leurs yeux baissés: la douleur amere est peinte sur ces visages farouches, et les larmes coulent abondamment; puis on voyoit venir Phérecyde, vieillard moins abattu par le nombre des années, que par la douleur de survivre à Hippias qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le ciel ses mains, et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias, il refusoit toute nourriture; le doux sommeil n'avoit pu appesantir ses paupieres, ni suspendre un moment sa cuisante peine: il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, et ne sachant où il alloit. Nulle parole ne sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré: c'étoit un silence de désespoir et d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé (8), il parut tout-à-coup furieux, et il s'écria: O Hippias! Hippias! Je ne te verrai plus; Hippias n'est plus, et je vis encore! O mon cher Hippias! C'est moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriser la mort; je croyois

que tes mains fermeroient mes yeux, et que tu recueillerois mon dernier soupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie, pour me faire voir la fin de celle d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'a coûté tant de soin, je ne te verrai plus; mais je verrai ta mere, qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouse, frappant sa poitrine, arrachant ses cheveux, et j'en serai cause. O chere ombre! appelle-moi sur les rives du Styx, la lumiere m'est odieuse; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent: la mort qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pu effacer toute sa beauté, et les graces étoient encore à demi-peintes sur son visage pâle; on voyoit flotter autour de son cou plus blanc que la neige, mais penché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atis ou de Ganimede, qui alloient être réduits en cendre: on remarquoit dans le côté la blessure profonde, par où tout son sang s'étoit écoulé, et qui l'avoit fait descendre dans le Royaume sombre de Plutón.

Télemaque, triste et abattu, suivoit de prés le corps, et lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'ose te nommer mon ami; appaise-toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire! si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur tu es délivré des miseres où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je serois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre: que les Champs Elisées lui soient ouverts; que la renommée conserve ton nom dans tous les siecles, et que tes cendres reposent en paix!

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri : on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, et la douleur de sa mort, rappellant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avoient donnés: mais on étoit encore plus touchè des sentiments tendres de Télemaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilá devenu doux, humain, tendre; sans doute Minerve qui à tant aimé son pere, l'aime aussi: sans doute elle lui à fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un cœur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déja consumé par les flammes. Télemaque lui même arrosa de liqueur parfumée ses cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante: celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures; et dans son extrême foiblesse, il entrevoyoit près de lui les portes sombres des enfers.

Déja Traumaphile et Nozophuge, envoyés par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur art: ils rappelloient peu-à-peu son ame prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement; une force douce et pénètrante, un baume de vie s'insinuoit de veine en veine jusqu'au fond de son cœur; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment, la défaillance cessant, la douleur succèda; il commença à sentir la perte de son frere, qu'il n'avoit point été jusqu'alors en état de sentir. Hélas! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins de me faire vivre? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, et suivre mon cher Hippias? Je l'ai vu périr tout auprès de moi: ô Hippias! la douceur de ma vie, mon frere, mon cher frere, tu n'es plus; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes. O Dieux,

ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! est-il possible ! Mais n'est-ce point un songe? Non, il n'est que trop vrai ; ô Hippias ! je t'ai perdu (9) , je t'ai vu mourir , et il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger ; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraste teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâcholent d'appaiser sa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ses maux , et n'empêchât l'effet des remèdes. Tout-à-coup il apperçoit Télemaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télemaque et Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté , il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télemaque, qui l'avoit tiré sanglant et à demi-mort des mains d'Adraste. Mais quand il vit l'urne d'or où étoient renfermées les cendres si cheres de son frere Hippias, il versa un torrent de larmes ; il embrassa d'abord Télemaque sans pouvoir lui parler, et lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots :

Digne fils d'Ulysse , votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre ; mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus cher. Sans vous , le corps de mon frere auroit été la proie des vautours ; sans vous, son ombre , privée de la sépulture , séroit malheureusement errante sur les rives du Styx, toujours repoussée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï? O Dieux ! récompensez-le , et délivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous , ô Télemaque ! rendez moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frere , afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles, Phalante demeura épuisé et abattu d'un excès de douleur. Télemaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, et attendant qu'il reprit

ses forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télemaque, la baisa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, et dit: O cheres, ô précieuses cendres! quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne? O ombre d'Hippias! je te suis dans les enfers: Télemaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télemaque étoit sans cesse avec eux aupres du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison; et toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur et la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des alliés. En même-temps, Télemaque se montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre; il dormoit peu, et son sommeil étoit souvent interrompu, ou par des avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilants. Il revenoit souvent dans sa tente couvert de sueur et de poussiere; sa nourriture étoit simple: il vivoit comme les soldats (10), pour leur donner l'exemple de la sobriété et de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des soldats, en souffrant lui même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie si pénible, se fortifioit et s'endurcissoit chaque jour: il commençoit à n'avoir plus ces graces si tendres, qui sont comme la fleur de la premiere jeunesse: son teint devenoit plus brun et moins délicat, ses membres moins moux et plus nerveux.

Fin du Livre dix-septième.

NOTES DU LIVRE DIX-SEPTIEME.

(1) *L'assemblée des Dieux paroit perdre dans Homere, beaucoup de sa majesté, et devenir le théâtre de la discorde, par les intérêts differents que chaque Divinité y apporte. Dans ce Poëme, les Dieux ne sont jamais que pour la vertu.*

(2) *La description du bouclier d'Achille, et celle du bouclier d'Enée, font un des principaux ornements de l'Iliade et de l'Enéide; et c'est contre ces deux grands Originaux que lutta M. de Cambray. Virgile a su se servir habilement de la connoissance que les Dieux ont de l'avenir, pour mettre sur le bouclier d'Enée les ornements qui doivent faire la gloire de la posterité. Sa description devient intéressante pour les Romains, en ne leur offrant que ce qu'il y a de plus relevé dans leur Histoire, et ce sont là de ces traits de maître que l'on ne peut non plus lui ravir qu'à Hercule sa massue. M. de Cambray a été contraint de se renfermer dans l'Histoire fabuleuse, pour ne point franchir les bornes de son dessein. Il commence par l'Histoire d'Œdipe, et il emprunte les plus beaux traits de la Tragédie de Sophocle, dont le pinceau n'étoit pas moins vif que la gravure attribuée à Vulcain. Les descriptions riantes des délices de la campagne et des plaisirs de l'âge d'or, retirent agréablement le Lecteur de ces tragiques objets.*

(3) *C'étoit la piece la plus redoutable de son armure; la valeur de Mars est aveugle, téméraire, insensée; celle de Minerve est sage, éclairée, et toujours égale.*

(4) *L'humanité est une vertu trop tranquille, pour frapper l'imagination; et les hommes qui ne connoissent rien de grand que ce qui la remue, n'y trouveront jamais beaucoup de gloire.*

(5) *L'on remarque dans l'Histoire que la Médecine doit beaucoup aux déréglements des mœurs; elle est ignorée chez les peuples qui ne connoissent*

point le luxe; et si l'on savoit se réduire à la frugalité, l'on se passeroit facilement de Médecins, et les Médecins seroient obligés de se passer de malades: ce qui seroit un peu plus difficile pour eux.

(6) *Plusieurs grands Capitaines se sont fait un plaisir délicat d'aller ainsi recueillir en secret le fruit de leurs victoires et de leurs vertus. Le grand Germanicus, au rapport de Tacite, alloit écouter la nuit ce que les soldats disoient de lui dans leurs tentes: ces louanges sont bien plus glorieuses que celles que la flatterie grace sur l'airain ou sur le marbre.*

(7) *Tous les peuples ont eu de l'immortalité de l'ame, une preuve de sentiment; les honneurs de la sépulture ne sont qu'une suite de cette persuasion.*

(8) *L'usage de brûler les corps morts remonte jusqu'à l'antiquité la plus reculée; mais il n'a commencé à Rome que du temps de Sylla. Hétodien, qui a conservé dans le Bas-Empire le goût de l'ancienne Grece, nous a laissé une description fort détaillée de la maniere dont on brûloit à Rome les corps des Empereurs.*

(9) *C'est par des regrets sinceres que les anciens donnoient un libre cours à leur douleur, et non pas des louanges érudiées. Le deuil et les oraisons funebres ont dégénéré en céremonie; dans leur usage primitif, des personnes véritablement affligées s'en servoient pour nourrir et pour appaiser leur douleur.*

(10) *Tel écoit l'usage des plus grands Généraux de Rome. Le soldat Romain faisoit partie d'un peuple libre, naturellement ennemi de la subordination; et si l'autorité n'étoit pas soutenue par l'exemple, les séditions et les révoltes étoient fréquentes dans les armées. Nos soldats, plus dociles par la constitution de notre Gouvernement, n'attendent point qu'un Général vice comme eux. Mais si l'on vouloit retrancher le faste et la mollesse qui suivent les armées, on y entretiendroit une certaine vigueur de discipline bien mieux que par la hauteur et par la sévérité du commandement militaire.*

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque, persuadé par divers songes que son pere Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les Enfers. Il se dérobe du camp, étant suivi de deux Crétois jusqu'à un Temple près de la fumeuse caverne d'Achèrontia. Il s'y enfonce au travers des ténebres, arrive au bord du Styx, et Caron le reçoit dans sa barque. Il se va présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son pere. Il traverse le Tartare, où il voit les tourments que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, et sur-tout les mauvais rois.

Adraste, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon, pour attendre divers secours, et pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis; semblable à un lion affamé qui ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts, et rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents et ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Télemaque, ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, et qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déja longtemps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits, par des songes qui lui représentoient son pere Ulysse. Cette chere image revenoit toujours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chasser du ciel, par ses feux naissants, les inconstantes étoiles, et de dessus la terre, le doux sommeil suivi des songes voltigeants. Tantôt il croyoit voir Ulysse nud dans une isle fortunée, sur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de Nym-

phes qui lui jettoient des habits pour se couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or et d'yvoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaisir et admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins, où la joie éclatoit parmi les délices, et où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, et que les voix de toutes les Muses.

Télemaque, en s'éveillant, s'attristoit de ces songes si agréables. O mon pere! ô mon cher pere Ulysse! s'écrioit-il; les songes les plus affreux me seroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja descendu dans le séjour des ames bien-heureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Elisées. Ou qu'il est cruel de n'espérer plus! Quoi donc, ô mon cher pere! je ne vous verrai jamais; jamais je n'embrasserai celui qui m'aimoit tant, et que je cherche avec tant de peine: jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse: jamais je ne baiserai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuses, qui ont abattu tant d'ennemis! elles ne puniront point les insensés amants de Pénelope, et Ithaque ne se relevera jamais de sa ruine. O Dieux, ennemis de mon pere! vous m'envoyez ces songes funestes, pour arracher toute espérance de mon cœur; c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je! hélas! je ne suis que trop certain que mon pere n'est plus; je vais chercher son ombre jusques dans les enfers (1). Thésée y est bien descendu; Thésée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinités infernales: et moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit. Je ne suis par Hercule: mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ses malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable: il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivants. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée; car ma perte est plus grande. Qui pourra

comparer une jeune fille, semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse, admiré de toute la Grece? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie? O Pluton! ô Proserpine! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon pere! après avoir parcouru en vain les terres et les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre, et de jouir de la lumiere du soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

En disant ces paroles, Télemaque arrosoit son lit de ses larmes: aussi-tôt il se levoit, et cherchoit par la lumiere à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causée. Mais c'étoit une fleche qui avoit percé son cœur, et qu'il portoit par-tout avec lui. Dans cette peine, il entreprit de descendre aux enfers, par un lieu célebre qui n'étoit pas éloigné du camp; on l'appelloit *Acherontia*, à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse, de laquelle on descendoit sur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher, on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient approcher. Les bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux: la vapeur souffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes, ni fleurs: on n'y sentoit jamais les doux zéphyrs, ni les graces naissantes du printemps, ni les riches dons de l'Automne. La terre, aride et languissoit: on y voyoit seulement quelques arbustes dépouillés, et quelques cyprès funestes. Autour [illegible] tout alentour, Cérès refusoit aux [illegible] ses moissons dorées. Bacchus sembloit [illegible] ses doux fruits: les grappes de [illegible] au lieu de mûrir. Les Nayades [illegible] faisoient point couler une onde pu-

re; leurs flots étoient toujours amers et troubles. Les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer: ils alloient chanter leurs amours sous un ciel plus doux. La on n'entendoit que le croassement des corbeaux, et la voix lugubre des hiboux: l'herbe même y étoit amere, et les troupeaux qui la paissoient ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la geniſse, et le berger tout abattu oublioit sa musette et sa flûte.

De cette caverne sortoit de temps en temps une fumée noire et épaisse, qui faisoit une espece de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour appaiser les Divinités infernales: mais souvent les hommes, à la fleur de leur âge, et dés leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaisir à immoler, par une funeste contagion.

C'est la que Télemaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit sans cesse sur lui, et qui le couvroit de son égide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, a la priere de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers, pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Télemaque se dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, et il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le ciel l'astre brillant de la nuit, et sur la terre la chaste Diane, est aux enfers la redoutable Hecate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur, et qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pere.

A peine fut il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire souterrain mugir. La terre trembloit sous ses pas; le ciel s'arma d'éclairs et de feux, qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulysse sentit son cœur ému, et tout son

corps étoit couvert d'une sueur glacée! mais son courage le soutint, il leva les yeux et les mains au ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, jaccepte ces présages que je crois heureux; achevez votre ouvrage. Il dit; et redoublant ses pas, il se présenta hardiment.

Aussi-tôt la fumee épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, des qu'ils en approchoient, se dissipe; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de temps. Télemaque entra seul; car quel autre mortel eût osé le suivre? Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, et auxquels il avoit confié son dessein, demeurerent tremblants et a demi morts assez loin de-là, dans un Temple, faisant des vœux, et n'espérant plus de revoir Télemaque.

Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténebres horribles. Bientôt il apperçoit une foible et sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre: il remarque les ombres légeres qui voltigent autour de lui; il les écarte avec son épée; ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses et dormantes ne font que tournoyer; il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts, privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieillesse èternelle est toujours triste et chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repousse, et admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Télemaque entend les gémissements d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur: qui étiez vous sur la terre (2)? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, roi de la superbe Babylone: tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom; je me faisois adorer des Babyloniens dans un temple de marbre, où j'étois représenté par une statue d'or, devant laquelle on brûloit nuit et jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie; jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plai-

sirs pour me rendre la vie plus délicieuse; j'étois encore jeune et robuste. Hélas ! que de prospérités ne me restoit-il pas encore à goûter sur le trône ! Mais une femme que j'amois, et qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que je n'étois pas Dieu; elle m'a empoisonné; je ne suis plus rien: on mit hier, avec pompe, mes cendres dans une urne d'or; on pleura, on s'arracha les cheveux; on fit semblant de vouloir se jetter dans les flammes de mon bûcher pour mourir avec moi: on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres; mais personne ne me regrette, ma mémoire est en horreur, même dans ma famille; et ici-bas, je souffre déja d'horribles traitements.

Télemaque, touché de ce spectacle, lui dit: Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le cœur demeure toujours serré et fletri au milieu des délices? Non, repondit le Babylonien, je ne sais même ce que vous voulez dire. Les Sages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais sentie: mon cœur étoit sans cesse agité de desirs nouveaux, de crainte et d'espérance. Je tâchois de m'etourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions: j'avois soin d'entretenir cette ivresse, pour la rendre continuelle: le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui; toute autre me paroît une fable et un songe. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par les prospérités, et qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles. Mercure les avoit livrés à Caron avec leur roi, et leur avoit donné une puissance absolue sur ce roi qu'ils avoient servi sur la terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan; elles la tenoient enchaînée, et lui faisoient les plus cruelles indignités. L'un lui disoit: N'étions nous pas hommes aussi bien que toi? Com-

ment étois-tu assez insensé pour te croire un Dieu ? et ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui insulter, disoit: Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme, car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit : Hé bien, où sont maintenant tes flatteurs ? Tu n'as plus rien à donner, malheureux : tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dans un excés de rage et de désespoir. Mais Caron disoit aux esclavés: Tirez-le par sa chaîne, relevez-le malgré lui, il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte: il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins, pour justifier les Dieux qui ont souffert si long-temps que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là, ô Babylonien, que le commencement de tes douleurs; prépare-toi à être jugé par l'inflexibile Minos, Juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron, la barque touchoit déja le rivage de l'Empire de Pluton ; toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme, vivant, qui paroissoit au milieu de ces morts dans la barque: mais dans le moment où Télemaque mit pied a terre, elles s'enfuirent ; semblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour dissipe. Caron, montrant au jeune Grec un front moins ridé, et des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit: Mortel chéri des Dieux, puis qu'il t'est donné d'entrer dans le Royaume de la nuit, inaccessible aux autres vivants, hâte-toi d'aller où les destins t'appellent; va par ce chemin sombre au palais de Pluton, que tu trouveras sur son trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussi-tôt Télemaque s'avance à grands pas; il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer; et dans l'agitation de cette multitude infi-

nie, il est saisi d'une horreur divine, observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur sa tête ; quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancelants ; la voix lui manque ; et c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulysse ; je viens vous demander si mon pere est descendu dans votre Empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un trône d'ébene ; son visage étoit pâle et sévere, ses yeux creux et étincelants, son front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumiere offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, et qui sembloit un peu adoucir son cœur : elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Aux pieds du trône étoit la mort pâle et dévorante, avec sa faulx tranchante qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs soucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoûtantes de sang, et converties de playes ; les haines injustes : l'avarice, qui se ronge elle-même ; le désespoir, qui se déchire de ses propres mains ; l'ambition forcenée qui renverse tout ; la trahison, qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits ; l'envie, qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire ; l'impiété, qui se creuse elle-même un abyme sans fond, où elle se précipite sans espérance ; les spectres hideux, les fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivants ; les songes affreux ; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, et remplissoient le palais où il habite. Il répondit à Télemaque d'une voix basse, qui fit mugir le fond de l'Erebe : Jeune mortel, le destin t'a

fait violer cet asyle sacré des ombres; suis ta haute destinée: je ne te dirai point où est ton pere; il suffit que tu sois libre de le chercher : puisqu'il à été roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare, où les mauvais rois sont punis; et de l'autre, les Champs Elisées, où les bons rois sont récompensés : Mais tu ne peux allér d'ici dans les Champs Elisées, qu'aprés avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, et de sortir de mon Empire.

A l'instant, Télemaque semble voler dans ces espaces vuides et immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son pere, et de s'éloigner de la présence horrible du Tyran qui tient en crainte les vivants et les morts: il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare; il en sortoit une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivants: cette fumée couvroit un fleuve de feu et des tourbillons de flammes, dont le bruit, semblable à celui des torrents les plus impétueux, quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abymes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télemaque, secretement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, et qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés: il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites (3), qui faisant semblant d'aimer la Religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfants qui avoient égorgé leurs peres et meres; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris; les traîtres qui avoient livré leur patrie aprés avoir violé tous les serments, souffroient des peines moins cruelles que ces hypo-

crites. Les trois Juges des Enfers l'avoient ainsi voulu, et voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchants comme le reste des impies; ils veulent encore passer pour bons, et font par leur fausse vertu que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les Dieux dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci, paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guere coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement: ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice; les critiques malins, qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu; enfin, ceux qui ont jugé témérairement les choses sans les connoître à fond, et qui par-là ont nui à la reputation des innocents.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnoissance pour son pere ou pour son ami, de qui on a reçu quelques secours, et on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au pere et à la mere de qui on est né? Plus les crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télemaque, voyant les trois Juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussi-tôt le condamné, prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant; que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien à l'egard des hommes: mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes? Tu n'as manqué à aucun devoir

envers les hommes qui ne sont rien. Tu as été vertueux (4): mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux Dieux qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, et te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité: mais les Dieux qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits; tu les as oubliés, ils t'oublieront: ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, et non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes, auxquels tu as voulu plaire: te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole: apprends qu'il n'y a point de véritable vertu, sans le respect et l'amour des Dieux, à qui tout est dû. Ta fausse vertu, qui a long-temps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue: les hommes, ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal. Ici une lumiere divine renverse tous leurs jugements superficiels; elle condamne souvent ce qu'ils admirent, et justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce Philosophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance (5) qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage et ses inclinations généreuses, se change en désespoir. La vue de son propre cœur ennemi des Dieux, devient son supplice. Il se voit, et ne peut cesser de se voir: il voit la vanité des jugements des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoit toutes ses entrailles: il ne se trouve plus le même; tout appui lui manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'éleve contre lui, et lui reproche amérement l'égarement et l'illusion de toutes ses vertus, qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe et pour fin; il est troublé, consterné,

plein de honte, de remords, et de desespoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, et que son propre cœur venge assez les Dieux méprisés : il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même; il cherche les ténebres, et ne peut les trouver: une lumiere importune le suit par-tout: par-tout les rayons pesçants de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il à aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même: O insensé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi même. Non, je n'ai rien connu, puisque je n'ai jamais aimé l'unique et veritable bien; tous mes pas ont été des égarements: ma sagesse n'étoit que folie; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie et aveugle: j'étois moi même mon idole.

Enfin, Télemaque apperçut les rois qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté, une Furie vengeresse leur présentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là, ils regardoient, et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossiere et avide des plus ridicules louanges; leur dureté pour les hommes, dont ils avoient du faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la vérité, leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs; leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance deplacée, leur faste, leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens; enfin, leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le desespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir: ils se trouvoient plus horribles et plus monstrueux que n'est la Chimere vaincue par Bellérophon; ni l'Hydre de Lerne abattue par Hercule; ni Cerbere même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir et venimeux, qui

est capable d'empester toute la race des mortels vivants sur la terre.

En même temps, d'un autre côté, une autre Furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, et leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchants d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchants sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des Poëtes (6) et des Orateurs de leurs temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes, et les dérisions qu'ils ont à souffrir: ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre, ils se jouoient de la vie des hommes, et prétendoient que tout étoit fait pour les servir. Dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité : ils sont sous les coups de ces esclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du Mont-Etna.

Là Télemaque apperçut des visages pâles, hideux et contristés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux mêmes, et ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature : ils n'ont point besoin d'autres châtiments de leurs fautes, que leurs fautes mêmes: ils les voyoient sans cesse dans toute leur énormité: elles se présentent à eux comme des spectres horribles, elles les poursuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le déses-

spoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connoissance en eux: ils demandent aux abymes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persecute: mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, et qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice; ils la voyent, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux: sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes; elle est comme la foudre; sans rien détruire au-dehors, elle pénetre jusqu'au fond des éntrailles. Semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est comme fondue par ce feu vengeur: il ne consume rien: il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi-même: on n'y peut plus trouver ni appui, ni repos pour un seul instant: on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance, qui rend forcene.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Télemaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la Royauté.

Ces rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils: Ne vous avois je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse et avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence? Ah! malheureux pere, disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, et la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de mollesse et avec tant de lâches flatteurs autour de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie et les plaisirs: J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des rois, ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes; c'est-à dire, des animaux dont on ne fait cas qu'au-

tant qu'ils rendent de service, et qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru; c'est vous qui me l'avez fait croire: et maintenant je souffre tant de maux, pour vous avoir imité. A ces reproches, ils ajoutoient les plus affreuses malédiction et paroissoient animés de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces rois, voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire tou jours tyrannique, et la mollesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre, sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces rois sévérement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les loix, étoient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix regnent par leur ministere. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, et de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, et dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien. Sur-tout on traitoit rigoureusement les rois, qui, au-lieu d'être bons et vigilants pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups devorants.

Mais ce qui consterna davantage Télemaque, ce fut de voir, dans cet abyme de ténebres et de maux, un grand nombre de rois, qui ayant passé sur la terre pour des rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare pour s'être laissés gouverner par des hommes méchants et artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité. La plupart de ces rois n'avoient été ni bons, ni méchants, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, et n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du livre dix-huitieme.

NOTES DU LIVRE DIX-HUITIEME.

(1) *Ce Livre est une imitation du* 11 *de l'Odyssée, et du* 6 *de l'Enéide. La même Fable y paroit avec des agréments nouveaux. M. de Cambray, riche de son propre fonds, n'est jamais plagiaire, ni servile imitateur. Il releve la Fable par des traits de morale qui manquent aux deux modeles de l'antiquité.*

(2) *C'est ici que l'Auteur réunit ce qu'il y a de plus instructif dans les Dialogues de Lucien. Ce Satyrique s'est contenté d'exposer le ridicule des passions M. de Cambray sait les rendre odieuses ; et il a, au-dessus de Lucien, le grand avantage de parler au cœur.*

(3) *Il y en avoit grand nombre, parce qu'il n'y a point de défaut plus ordinaire que celui qui se couvre du voile de la Religion, rien qui joue plus communément les hommes, que la fausse vertu. Le plus vertueux de tous les hommes, dit Platon, c'est celui qui ce contente d'être bon sans cherche à le paroître ; le plus coupable, celui qui cherche sa félicité dans le crime, et sa gloire dans des faux dehors de vertu.*

(4) *Tout ce qui est donné à la philosophie, c'est de guérir un vice par un autre. Les plus grandes actions, quand elles ne sont pas ànimées par la Religion, n'ont d'autre principe que l'orgueil ; elles sont par consequent infectées par la racine qui les produit.*

(5) *On sait à quel excès étoit monté l'orgueil; monstrueux des Philosophes : on peu demander aux Dieux les biens exterieurs, disoient-ils, comme la santé, les richesses. Mais pour le plus précieux de tous les biens, c'est-à-dire la vertu, il faut la chercher dans notre propre fonds. S'ils avoient su lire dans leur cœur, ils auroient mieux raisonné sur la foiblesse de l'homme.*

(6) *Les Poëtes ont beau vanter le prix de leur encens, et se conner pour les distributeurs de la véritable gloire. Et comment la Poésie, fille de l'erreur et du mensogne, pourroit elle établir une solide réputation ? Ne soyons donc point surpris si les Grands se sont lassés d'acheter l'encens des Poëtes.*

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque entre dans les Champs Elisées, où il est reconnu par Arcésius son bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant; qu'il le reverra à Ithaque, et qu'il y régnera après lui. Arcésius lui dépeint la félicité dont jouissent les hommes justes, surtout les bons rois, qui, pendant leur vie, ont servi les Dieux et fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les Héros qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télemaque, puis celui-ci s'en va pour réjoindre en diligence le camp des alliés.

Lorsque Télemaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé, comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine: il comprit par ce soulagement les malheurs de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais: il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pieges, tant de difficultès de connoître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi même; enfin, tant de tourments horribles dans les enfers, après avoir été si envié, si agité, si traversé dans une vie courte! O insensé celui qui cherche à regner! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible, où la vertu lui est moins difficile.

En faisant ces réflexions, il se troubloit au-de dans de lui-même; il frémit et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer: mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste sejour des ténebres, de l'horreur, et du désespoir, son

Telemaque conduit par Minerve descend aux enfers, et demande à Pluton la permission de chercher son Pere.

courage commença peu-à-peu à renaître; il respiroit, et entrevoyoit déja de loin la douce et pure lumiere du séjour des Héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes: ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchants Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée, aussi les bons rois jouissoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télemaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférants, sur des gazons toujours renaissants et fleuris: mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur: un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du printemps qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule: là, jamais les noirs aquilons n'oserent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hyver: Ni la guerre altérée de sang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des viperes entortillée dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains desirs, n'approchoient jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue; une lumiere pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumiere n'est point semblable à la lumiere sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténebres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumiere: elle pénetre plus subtilement les corps les plus epais, que les rayons du soleil ne pénetrent le plus pur crystal; elle n'eblouit jamais: au contraire, elle fortifie les yeux, porte dans le fond de l'ame je ne sais quelle

sérénité. C'est d'elle seule (1) que les hommes bienheureux sont nourris ; elle sort d'eux, et elle y entre : elle les pénetre, et s'incorporé à eux, comme les aliments s'incorporent à nous ; ils la voyent, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie : ils sont plongés dans cet abyme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien : ils ont tout sans rien avoir ; car le goût de cette lumiere pure appaise la faim de leur cœur. Tous leurs desirs sont rassasiés, et leur plénitude les éleve au-dessus de tout ce que les hommes vuides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voyent de délicieux au-dehors : ils sont tels que les Dieux, qui, rassasiés de nectar et d'ambrosie, ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossieres qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuyent loin de ces lieux tranquilles ; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les esperances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les degoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui, de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondements posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus ; seulement ils ont pitié des miseres qui accablent les hommes vivants dans le monde : mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altere en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs visages ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la verité et de la vertu, qui les transporte ; ils sont sans interruption à chaque moment, dans

le même saisissement de cœur où est une mere qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; et cette joie qui échappe bientôt à la mere, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'ivresse, sans en avoir le trouble et l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voyent et de ce qu'ils goûtent: ils foulent à leurs pieds les molles délices, et les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils deplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes, et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le secours des Dieux, qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs cœurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voyent, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur. Une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces ames unies. Dans ce ravissement divin, les siecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; et cependant mille et mille siecles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entiere. Ils regnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable: car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable; ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains, avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Télemaque, qui cherchoit son pere, et qui avoit espéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeoit d'être contraint

lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les Champs Elisées: il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes, et assez courageux pour résister à leur propre puissance, et pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont trés-rares; et la plupart sont si méchants, que les Dieux ne seroient pas justes, si, aprés avoir souffert qu'ils ayent abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télemaque, ne voyant point son pere Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celles des hommes que le poids des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort; c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les graces de la jeunesse; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caduques, au moment qu'ils sont introduits dans les Champs Elisées. Cet homme s'avançoit avec empressement, et regardoit Télemaque avec complaissance, comme une personne qui lui étoit fort chére. Télemaque, qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine et en suspens.

Je te pardonne, ô mon fils! lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître, je suis Arcesius (2), pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partit pour aller au siege de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Des lors j'avois conçu de toi de grandes espérances: elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere, et que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant! les Dieux t'aiment, et te préparent une gloire égale à celle de ton pere! O heureux

moi-même de te revoir! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux; il vit encore il est réservé pour relever notre maison dans l'isle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumiere, et attend que son fils revienne lui fermer le yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps qui entraîne aprés lui tout ce qui paroit le plus immobile. Toi-même ô mons fils! mon cher fils! toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussi-tôt sechée qu'éclose: tu te verras changer insensiblement; les graces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe: il ne t'en restera qu'un triste souvenir. La vieillesse languissante et ennemie des plaisirs, viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paroit éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité, n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déja bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui: mais hélas! ô mon fils, que la Royauté est trompeuse! Quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices: mais de prés, tout est épineux. Un particulier peut, sans

déshonneur, mener une vie douce et obscure. Un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes (3) sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siecles, il doit réprimer l'audace des méchants, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'Etat á besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien pour soi même; il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si périlleuse; arme toi de courage contre toi-même, contre les passions, et contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, et montroit à Télemaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie. Quand elle est prise pour remplir ses devoirs, et pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ses enfants, c'est une servitude accablante qui demande un courage et une patience héroique. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincere vertu, possedent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complete.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télemaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flamme subtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télemaque; il se sentoit ému et embrasé: je ne sais quoi de divin sembloit fondre son cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la

plus intime de lui-même, le consumoit secrètement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif et délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télemaque commença à respirer plus librement; il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte: il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse son pere des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siege de Troye.

Ce ressouvenir attendrit son cœur; des larmes douces et mêlées de joie coulerent de ses yeux; il voulut embrasser une personne si chère; plusieurs fois il l'essaya inutilement. Cette ombre vaine echappa à ses empressements, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir. Tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive; tantôt ses levres s'agitent pour former des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer: ses mains s'étendent avec effort, et ne prennent rien. Ainsi Télemaque ne peut contenter sa tendresse: il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin, il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siecle, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des rois qui ont été dignes de l'être, et qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont eu une gloire beaucoup moindre: ce sont des Héros, à la vérité; mais la récompense de leur valeur et de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des rois sages, justes et bienfaisants.

Parmi ces Héros, tu vois Thésée, qui a le visage un peu triste. Il a ressenti le malheur (4) d'être trop crédule pour une femme artificieuse, et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à

Néptune la mort cruelle de son fils Hipolyte. Heureux s'il n'eût point été si prompt et si facile à irriter! Tu vois aussi Achille, appuyé sur la lance, à cause de cette blessure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Pâris, et qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste et modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long regne: mais ils ont eu pitié des Phtiotes et des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pelée. Ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux (5), plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours, et il a été comme une fleur à peine èclose, que le tranchant de la charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vue naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrents et des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes: ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger la parjure de Laomédon, et les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leurs vengeances, ils se sont appaisés, et ils ont refusé aux larmes de Thétis, de laisser plus long-temps sur la terre ce jeune Héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les Royaumes.

Mais vois tu cet autre avec ce visage farouche? C'est Ajax, fils de Télamon, et cousin d'Achille. Tu n'ignores pas, sans doute, quelle fut sa gloire dans les combats. Aprés la mort d'Achille, il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes (6) à nul autre qu'à lui. Ton pere ne crut pas les lui devoir céder, les Grecs jugerent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua désespoir: l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui; mon fils; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, et il est juste de le plaindre. Ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux? Tu vois de cet autre côté, Hector qui eût été in-

vincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui passe, et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux freres Atrée et Thyeste a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas! combien un crime en attire d'autres! Agamemnon, revénant à la tête des Grecs du siege de Troye, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise. Telle est la destinée de presque tous les conquérants. Tous ces hommes que tu vois, ont été redoutables dans la guerre; mais ils n'ont point été aimables et vertueux. Aussi, ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisées (7).

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, et ont aimé leurs peuples: ils sont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue (8), et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines; ces rois justes étant purifiés par la lumiere divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à desirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels; et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfants. Leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui, ni d'eux-mêmes. Plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte; tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse, les fleurs naissent sous ses pas. Sa démarche légere ressemble au vol d'un oiseau. Il tient dans sa main une lyre d'ivoire, et dans un transport éternel, il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis. L'harmonie de sa ly-

re et de sa voix raviroit les hommes et les Dieux. Il est ainsi récompensé, pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ces nouveaux murs, et auquel il donna des loix.

De l'autre côté, tu peux voir entre ces myrthes, Cècrops Egyptien, qui, le premier, régna dans Athenes, ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom. Cècrops apportat des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des lettres et des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, et les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant: il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfants eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée Ericthon, qui inventa l'usage de l'argent (9) pour la monnoie. Il le fit en vue de faciliter le commerce entre les isles de la Grece; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les véritables: cultivez la terre, pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile et de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, et qui vous couvrent de leur laine: par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfants, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitants qui ont soin de la cultiver. Elle les paye tous libéralement de leur peine; au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour

le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays. Encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse. Le sage Erichthon disoit souvent: Je crains bien, mes enfants, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra un infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie; qu'enfin, elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, et la source de tous les vrais biens. Mais les Dieux me sont témoins, que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin, quand Erichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cérès avoit enseigné l'art de cultiver les terres, et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent deja le bled, et la maniere de le multiplier en le semant: mais ils ignoroient la perfection du l'abourage; et Triptoleme (10) envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, et à la fertiliser en déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardents et infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages et farouches que couroient épars çà et là dans les forêts d'Epire

et d'Etolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs, et se soumirent à des loix, quand ils eurent apris à faire croître des moissons, et à se nourrir du pain. Triptoleme fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente, qui est attachée à l'agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon. Ils mépriserent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher les plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien coltivé, est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissants, libres, heureux, et dignes de l'être par une solide vertu! Mais, hélas! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu-à-peu les vraies, et ils degenerent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils! tu régneras un jour; alors souvien-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, et de ne souffrir point que les hommes vivent ni oisifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse. Ces deux hommes qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres Héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hyver glacé, et que la lumiere du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il apperçut que Télemaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lys, et

de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand roi Sésostris que Télemaque reconnut dans ce beau lieu. Il étoit mi le fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumiere douce sortoient de ses yeux, et ceux de Télemaque en étojent éblouis. A le voir on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un trasport au-dessus de la raison humaine pour récompenser sesvertus.

Télemaque dit à Arcésius: Je reconnois, ô mon pere! Sésostris, ce grand roi d'Egypte, que j'y ai vu, il n'y a pas long-temps. Le voilà, répondit Arcésius, et tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à recompenser les bons rois. Mais il faut que tu saches que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui eût fait oublier les regles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le desir d'en faire d'autres; il se laissa séduire par la vaine gloire des Conquérants: il subjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Asie. A son retour en Egypte, il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté, et avoit altéré par un gouvernement injuste les meilleures loix du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son Royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la suite, il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les Conquérants font contre leurs états, et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un roi, d'ailleurs si juste et si bienfaisant; et c'est ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante? C'est un roi de Carie, nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille, parceque l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens et des Lyciens, la nation dont le roi périroit, seroit victorieuse.

Considere cet autre; c'est un sage Législateur, qui ayant donné à sa nation des loix propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune des loix pendant son absence. Après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie (11), et mourut pauvre dans une terre étrangere, pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des loix si utiles.

Cet autre que tu vois est Eunesyme, roi des Pyliens, et un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre, et qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Acheron, il demanda aux Dieux d'appaiser leur colere, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocents. Les Dieux l'exaucerent, et lui firent trouver ici la vraie Royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus. Il régna en Egypte, et il épousa Anchinoë, fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux (12), et qui en richit les terres qu'il arrose, par ses inondations. Il eut deux fils; Danaüs, dont tu sais l'histoire, et Egyptus, qui donna son nom à ce beau Royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, et par l'amour de ses sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils; et c'est la vie qu'on traine miserablement sur la terre, qui n'est qu'une mort; les noms seulement sont changés. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi, il est temps d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang! mais quelle gloire

t'attend dans les campagnes de l'Hespérie! Souviens-toi des conseils d'un sage Mentor: pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siecles.

Il dit; et aussi-tôt il conduisit Télemaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut sortir du tenebreux empire de Pluton. Télemaque, les larmes aux yeux, le quitta sans pouvoir l'embrasser, et sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné jusques auprès de la caverne, et qui n'esperoient plus de le revoir.

Fin du Livre dix-neuvieme.

NOTES DU LIVRE DIX-NEUVIEME.

(1) *C'est dans les Livres saints que M. de Cambray a puisé ces nobles idées qui expriment si bien le bonheur des justes. Il ne faut pas être surpris si la description l'emporte sur celles des Poëtes Grecs et Latins. L'Ecriture offre, à qui l'entend, les modeles les plus achevés de poésie et d'éloquence. Les Grecs ne sont point inventeurs de ces Arts. Ils n'ont fait que donner des regles qui ne formeront jamais ni Poëtes, ni Orateurs.*

(2) *L'Auteur ne laisse rien échapper dans les anciens, dont il ne profite. On voit qu'il avoit ici en vue la rencontre d'Enée avec Anchise dans les Champs Elisées, au sixieme Livre de l'Enéide.*

(3) *Il ne faut point être surpris de voir revenir les mêmes traits de morale. Tout est consacré à l'instruction du Prince, et c'est dans ce point de vue qu'il faut envisager ce Poëme.*

(4) *Rien de si commun dans l'Histoire que des Princes gouvernés par leurs Maîtresses; il est plus difficile d'en trouver qui ayent eu autant de foible pour leurs femmes.*

(5) *La véritable colere d'Achille n'est point respectée dans ce Poëme comme dans l'Iliade. Que se-*

roit-ce en effet qu'un homme qui pourroit tout, et qui se laisseroit emporter par sa colere?

(6) *Ajax avoit mieux mérité ces armes. Ulysse sut mieux les demander. C'est alors, dit Ovide, qu'on vit ce que peut l'éloquence; elle eut plus de force que la valeur.*

(7) *Les bons rois et les rois conquérants se ressemblent trop peu, pour être confondus dans les Champs Elisées. L'Auteur a grand soin de les séparer; et s'il n'eût craint de démentir la Fable, il auroit laissé dans le Tartare bien des demi Dieux.*

(8) *Dans l'onzieme Livre de l'Odyssée, Ulysse descendu aux Enfers, adresse ces paroles à l'ombre d'Achille:* Fils de Pélée, les Grecs, pendant que vous etiez sur la terre, vous respectoient comme un Dieu; vous retenez sans doute le même avantage parmi les morts, et vous ne sauriez regretter la vie. J'aimerois mieux vivre esclavé d'un pauvre laboureur, *répond Achille*, que de commander à tous les morts.

(9) *L'or et l'argent ne satisfont par eux-mêmes aucun de nos vrais besoins, et c'est pour cela qu'ils ne peuvent être mis au rang des vraies richesses: mais c'est par ces richesses d'imagination qu'on acquiert les véritables. Et voilà ce qui donne à ces métaux tant de crédit sur l'esprit et sur le cœur.*

(10) *C'est lui qui enseigna l'agriculture aux Athéniens, et c'est d'Athenes que cet art se répandit dans toute la Grece. Cette tradition étoit si constante parmi les Grecs, que toutes les villes se faisoient un devoir de Religion d'envoyer à Athenes les prémices de leurs fruits.*

(11) *Le Prince régnoit dans son exil bien mieux encore que s'il eût été sur le trône. Il n'avoit point abandonné son peuple, il le conduisoit par ses loix que son absence forçoit d'observer. C'est de Licurgue, qu'on rapporte une action si généreuse.*

(12) *On sait que les Anciens ne connoissoient point la source du Nil; et c'est pour se conformer à leurs idées, qu'un célebre Sculpteur représente ce Dieu, la tête couverte d'un voile.*

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE.

Dans une assemblée de Chefs, Télemaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner. L'autre, nommé Dioscore, offroit aux alliés la tête d'Adraste. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télemaque porte la mort par-tout où il va pour trouver Adraste; et ce roi qui le cherche aussi, rencontre et tue Pisistrate, fils de Nestor. Philoctete survient; et dans le temps où il va percer Adraste, il est blessé lui-même, et obligé à se retirer du combat. Télemaque court aux cris de ses alliés, dont Adraste fait un carnage horrible. Il combat cet ennemi, et lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste, relevé, veut surprendre Télemaque: celui-ci le saisit une seconde fois, et lui ôte la vie.

Cependant les Chefs de l'armée s'assemblerent, pour délibérer s'il falloit s'emparer de Vénuse. C'étoit une ville forte, qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucétes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue, pour demander justice sur cette invasion. Adraste, pour les appaiser, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens: mais il avoit corrompu par argent et la garnison Lucanienne, et celui qui la commandoit, de maniere que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Venuse; et les Apuliens, qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Venuse, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Venuse, nommé Démophante, avoit offert secrétement aux alliés de leur livrer la nuit

une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraste avoit mis toutes ses provisions de guerre et de bouche dans un château voisin de Venuse, qui ne pouvoit se défendre si Venuse étoit prise. Philoctete et Nestor avoient déja opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les Chefs, entraînés par leur autorité, et éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient a ce sentiment: mais Télemaque, à son retour, fit les derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris et trompé; c'est Adraste, lui qui a si souvent trompe tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Venuse, vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adraste, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le Commandant et la garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin, je comprends comme vous, que si vous preniez Venuse, vous seriez dés le lendemain maîtres du château, ou sont tous les préparatifs de guerre qu'Adraste y a assemblés, et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais ne vant-il pas mieux perir, que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repousser la fraude par la fraude (1)? Sera-t-il dit que tant de rois, ligués pour punir l'impie Adraste de ses tromperies, seront trompeurs comme lui? S'il nous est permis de faire comme Adraste, il n'est pas coupable, et nous avons tort de le vouloir punir. Quoi! l'Hespérie entiere, soutenue de tant de colonies Grecques, et des Héros revenus du siege de Troye n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adraste, que la perfidie et le parjure? Vous avez juré par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Venuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garnison Lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adraste; je le

trois comme vous. mais cette garnison est toujours à la solde des Lucaniens ; elle n'a point refusé de leur obéir; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adraste ni les siens ne sont jamais entrés dans Venuse ; le traité subsiste ; votre serment n'est pas oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer? Ne sera-t-on fidele et religieux pour les serments, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi? Si l'amour de la vertu et la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole, et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous, et de vous détester? Qui pourra désormais dans les nécessités les plus pressantes se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sinceres, et qu'il vous importera de persuader a vos voisins votre sincérité? Sera-ce un traité solemnel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment? Eh ! ne saura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? La paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclairée. Vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité et de la confiance, vous deviendront impossibles. Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télemaque, un intérêt encore plus pressant, qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité et quelque prévoyance sur vos intérêts: c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue, et va la ruiner; votre parjure va faire triompher Adraste.

A ces paroles, toute l'assemblée émue lui demandoit, comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur répondit il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance, qui est la bonne foi? Aprés que vous aurez posé pour maxime, qu'on peut violer les regles de la probité et de la fidélité pour un grand interét, qui d'entre vous pourra se ner a un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole et à le tromper? Où en serez vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les àrtifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin, et de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adraste n'aura plus besoin de vous attaquer; vous vous déchirerez assez vous mémes, vous justifierez ses perfidies. O rois sages et magnanimes! ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables, ne dédaiguez pas d'ecouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance, et par les efforts de votre vertu; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barriere de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable; vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, aprés que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez vous? N'avez vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit elle pas? Combattons, mourons, s'il le faut, plutót que de vaincre si indignement. Adraste, l'impie Adra-

ste est dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi.

Lorsque Télemaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses levres, et avoit passé jusqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée. Chacun pensoit, non à lui, ni aux graces de ses paroles (2), mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin, on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu-à-peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres, et n'osoient parler les premiers. On attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent, et chacun avoit de la peine à retenir ses sentiments. Enfin, le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, et Minerve qui a tant de fois inspiré votre pere, a mis dans votre cœur le conseil sage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse, je ne considere que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu : sans elle, les plus grands avantages sont de vraies pertes; sans elle, on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses alliés, l'horreur de tous les gens de bien, et la juste colere des Dieux. Laissons donc Vennse entre les mains des Lucaniens, et ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit; et toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles; mais en applaudissant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, et on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'inspiroit :

Il s'éleva bientôt une autre question dans le Conseil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraste, toujours cruel et perfide, envoya dans le camp un transfuge, nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres Chefs de l'armée : surtout, il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télemaque, qui étoit déja la terreur des Daunien. Télemaque, qui avoit trop de courage et de

candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine, avec amitié, ce malheureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile, et qui lui racontoit les aventures de ce Héros. Il le nourissoit, et tâchoit de le consoler dans son malheur, car Acante se plaignoit d'avoir été trompé et traité indignement par Adraste : mais c'étoit nourrir et rechauffer dans son sein une vipere venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre transfuge, nommé Arion qu'Acante envoyoit vers Adraste, pour lui apprendre l'état du camp des alliés, et pour lui assurer qu'il empoisonneroit, le lendemain, les principaux rois avec Télemaque, dans un festin que celui-ci lui devoit donner. Arion pris, avoua sa trahison. On soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante, profondément dissimulé et intrépide, se defendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir : la vie d'un seul homme n'est rien, quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les Dieux au milieu des hommes?

Quelle maxime inhumaine! quelle politique barbare! répondit Télemaque. Quoi! vous êtes si prodigues du sang humain! O vous qui êtes établis les Pasteurs des hommes, et qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau, vous êtes donc les loups cruels, et non pas les pasteurs; du moins vous n'êtes pasteurs que pour tondre et pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages! Selon vous, on est coupable dés qu'on est accusé; un soupçon mérite la mort; les innocents sont à la merci des envieux et des calomniateurs, et à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Té-

Télemaque disoit ces paroles avec une autorité et une véhémence qui entraînoit les cœurs, et qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissent, il leur dit: Pour moi, je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-là ; j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, et qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis rois, c'est-à-dire Juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence, et modération ; laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussi-tôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non: mais le visage et la voix d'Acante demeurerent tranquilles. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit: Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Télemaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'apperçut; il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien, nommé Polytrope, que vous connoissez, et qui paroîtra y aller secretement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourments les plus cruels. Si, au contraire, vous avouez dés à présent votre faute, on vous la pardonnera, et on se contentera de vous envoyer dans une isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout; et Télemaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des isles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien, d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent et hardi, nommé Diescore, vint la nuit dans le camp des alliés,

leur offrir d'égorger dans sa tente le roi Adraste (3). Il le pouvoit, car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adraste lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduement, et qui étoit égale en beauté a Vénus même. Il avoit des intelligences secretes pour entrer la nuit dans la tente du roi, et pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs Capitaines Dauniens: mais il croyoit avoir besoin que les rois alliés attaquassent en même-temps le camp d'Adraste, afin que dans ce trouble, il pût plus facilement se sauver et énlever sa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever aprés avoir tué le roi. Aussi-tôt que Dioscore eut expliqué aux rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télemaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, repondit-il, qui nous ont préservé des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quandmême nous n'aurions pas assez de vertu pour detester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejetter. Dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous; dès ce moment, qui d'entre nous sera en sûreté? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, et le faire retomber sur les rois allies. La guerre ne sera plus une guerre; la sagesse et la vertu ne seront d'aucun usage: on ne verra plus que perfidie, trahison et assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, et nous le mériterions, puisque nous aurions autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste, J'avoue que ce roi ne le merite pas; mais toute l'Hespérie et toute la Grece, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous mêmes: enfin, nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussi-tôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, et qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis; car les mé-

chants ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, et n'osoit le louer. Cette action noble des alliés lui rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies et de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, et étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie: mais les hommes corrompus (4) s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressant de faire contre eux quelque action éclatant: comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, et il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient, dans un chemin semé de roses, que le jeune Télemaque, prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil (5), et mit en mouvement tous les Officiers. Son casque couvert de crins flottants, brilloit déja sur sa tête, et sa cuirasse sur son dos ebloüissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de vulcain avoit, outre sa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, et sur son visage une majesté fiere qui promettoit déja la victoire. Il marchoit; et tous les rois oubliant leur âge et leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout cede à celui que Minerve conduit invisiblement par la main; son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité; il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, et à profiter de leurs conseils; mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés, arrangeant toutes les choses à propos, ne s'embarrassant de rien, et n'em-

barrassant point les autres, excusant les fautes, reparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant par-tout la liberté et la confiance. Donnoit-il un ordre ? c'étoit dans les termes les plus simples et les plus clairs ; il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faisoit ensuite expliquer familièrement comment il avoit compris ses paroles, et le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit ; et qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, qu'il ne le faisoit partir qu'aprés lui avoir douné quelque marque d'estime et de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réussir : mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais succés (6), car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge et enflammé par les premiers rayons du Soleil, et la mer étoit pleine de feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux et de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus, semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ses abymes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des armes, et par l'appareil frémissant de la guerre, à semer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hérissées, semblables aux épics qui couvrent les sillons fertiles dans le temps des moissons. Déja s'élevoit un nuage de poussiere, qui déroboit peu-à-peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettes, que Télemaque levant les yeux et les mains vers le Ciel, prononça ces paroles :

O Jupiter, pere des Dieux et des hommes, vous voyez de notre côté la justice et la paix, que nous

n'avons point eu honte de rechercher. C'est à regret que nous combattons; nous voudrions épargner le sang des hommes. Nous ne haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide et sacrilege. Voyez et décidez entre lui et nous. S'il faut mourir, nos vies sont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Hespérie et abattre le Tyran, ce sera votre puissance et la sagesse de Minerve votre fille, qui nous donnera la victoire: la gloire vous en sera due. C'est vous qui, la balance en main, réglez le sort des combats: nous combattons pour vous, et puisque vous êtes Juge, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse avant la fin du jour, le sang d'une hécatombe entiere ruisselera sur vos autels.

Il dit, et à l'instant il pousse ses coursiers fougueux et écumants dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre, Locrien, couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé, comme Hercule, d'une massue énorme (7); sa force et sa taille le rendoient semblable aux Géants. Dès qu'il vit Télemaque, il méprisa sa jeunesse et la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles, il leva sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer; elle paroit comme un mât de navire, chacun craint le coup de sa chûte; elle menace la tête du fils d'Ulisse; mais il se détourne du coup, et se lance sur Périandre, avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue, en tombant, brise la roue d'un char auprés de celui de Télemaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge. Le sang qui coule à gros bouillons de sa large plaie, étouffe sa voix: ses chevaux fougueux, ne sentant plus sa main défaillante, et les rênes flottants sur leur cou, l'emportent çà et là. Il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumiere, et la pâle

mort étant déja peinte sur son visage défiguré. Télemaque eut pitié de lui ; il donna aussi-tôt son corps à ses domestiques, et garda, comme une marque de sa victoire, la peau du lion avec sa massue.

Ensuite il cherce Adraste dans la mélée, mais en le cherchant, il précipite dans les enfers une foule de combattants : Hilée, qui avoit attelé à son char deux coursiers, semblables à ceux du Soleil, et nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Anfide ; Démoléon, qui dans la Sicile, avoit autrefois presque egalé Erix dans les combats du Ceste ; Crantor, qui avoit été hôte et ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant par l'Hesperie, y ôta la vie à l'infame Cacus, Ménecrate qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte ; Hyppocon Salapien, qui imitoit l'adresse et la bonne grace de Castor pour mener un cheval ; le fameux chasseur Eurimedo, toujours teint du sang des ours et des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Apennin, et qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des fleches ; Nicostrate, vainqueur d'un Géant, qui vomissoit le feu dans les rochers du Mont-Gargan ; Eléante, qui devoit épouser la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris : elle avoit été promise par son pere à celui qui la délivreroit d'un serpent aîlé, qui étoit né sur le bord du fleuve, et qui devoit la dévorer dans peu de jours suivant la prédiction d'un Oracle. Ce jeune homme, par un excés d'amour, se dévoua pour tuer le monstre ; il réussit ; mais il ne put goûter le fruit de sa victoire, et pendant que Pholoé se préparant à un doux hyménée attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit suivi Adraste dans les combats, et que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissements les bois et les montagnes qui sont auprès du fleuve ; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux ; elle oublia les guirlandes des fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, et accusa le Ciel

d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit et jour (8), les Dieux, touchés de ses regrets, et par les prieres du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du Dieu son pere : mais l'eau de cette fontaine est encore amere; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, et on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès sur ces tristes bords.

Cependant Adraste, qui apprit que Télemaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empressement: il espéroit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, et il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse et d'une audace extraordinaires, aux-quels il avoit promis de grandes récompenses, s'ils pouvoient, dans le combat, faire perir Télemaque, de quelque maniere que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Télemaque, pendant qu'Adraste l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer; mais Minerve les fit égarer.

Adraste crut voir et entendre Télemaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattants. Il court, il vole, il veut se rassasier de sang : mais au lieu de Télemaque, il trouve le vieil Nestor, qui d'une main tremblante (9), jettoit au hasard quelques traits inutiles. Adraste, dans sa fureur, veut le percer; mais une troupe de Pyliens se jetta autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air et couvrit tous les combattants; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourants, et le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la terre gémissoit sous un monceau de corps morts : des ruisseaux de sang couloient de toutes parts : Bellone et Mars, avec les Furiès infernales, vêtues de robes toutes dégoûtantes de sang, repaissoient leurs

yeux cruels de ce spectacle, et renouvelloient sans cesse la rage dans les cœurs. Ces Divinités ennemies des hommes repoussoient loin des deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir et fureur brutale. La sage et invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit, et recula d'horreur.

Cependant Philoctete marchant à pas lents, et tenant dans ses mains les flèches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste, n'ayant pu atteindre le divin Vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, aux-quels il avoit fait mordre la poussiere. Déja il avoit abattu Eusilas, si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, et qui devançoit dans son pays les plus rapides flots de l'Eurotas et de l'Alphée. A ses pieds étoient tombés Entiphron, plus beau qu'Hylas, aussi ardent chasseur qu'Hippolyte; Ptérelas, qui avoit suivi Nestor au siege de Troye, et qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage et de sa force: Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs, avoit reçu secretement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes. En effet, il étoit si souple et si prompt dans tous ses mouvements, qu'il échappoit aux mains les plus fortes: mais Adraste d'un coup de lance le rendit immobile, et son ame s'enfuit d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillants Capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épics dorés pendant la moisson tombent sous la faulx tranchante d'un infatigable moissonneur, oublioit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa sagesse l'avoit quittè; il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui, de son côté, soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son pere: mais le moment fatal étoit venu ou Pisistrate devoit faire sentir à Nestor, combien on est souvent malheureux d'avoir trop vecu.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre

Adraste, que le Daunien devoit succomber: mais il l'évita, et pendant que Pisistrate ébranlé du coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraste le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencerent à sortir avec un ruisseau de sang; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prés. Ses yeux étoient deja presque éteints, et sa voix défaillante. Alcée, son Gouverneur, qui étoit auprés de lui, le soutint comme il alloit tomber, et n'eut le temps que de le mener entre les bras de son père. Là il voulut parler et donner les dernieres marques de sa tendresse, mais en ouvrant la bouche, il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage et l'horreur pour repousser les efforts d'Adraste, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils: il remplissoit l'air de ses cris, et ne pouvoit souffrir la lumiere. Malheureux, disoit-il, d'avoir été pere et d'avoir vécu si long-temps (10)! Hélas! cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chasse du sanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier siege de Troye? Je serois mort avec gloire et sans amertume: maintenant je traine une vieillesse douloureuse, méprisée et impuissante. Je ne vis plus que pour les maux; je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils! ô mon fils! ô mon cher fils Pisistrate! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me consoler. Je ne t'ai plus, rien ne me consolera; tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des homme, n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque, Pisistrate, ô chers enfants! je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux; la mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus. Qui fermera mes yeux? Qui recueillera mes cendres? O cher Pisistrate! tu es mort, comme ton frere, en homme de courage; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles, il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit; mais on arrêta sa main, et on lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces, il voulut retourner au combat; mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraste et Philoctete se cherchoient: leurs yeux étoient étincelants comme ceux d'un lion et d'un léopard qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre. Les menaces, la fureur guerriere, et la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déja ils se voyent l'un l'autre, et Philoctete tient en main une de ces fleches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, et dont les blessures sont irrémédiables. Mais Mars, qui favorisoit le cruel et intrépide Adraste, ne put souffrir qu'il périt sitôt; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guerre, et multiplier le carnage. Adraste étoit encore dû a la justice des Dieux, pour punir les hommes et pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siege de Troye. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la fleche contre Amphimaque; il lui perça le cœur. Aussi-tôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, et furent couverts des ténebres de la mort. Sa bouche, plus vermeille que les roses dont l'Aurore naissante seme l'horison, se flétrit; une pâleur affreuse ternit ses joues. Ce visage si tendre et si délicat, tout-à-coup se défigura. Philoctete lui-même en eut pitié. Tous les combattants gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang où il se rouloit, et ses cheveaux aussi beaux que ceux d'Apollon traînés dans la poussiere. Phi-

loctete ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang et ses forces; son ancienne blessure même, dans l'effort du combat, sembloit prête à se rouvrir et à renouveller ses douleurs; car les enfants d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pu le guérir entiérement. Le voilà prêt à tomber sur un monceau de corps sanglants qui l'environnent. Arohidamas, le plus fier et le plus adroit de tous les Oébaliens, qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enlève du combatt dans le moment où Adraste l'auroit sans peine abattu à ses pieds. Adraste ne trouve plus rien qui ose lui résister (11), ni retarder sa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit: c'est un torrent, qui ayant surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les Bergers, et les Villages.

Télemaque entendit de loin les cris des vainqueurs, et il vit le désordre des siens qui fuyoient devant Adraste, comme une troupe de cerfs timides traversent les vastes campagnes (12), les bois, les montagnes, et les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils sont poursuivis par des chasseurs. Télemaque gémit, l'indignation paroît dans ses yeux, et il quitte les lieux où il avoit combattu long-temps avec tant de danger et de gloire. Il court pour soûtenir les siens; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus sur la poussiere. De loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sais quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre et la mort. Le cri de Télemaque porte le courage et l'audace dans le cœur des siens: il glace d'épouvante les ennemis. Adraste même a honte de se sentir troublé. Je ne sais combien de funestes présages le font frémir, et ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblants com-

mencerent à se dérober sous lui; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit: une pâleur de défaillance et une sueur froide se répandoient dans tous ses membres; sa voix enrouée et hésitante ne pouvoit achever aucune parole; ses yeux pleins d'un feu sombre et étincelant, paroissoient sortir de sa tête: on le voyoit comme Oreste agité par les Furies; tous ses mouvements étoient convulsifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irrités, et entendre une voix sourde qui sort du fond de l'abyme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait sentir une main céleste et invisible suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper. L'espérance étoit éteinte au fond de son cœur; son audace se dissipoit comme la lumiere du jour disparoît quand le soleil se couche dans le sein des ondes, et que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

L'impie Adraste, trop long-temps souffert sur la terre si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtiment, l'impie Adraste touchoit enfin à sa derniere heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisants remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir marchent avec lui. A peine voit-il Télemaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, et les tourbillons des flammes qui sortent du noir Phlégeton prêtes à le dévorer. Il s'écrie, et sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui, dans un songe affreux, ouvre la bouche, et fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours, et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée, Adraste lance son dard contre Télemaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des Dieux, se couvre de son bouclier: il semble que la victoire le couvrant de ses ailes, tient déja une couronne suspendue au-dessus de sa tête; le courage doux et paisible reluit dans ses yeux: on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage et mesuré au milieu des plus grands perils; le dard lancé par Adra-

ste est repoussé par le bouclier. Alors Adraste se hâte de tirer son épée, pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télemaque voyant Adraste l'épée à la main, se hâte de la mettre aussi, et laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, sous les autres combattants en silence mirent bas les armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives brillants comme les éclairs d'où partent les foudres, se croisent plusieurs fois, et portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en retentissent. Les deux combattants s'allongent, se replient, s'abaissent, se relevent tout-à-coup, et enfin se saisissent. Le lierre en naissant au pied d'un ormeau ne serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux pas ses rameaux entrelassés, jusqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattants se serrent l'un l'autre. Adraste (13) n'avoit encore rien perdu de sa force. Télemaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adraste fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi et pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain; dans le moment où il la cherche, Télemaque l'enleve de terre, et le renverse sur le sable. Alors cet impie qui avoit tou jours méprisé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort. Il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la desire: il tâche d'émouvoir la compassion de Telemaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux: ils me punissent comme je l'ai mérité; il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité; je la vois; elle me condamne; mais qu'un roi malheureux vous fasse souvenir de votre pere qui est loin d'Ithaque, et qu'il touche votre cœur.

Télemaque, qui le tenant sous ses genoux, avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit aussi-tôt: Je n'ai voulu que la victoire et la paix des nations que je suis venu secourir; je

n'aime point à repandre le sang. Vivez donc, Adraste ; mais vivez pour réparer vos fautes : rendez tout ce que vous avez usurpé ; rétablissez le calme et la justice sur la côte de la grande Hespérie, que vous avez souillée par tant de massacres et de trahisons ; vivez, et devenez un autre homme. Apprenez par votre chûte, que les Dieux sont justes ; que les méchants sont malheureux ; qu'ils se trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et dans le mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu : donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles Télemaque laisse relever Adraste, et lui tend la main sans se défier de sa mauvaise foi : mais aussi-tôt Adraste lui lança un second dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télemaque, si elles n'eussent été divines. En même-temps, Adraste se jette derriere un arbre, pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison ; celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort (14) ; au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait signe aux siens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, et veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage. Mais tout-à-coup Télemaque, prompt comme la foudre que la main du Pere des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi ; il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse, et comme un cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne, il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il lui enfonce son glaive, et le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtiment de ses crimes.

Fin du Livre vingtieme.

NOTES DU LIVRE VINGTIEME.

(1) *Dans une guerre ouverte, les intelligences n'ont jamais été regardées comme une contravention au droit des gens. Mais les alliés ne pouvoient s'en servir en cette occasion, sans contrevenir à la foi des Traités ; et les raisons de Télemaque sont victorieuses. Qui se déclare ennemi de la foi publique, semble se déclarer ennemi du genre humain, et l'on le peut se fier à lui que quand la force l'a mis hors d'état de manquer à sa parole.*

(2) *C'est l'idée qu'avoit M. de Cambray de l'éloquence. Il la vouloit si simple, si dénuée d'ornemens, qu'elle fit oublier l'Orateur. Aussi préféroit-il Démosthene à Cicéron, parce que celui-ci fait paroître son art, et que l'autre le cache.*

(3) *Le médecin de Phirrhus trama la même trahison contre son Maître, et offrit à Fabricius de le délivrer d'un ennemi si redoutable. Mais le généreux Romain en avertit Pirrhus par cette Lettre.*

" Vous n'êtes pas plus heureux dans le choix de vos amis, que dans celui de vos ennemis. Nous vous renvoyons la Lettre qui nous a été écrite par un de vos domestique ; notre valeur mettra fin à une guerre que nous ne voulons pas terminer par une perfidie ,, .

(4) *Pirrhus fut plus généreux qu'Adraste. Il renvoya aux Romains les prisonniers qu'il avoit faits, sans demander aucune rançon.*

(5) *Il n'appartient qu'aux ames intrépides de se livrer au sommeil la veille d'une bataille. On fut obligé d'éveiller Alexandre le jour de la bataille d'Arbelle, qui devoit décider de sa fortune et de sa gloire.*

(6) *Que penser de la coutûme barbare des Ottomans, qui punissent de mort la levée d'un siege ou la perte d'une bataille ? Espérent-ils élever un Général à l'intrepidité, en lui inspirant la terreur et la crainte?*

(7) *On accuse les combats d'Homere d'être languissants par les généalogies, les descriptions des armes des combattants, et tant d'autres circonstan-*

ces qui les varient. Il ne faut d'autre apologie pour le modele; que les graces de l'imitateur.

(8) *A l'horreur des combats, l'Auteur sait allier toutes ces agréables peintures que les Métamorphoses d'Ovide lui fournissent. L'imagination du Lecteur est toujours captivée par de nouveaux objets.*

(9) *C'est ce que Virgile appelle* Telumque imbelle sine ictu, *en parlant d'un jalevot que lance le roi Priam. L'Auteur s'est souvent plaint de la pauvreté de notre Langue; sans doute qu'il sentoit qu'elle n'avoit pas de quoi étaler toutes les richesses qu'il voyoit dans son imagination. Mais quand on rapproche ses expressions de celles des Anciens, on pense plus favorablement sur notre Langue.*

(10) *Ce Héros, affoibli par la vieillesse, ne pouvoit faire dans cette action qu'un personnage bien froid si l'Auteur ne l'eût animé par la douleur. Les regrets conviennent mieux dans la bouche de Nestor, que les armes dans ses mains.*

(11) *Il étoit nécessaire qu'Adraste se signalât par de grands exploits, afin que le principal Héros devint une ressource unique et nécessaire. Sans Télemaque, Adraste étoit vainqueur.*

(12) *Ceux qui se sont plaints de la multitude des comparaisons d'Homere, ne les trouveront pas ici moins fréquentes. Mais le sentiment les défend contre les regles et les principes dont on se sert pour les combattre.*

(13) *Le merveilleux est ici ménagé avec beaucoup de sobriété: il y en a assez pour relever l'action, sans rien ravir à la gloire du Héros. Télemaque à des armes forcées par Vulcain, il est soûtenu par Minerve. Mais c'est sa valeur qui met en œuvre ces grands avantages, et les regards du Lecteur ne perdent point le Héros de vue pour se fixer sur les Dieux.*

(14) *Il ne faut que cette maxime, pour refuser ceux qui prétendent que les sentiments de Religion sont incompatibles avec les vertus-militaires. Machiavel, dans son premier Livre de l'Histoire de Florence, attribue à la Religion la cause de la chûte de l'Empire Romain. Les sages Politiques de l'antiquité en voyoient des causes bien différentes.*

FIRENZE

Telemaque arrivant à Salente trouve le bruit de la Ville reformé, et la Campagne bien

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE.

Adraste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux allies en signe de paix, et leur demandent un roi de leur nation. Nestor, inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des Chefs; où plusieurs opinent qu'il faut partager le Pays des vaincus, et ceder à Télemaque le terroir d'Arpi. Bien-loin d'accepter cette offert, Télemaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas pour roi des Dauniens, et de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner cachun dans son pays.

A peine Adraste fut-il mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur Chef, se réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliés, en signe de paix et de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraste, que son pere avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avoit affranchi et comblé de biens, et auquel il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt. Il le tua par derriere, pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, et la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, et on le fit mourir. Télemaque, ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, et d'un naturel excellent, que les plaisirs

et les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ses larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune Prince. Plus il a d'élévation et de vivacité, plus il s'éloigne de tous les sentiments de vertu; et maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, graces aux Dieux, et les instructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Les Daunïens assemblés demanderent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adraste avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le tyran; ils venoient en foule baiser la main de Télemaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, et leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoi, toutes les autres dans l'Hespérie, et qui faisoit trembler tant de peuples; semblable à ces terrains qui paroissent fermes et immobiles, mais que l'on sappe peu-à-peu par-dessous; long-temps on se moque du foible travail qui en attaque les fondements; rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle: cependant tous les soutiens sont détruits peu-à-peu, jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaisse et ouvre un abyme. Ainsi une puissance injuste et trompeuse, quelque prosperité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds. La fraude (1) et l'inhumanité sappent peu-à-peu tous les plus solides fondements de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint; on tremble devant elle, jusqu'au noment où elle n'est déja plus; elle tombe de son propre poids, et rien ne la peut relever, parce qu'elle à détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi et de la justice, qui attirent l'amour et la confiance.

Les Chefs de l'armée s'assemblerent dès le lendemain pour accorder un roi aux Daunïens. On pre-

noit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si ine pérce, et les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur, jointe à la vieillesse, avoit flétri son cœur, comme la pluie abat et fait languir le soir une fleur qui étoit le matin, pendant la naissance de l'aurore, la gloire et l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'enfuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines; l'espérance, qui est la vie du cœur de l'homme, etoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amere à cet infortuné vieillard; la lumiere même lui étoit odieuse; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, et qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain; son cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs aliments. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémissements et des sanglots. De temps en temps, on l'entendoit dire: O Pisistrate, Pisistrate, Pisistrate! mon fils, tu m'appelles! Je te suis, Pisistrate, tu me rendras la mort douce. O mon cher fils! je ne desire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entieres sans prononcer aucune parole, mais gémissant, levant les mains et les yeux noyés de larmes vers le Ciel.

Cependant les princes assemblés attendoient Télemaque qui étoit auprés du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutoit des parfums exquis, et versoit des larmes ameres. O mon cher compagnon! lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie. Je te dois mille et mille soins (2): je t'aimois, tu m'aimois aussi: j'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de

plusieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton pere. Oui, ta sagesse et ton éloquence dans un âge mûr auroient été semblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois deja cette douce insinuation, a laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois: ces manieres naïves de raconter, cette sage modération, qui est un charme pour appaiser les esprit irrités, cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bons conseils. Quand tu parlois tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison. Ta parole simple et sans faste couloit dans les cœurs, comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures, nous sont enlevés pour jamais. Pisistrate, que j'ai embrassé ce matin, n'est plus; il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les jeux de Nestor, et non pas que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, et il ne seroit pas le plus malheureux de tous les pères.

Aprés ces paroles, Télemaque fit laver la plaie sanglante qui étoit dans le côte de Pisistrate. Il le fit étendre sur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui, ayant couvert la terre de son ombre, et poussé vers le ciel ses rameaux fleuris, à été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mere feconde qui nourrit ses tiges dans son sein: il languit, sa verdure s'efface; il ne peut plus se soutenir, il tombe; ses rameaux qui cachoient le ciel, trainent sur la poussiere, flétris et dessechés; il n'est plus qu'un tronc abattu et dépouillé de toutes ses graces. Ainsi Pisistrate en proie à la mort étoit deja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Deja la flamme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baissés et pleins

de larmes, leurs armes renversées, le conduisoit lentement. Le corps est bientôt brulé, les cendres sont mises dans une urne d'or, et Télemaque, qui prend soin de toût, confie cette urne comme un grand trésor à Callimaque, qui avoit été le Gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé. Guardez-les pour son pére; mais attendez a les lui donner quand il aura assez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre.

Ensuite Télemaque entra dans l'assemblée des rois ligués, où chacun garda le silence pour l'écouter, dés qu'on l'apperçut. Il en rougit, et on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmenterent sa honte. Il auroit voulu se pouvoir cacher: ce fut la premiere fois qu'il parut embarrassé et incertain. Enfin, il demanda comme une grace, qu'on ne lui donnat plus aucune louange. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime (3), sur-tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu; mais c'est que je crains de les aimer trop. Elles corrompent les hommes, elle les remplissent d'eux-mêmes, elle les rendent vains et présomptueux. Il faut les mériter et les fuir: les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchants de tous les hommes, qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste et craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télemaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au ciel; et par un air d'indifférence, il arrêta bientôt

les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant: mais l'admiration augmenta, tout le monde sachant la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, et le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse et de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres: il est l'ami des Dieux, et le vrai Héros de notre age. Il est au dessus de l'humanité; mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidele et tendre; il est compatissant, libéral, bienfaisant, et tout entier à ceux qu'il doit aimer. Il est les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'est défait de sa hauteur, de son indifference et de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage (4), voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, et nous rend sensibles à toutes ses vertus: voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un roi aux Daunïens. La plupart des Princes qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il falloit partager entre eux ce pays comme une terre conquise. On offrit à Télemaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérés, les doux présents de Bacchus, et les fruits toujours verds de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes et les rochers affreux de Dulichie, et les bois suavages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius, et par la colere de Neptune; ni votre mere, que ses amants possedent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces discours; mais les rochers de Thrace, et de Thes-

salie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amants désespérés, que Télemaque l'étoit à toutes ces offres.

Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni de richesses, ni de délices, qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre, et de commander à un plus grand nombre d'hommes? On n'en a que plus d'embarras et moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages et les plus modérés, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes, indociles (5), inquiets, injustes, trompeurs et ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs et sa gloire, on est impie, on est tyran, on est le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies regles pour leur propre bien, on est moins leur maître que leur tuteur: on n'en a que de la peine, qui est infinie, et on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exposant sa vie, qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, et d'enlever ceux du voisin; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aye jamais gouverné, ajoutoit Télemaque, j'ai appris par les loix et par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les Villes et les royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque, quoiqu'elle soit petite et pauvre, j'aurai assez de gloire, pourvu que j'y regne avec justice, piété et courage; encore même n'y regnerai-je que trop tôt. Plaise aux Dieux que mon pere échappe à la fureur des vagues, y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse, et que je puisse apprendre long-temps sous lui comment il faut vaincre ses passions, pour savoir modérer celles de tout un peuple!

Ensuite Télemaque dit: Ecoutez, ô Princes assemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre

intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un roi juste, il les conduira avec justice, il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi, et de n'usurper jamais le bien de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adraste. Tandis qu'ils seront conduits par un roi sage et modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné: ils vous devront la paix et la prosperité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse, et le roi et le peuple seront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire vous voulez partager leurs pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple, poussé au dés espoir, recommencera la guerre; il combattra justément pour sa liberté, et les Dieux, ennemis de la tyrannie, combattron avec lui. Si les Dieux s'en mélent, tôt ou tard vous serez confondus, et vos prospérités se dissiperont comme la fumée. Le conseil et la sagesse seront ôtés à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous serez téméraires dans vous entreprises: vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, et l'on dira de vous: Sont-ce donc là ces peuples florissants qui devoient faire la loi à toute la terre? et maintenan ils fuyent devant leurs ennemis ils sont le jouet des nations qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait: voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes et inhumains. De plus considérez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunissez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Hespérie contre l'usurpateur Adraste, deviendra odieuse, et c'est vous mémes que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux et des Dauniens et de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira: voici comment.

Considérez que cette entreprise vous désunira tous: comme elle n'est point fondée sur la justice,

vous n'aurez point de regle pour borner entre vous les prétentions de chacun: chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée á sa puissance; nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres, pour faire ce partage paisiblement. Voilà la source d'une guerre, dont vos petits enfants ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juste et modéré, que de suivre son ambition avec tant de péril et au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaisirs doux et innocents qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus desirables que la folle vanité d'une conquete injuste? O Princes! ô Rois! vous voyez que je vous parle sans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire et vous déplaire, en vous représentant la vérité.

Pendant que Télemaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, et que tous les Princes étonnés, et en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, et qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu est d'une haute mine, tout paroît héroique en lui: on voit aisément qu'il à long-temps souffert, et que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent les côtes, ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption; mais aprés avoir tiré son épée avec un air intrépide, il à déclaré qu'il sauroit se défendre, si on l'attaquoit; mais qu'il ne demandoit que la paix et l'hospitalité. Aussi-tôt il à présenté un rameau d'olivier comme un suppliant. On l'a écouté; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Hespérie, et on l'amene ici pour le faire parler aux rois assemblés.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi :

O vous Pasteurs des peuples (6) ! qui êtes sans doute assemblés ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, où pour faire fleurir les plus justes loix, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Fassent-les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs ! Je suis Diomede, roi d'Etolie, qui blessai Vénus au siege de Troye. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers. Neptune, qui ne peut rien refuser à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute espérance de revoir mon Royaume, ma famille, et cette douce lumiere du pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens aprés tant de naufrages chercher sur ces rives inconnues un peu de repos et une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, et sur-tout Jupiter qui a soin des étrangers, si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes pays quelque coin de terre infertile, quelques déserts, quelques sables ou quelques rochers escarpés, pour y fonder avec mes compagnons une ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les nôtres, nous entrerons dans tous vos intérêts; nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos loix.

Pendant que Diomede parloit ainsi, Télemaque ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomede commença à parler de ses longs malheurs, il

espéra que cet homme majestueux seroit son pere. Aussi-tot qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomede, le visage de Télemaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomede qui se plaignoit de la longue colere d'une Divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgraces souffertes par son pere et par lui. Des larmes mêlées de douleur et de joie coulerent de ses joues, et il se jetta tout-à-coup sur Diomede pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, et qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhésus. Les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les Oracles de l'Erebe ne sont pas trompeurs, il vit encore: mais hélas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher; je ne puis revoir maintenant ni Ithaque, ni lui. Jugez par mes malheurs, de la compassion que j'ai pour les autres: L'avantage qu'il y a d'être malheureux (7), c'est qu'on sait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede, (car malgré les miseres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats,) je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs aprés Achille, vous procurer quelques secours. Ces Princes que vous voyez, sont humains; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide, sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes; il leur manque quelque chose, tandis qu'ils, n'ont jamais été malheureux. Il manque dans leur vie des exemples de patience et de fermeté; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler, puisque les Dieux vous menent à nous: c'est un présent qu'ils nous font, et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, et sentoit son cœur tout ému. Ils s'embrassoient comme s'il avoient été long-temps liés d'uné amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse disoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de son visage, la grace de ses discours, la force de son éloquence, la noblesse de ses sentiments, et la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrassa le grand fils de Tidée: ils se racontoient leurs tristes aventures; ensuite Philoctete lui dit: Sans doute, vous serez bien-aise de revoir le sage Nestor, il vient de perdre Pisistrate, le dernier de ses enfants; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes, qui le mene vers le tombeau. Venez le consoler. Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allerent aussi-tôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomede, tant la tristesse abattoit son esprit et ses sens. D'abord Diomede pleura avec lui, et leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur: mais peu-à-peu la présence de cet ami appaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, et d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois assemblés avec Télemaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télemaque leur conseilloit de donner à Diomede le pays d'Arpi, et de choisir pour roi des Dauniens Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine, qu'Adraste, par jalousie, n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie et le salut de son Etat dans cette guèrre contre tant de nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée avec ses voisins: mais les

hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchés, ni de leur sincérité, ni de leur zele, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le cœur d'Adraste contre les plus salutaires conseils. En ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-temps menacé, n'arrivoient pas. Adraste se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toujours les inconvénients. Polydamas lui étoit insupportable, il l'éloigna de toutes les charges; il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux su la vanité des grandes fortunes. Il devint sage à ses depens; il se réjouit d'avoir été malheureux; il apprit peu-à-peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, a cultiver en lui les vertus secretes, qui sont encore plus estimables que les éclatantes; enfin, à se passer des hommes. Il demeura au pied du Mont Gargan, dans an désert, où un rocher en demi-voûte lui servoit de toit. Un ruisseau qui tomboit de la montagne, appaisoit sa soif: quelques arbres lui donnoient leurs fruits. Il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit champ; il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains (8): la terre le payoit de ses peines avec usure, et ne le laissoit manquer de rien. Il avoit non-seulement des fruits et des légumes en abondance, mais encore toutes sortes de fleurs odoriférantes. La il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition insensée d'un roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoique patients, fissent tomber Adraste. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de prés sa chûte irrémédiable, car l'imprudence heureuse dans ses

fautes, et la puissance montée jusqu'au dernier excés d'autorité absolue, sont les avants coureurs du renversement des rois et des Royaumes. Quand il apprit la defaite et la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie; ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télemaque proposa pour faire régner. Il y avoit déja quelque temps qu'il connoissoit son courage et sa vertu, car Télemaque, selon les conseils de Mentor, ne cessoit de s'informer par tout des qualités bonnes et mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de decouvrir et d'éxaminer par tout les hommes (9) qui avoient quelque talent, ou une vertu particuliere.

Les Princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, et qu'il sait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand Capitaine, et il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Télemaque leur répondit: Polydamas, il est vrai, sait la guerre, mais il aime la paix, et voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers et les difficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en à aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille; il a condamné les entreprises d'Adraste; il en a prévu les suites funestes. Un Prince foible et ignorant est plus à craindre pour vous (10), qu'un homme qui connoîtra et qui décidera tout par lui-même. Le Prince foible, ignorant et sans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un Ministre flatteur, inquiet et ambitieux. Ainsi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire; vous ne

pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même; il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, et en même temps plus juste et plus noble, de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, et de leur donner un roi digne de commander?

Toute l'assemblée fut persuadée par ces discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponse avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous connoissons bien maintenant que les Princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous, et faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour roi un homme si vertueux, et si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé et mal instruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre, et qu'à corrompre la forme de notre gouvernement; nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure et si artificieuse: mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés sans doute n'attendent rien de nous que de juste et de noble, puisqu'ils nous accordent un roi qui est incapable de faire rien contre la liberté et la gloire de notre nation. Aussi pouvons-nous protester à la face des justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que nous cessions d'aimer des rois si bienfaisants. Puissent se ressouvenir nos derniers néveux du bienfait que nous recevons aujour-d'hui, et renouveller de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie!

Télemaque leur proposa ensuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpi, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes

doivent s'entr'aimer ; que la terre est trop vaste pour eux, qu'il faut bien avoir des voisins, et qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas et lui, étant unis ensemble par les liens de la justice et de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, et vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télemaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Aussi-tôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, et pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnerent les fertiles plaines d'Arpi à Diomede, pour y fonder un nouveau Royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette Colonie des Grecs pourroit sécourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens vouloient renouveller les usurpation dont Adraste avoit donné le mauvais exemple.

Tous les Princes ne songerent qu'a se séparer.

Télemaque, les larmes aux yeux, partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomede, le sage et inconsolable Nestor, et le fameux Philoctete, digne héritier des fleches d'Hercule.

Fin du Livre vingt-unieme.

(1) *La plupart des successeurs d'Alexandre ne firent que se montrer sur le trône. L'Histoire n'a conservé que le souvenir de leurs crimes et de leur chûte.*

(2) *Cet épisode des funérailles de Pisistrate tient le Lecteur attaché par le sentiment. La douleur de l'ami est caractérisée par des traits qui n'ont rien de commun avec la douleur du pére. Tout contribue à la gloire de Télemaque, en faisant voir combien il est sensible aux charmes de l'amitié.*

(3) *Il suffit d'être homme pour aimer les louanges il faut être sage pour les craindres.*

(4) *L'admiration qu'on a pour les vertus des Héros, n'est qu'un hommage forcé, auquel le cœur n'a nulle part, quand ils ne le paynent pas par leur bonté.*

(5) *Vous n'avez point le loisir d'être Roi, si vous n'avez point le loisir de m'entendre, dit à Philippe une femme que ce Prince refusoit d'écouter.*

(6) *C'est le nom que les anciens Poëtes donnoient aux Rois, et ils exprimoient par ce seul titre tous les devoirs de la Royauté.*

(7) *C'est la traduction de ce vers de Virgile:*

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Ce que dit Télemaque, est une imitation du discours de Didon aux compagnons d'Enée, dans le premier Livre de l'Eneide.

(8) *C'est dans une pareille situation qu'étoit Abdolonyme, lorsqu'Alexandre le mit sur le trône de Didone. Rien ne m'a manqué quand je n'ai rien possédé, dit le nouveau Roi, en pensant aux douceurs de sa prémiere condition.*

(9) *C'est de toutes les sciences la plus instructive, et peut être la plus difficile. Il faut encore plus de pénétration pour connoitre les autres, que pour se connoître soi-méme.*

(10) *Un Prince qui a de la fermeté, n'a que ses seuls, défauts. Le Prince foible réunit les défauts de tous ceux qui le conduisent.*

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

Télemaque, arrivant à Salente, est surpris de voir la campagne si bien cultivée, et de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, et lui propose pour modele, la conduite et le gouvernement d'Idomenée. Télemaque ouvre ensuite son cœur à Mentor, sur son inclination d'épouser Antiope, fille de ce roi. Mentor on loue avec lui les bonnes qualités, l'assure que les Dieux la lui destinent: mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, et qu'à délivrer Pénelope des poursuites de ses pretendants.

Le jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, et de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il esperoit que son pere seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée presque inculte et déserte, cultivée comme un jardin, et pleine d'ouvriers diligents; il reconnut l'ouvrage et la sagesse de Mentor (1) Ensuite entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'artisans pour les delices de la vie et beaucoup moins de magnificence. Télemaque en fut choqué; car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat et de la politesse: mais d'autres pensées occuperent aussitôt son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Aussi-tôt son cœur fut ému de joie et de tendresse: malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui; et à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télemaque comme son propre fils ; ensuite Télemaque se jette au cou de Mentor, et l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous ; vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont servi à vous connoître, et à vous défier de vous même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le cœur, et inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, et lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succes. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux (2), et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses, mais avouez la vérité, ce n'est guere vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez vous pas capable de les gâter, et par votre pormptitude et par votre imprudence ? Ne sentiez vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-dessus de vous même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vos défauts en suspens, comme Neptune quand il appaise les tempêtes, et suspend les flots irrités !

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre, Télemaque écoutoit aussi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, et lui disoit : Voici un changemnet dont je ne comprends pas bien la raison. Est il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses ; les habits sont simples ; les bâtiments qu'on y fait, sont moins vastes et moins ornés ; les arts languissent, la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la vil-

le? Oui, reprit Télemaque; j'ai vu par-tout le labourage en honneur, et les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville superbe en marbre, en or, et en argent, avec une campagne négligée et stérile, ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre et modeste dans ses mœurs? Une grande ville fort peuplée d'artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre et mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, et dont tout le corps exténué et privé de nourriture, n'a aucune proportion avec cette tête: c'est le nombre du peuple et l'abondance des aliments, qui forment la vraie force et la vraie richesse d'un Royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable et infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays; tout son pays n'est plus qu'une ville. Salente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne les hommes, qui manquoient à la campagne, et qui étoient superflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication si douce et si paisible augmente plus son Royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, et qui corrompent les riches en les jettant dans le faste et dans la mollesse: mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux-arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cachoit une foiblesse et une misère qui eussent bientôt renversé son Empire: maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, et il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine et au mépris de la vie,

par l'amour des bonnes loix, sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchu, sera la merveille de l'Hespérie.

Souvenez vous, ô Télemaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des peuples, aux-quelles on n'apporte prèsque jamais aucun rémede. La premiere, est une autorité injuste et trop violente dans le rois; la seconde, est le luxe qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein a leurs passions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils sapent le fondement de leur puissance; ils n'ont plus de regle certaine, ni de maxime de gouvernement. Chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? qui donnera des bornes au torrent? Tout cede, les Sages s'enfuyent, se cachent, et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente, qui puisse ramener ceste puissance débordée dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource: rien ne menace tant d'une chûte funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin. Elle est-semblable a un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup, si on ne relâche: mais qui est-ce qui osera le relâcher? Idoménée étoit gâté jusqu'au fond du cœur. Par cette autorité si flatteuse, il avoit été renversé de son trône, mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les Dieux nous ayent envoyés ici pour le désabuser de cette puissance aveugle en ontrée, qui ne convient pas à des hommes: encore a-t-il fallu des especes de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal presque incurable est le luxe. Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une Nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches; co-u-

me si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinements de volupté. Toute une Nation s'accoutume à regarder comme des necessités de la vie les choses superflues ; ce son tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente ; et on ne peut plus se passer des choses qu'onne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle le bon goût, perfection des arts, et politesse de la Nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu ; il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple ; les proches parents du roi veulent imiter sa magnificence, les Grands, celle des parents du roi ; les gens médiocres veulent égaler les Grands, car qui est-ce qui se fait justice ? Les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste, et pour se prévaloir de leurs richesses ; les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre (3), ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une Nation se ruine ; toutes les conditions se confondent : la passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les ames les plus pures, il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux ; instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos interêts : vous êtes mèprisé, si vous talents ne sont relevès par le faste. Ceux même qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir. Ils dépensent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes pour parvenir : mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe, qui sache, par

l'exemple de sa propre modération faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les Sages, qui seront bien-aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ?

Télemaque écoutant ce discours, étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil ; il sentoit la vérité de ces paroles, et elles se gravoient dans son cœur, comme un savant sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie et du mouvement. Télemaque ne répondit rien, mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville ; ensuite il disoit à Mentor :

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les rois ; je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple : j'avoue même que ce que vous avez fait ici, est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : le hasard et la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats ; mais tout votre ouvrage ne vient que d'une seule tête ; il a fallu que vous ayez travaillé seul contre un roi et contre tout son peuple, pour les corriger. Ces succès sont toujours funestes et odieux : ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils sentendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre, et en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joie sensible de voir Télemaque si désabusé des victoires et des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit acquise.

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon et louable ; mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meil-

leures. Idoménée modéré ses passions, et s'applique à gouverner son peuple: mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal le mal semble encore les poursuivre long-temps. Il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, et des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne se sont jamais égarés! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télemaque! vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, et que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité.

Idoménée, continuoit Mentor, est sage et éclairé; mais il sapplique trop au détail, et ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habiletè d'un roi qui est au-dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même: c'est une vanité grossiere que d'espérer d'en venir a bout, ou de vouloir persuader au mondé qu'on en est capable. Un roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous lui: il ne faut pas qu'il fasse le détail; car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui: il doit seulement s'en faire rendre compte, et en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est merveilleusement gouverner (4), que de choisir et d'appliquer selon leurs talents, les gens qui gouvernent: il faut les observer, les eprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaisser, les changer de places, et les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance, c'est petitesse, c'est se livrer à une jalousie pour les détails, qui consume le temps et la liberté d'esprit, nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desseins, il faut avoir l'esprit libre et reposé: il faut penser à son aise dans un entier dégagement de toutes les ex-

péditions d'affaires épineuses. Un esprit épuisé par le détail, est comme la lie du vin, qui n'a plus de force, ni de délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail, sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir éloigné; ils sont toujours entrainés par l'affaire du jour où ils sont, et cette affaire étant seule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrécit leur esprit; car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, et qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles ayent de la suite et de la proportion. Manquer à suivre cette regle dans le gouvernement, c'est ressembler à un musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, et qui ne se mettroit point en peine de les unir et de les accorder pour en composer une musique douce et touchante. C'est ressembler aussi à un architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes, et beaucoup de pierres bien taillées, sans penser à l'ordre et à la porportion des ornements de son édifice. Dans le temps qu'il fait un sallon, il ne prevoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour, ni au portail; son ouvrage n'est qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage; c'est un caractere d'esprit court et subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas; ô mon cher Télemaque, le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la musique, et de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre com-

les hommes, qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui, dans un concert, ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, et qui en regle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tuot de même celui qui taille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon; mais celui qui a pensé tout l'édifice, et qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi, ceux qui travaillent; qui expédient, et qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins; ils ne sont que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, est celui qui ne faisant rien, fait tout faire; qui pense, qui invente, qui pénetre dans l'avenir, qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sons cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau : qui est attentif nuit et jour pour ne laisser rien au hasard.

Croyez vous, Télemaque, qu'un grand peintre travaille assidument depuis le matin jusqu'au soir, pour expédier plus promptement ses ouvrages? Non, cette gêne et ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination ; il ne travailleroit plus de génie : il faut que tout se fasse irréguliérement et par saillies, suivant que son goût le mene et que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs, et à preparer des pinceaux? Non, c'est l'occupation de ses éleves. Il se reserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la noblesse, de la vie, et de la passion à ses figures; il a dans sa tête les pensées et les sentiments des Héros qu'il veut représenter : il se transporte dans les siecles et dans toutes les circonstances où ils ont été. A cette espece d'enthousiasme, il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne; que tout soit vrai, correct, et proportionné l'un à l'autre. Croyez vous, Télemaque, qu'il faille moins d'élevation de génie et d'efforts de pensées pour

faire un grand roi, que pour faire un bon peintre? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, et de choisir les hommes propres à executer sous lui.

Télemaque lui répondit: Il me semble que je comprends tout ce que vous me dites; mais si les choses alloient ainsi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor; ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, et qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas. Ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre: ils ne savent que se défier, et se défient plutôt ces honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, et qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, et les moyens d'y parvenir. Ils reconnoissent du moins en gros si les gens dont ils se servent, sont des instruments propres à leurs desseins, et s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs, comme ils ne se jettent pas dans les détails accablants, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, et pour observer s'ils avancent vers la fin principale. S'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guere dans l'essentiel. Ils sont, outre cela, au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné et une ame basse: ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires (5), puisqu'il faut s'y servir des hommes qui sont si souvent trompeurs. On perd plus dans l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres; les grandes ne laissent pas de s'acheminer, et c'est la seule chose dont un

grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévérement la tromperie quand on la découvre: mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, et fait tout de ses propres mains. Mais un roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choses que nul autre ne peut faire sous lui: il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin, Mentor dit à Télemaque: Les Dieux vous aiment, et vous préparent un regne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici, est fait, moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre instruction. Tous les sages établissements que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous serez un jour à Itaque, si vous répondez par vos vertus à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici. Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussi-tôt Télemaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je passe: mais mon cœur me feroit de continuels reproches, si je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'isle de Calypso. J'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé; le temps et l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi même: mais pour Antiope, ce que je ressens n'a rien de semblable; ce n'est point amor passionné, c'est goût, c'est estime, c'est persuasion. Que je serois heureux si je passois ma vie avec elle! Si jamais les Dieux me rendent mon pere, et qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me tou-

elle en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte; son mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de sa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle est accompagnée de graces. Quand il la meue avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse et adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses Nymphes; elle seule ne le sait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le Temple des Dieux, et qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte et quelle religion l'avons-nous vue offrir des sacrifices, et détourner la colere des Dieux, quand il a fallu expier quelque faute, ou détourner quelque funeste présage? Enfin, quand on la voit avec une troupe de filles tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, et qui inspire aux hommes les beaux arts. Elle anime les autres à travailler; elle leur adoucit le travail et l'ennui par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux; elle surpasse la plus exquise peinture, par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre.

Je prends ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir. J'aimerai Antiope tant que je vivrai; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse et amertume: mais enfin, je la quitterai, quoique je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son pére de mon amour, car je ne dois en parler qu'à vous seul, jus-

qu'à ce qu'Ulysse, remonte sur son trône, m'ait déclaré, qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télemaque ! je conviens de cette difference. Antiope est douce, simple, sage; ses mains ne méprisent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tuot; elle sait se taire, et agit de suite sans empressement; elle est à toute heure occupée, elle ne s'embarasse jamais, parce qu'elle fait chaque cose à propos. Le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire (6); elle en est plus ornée que de sa beauté. Quoiqu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner, (choses qui font haïr presque toutes les femmes) elle s'est rendue aimable à toute la maison. C'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entétement, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un seul regard, elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire ; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter, elle reprend avec bonté, et en reprenant elle encourage. Le cœur de son pere se repose sur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télemaque ; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit non plus que son corps ne se pare jamais de vains ornements: son imagination, quoique vive, est retenue; elle ne parle que pour la nécessité, et si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les graces naïves coulent de ses levres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit. Peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle à voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute si attentivement; à peine l'avons-nous entendue parler.

Vous souvenez vous, ô Télemaque, d'un jour que son pere la fit venir? Elle parut les yeux baisses couverte d'un grand voile, et elle ne parla que pour

modérer la colere d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves. D'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux, et sans faire sentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentiments de justice et de compassion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nerée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope, sans prendre aucune autorité, et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle touche maintenant sa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télemaque, votre amour pour elle est juste; les Dieux vous la destinent, vous l'aimez d'un amour raisonnable, il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens, mais sachez que si vous eussiez pris quelques détours pour lui apprendre vos desseins, elle les auroit rejettés, et auroit cessé de vous estimer. Elle ne se promettra jamais à personne; elle se laissera donner par son pere; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, et qui remplisse toutes les bienséances. Avez vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins, et qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour? Elle sait tout ce qui vous est arrivé de heureux dans la guerre: elle n'ignore ni votre naissance, ni vos aventures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous; c'est ce qui la rend si modeste et si réservée. Allons, Télemaque; allons vers Ithaque; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre pere, et qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or. Fût-elle bergere dans la froide Algide, au-lieu qu'elle est fille d'un roi de Salente, vous serez trop heureux de la posséder.

Fin du Livre vingt-deuxiéme.

NOTES DU LIVRE VINGT-DEUXIEME.

(1) *Le changement n'étonne point le Lecteur, qui sait que Minerve présidoit, à ce grand ouvrage. L'Auteur ne fait jamais entrer le merveilleux aux dépens du vraisemblable.*

(2) *Cette maxime renferme tous les devoirs d'un homme qui n'est redevable qu'à son mérite d'une grande prospérité.*

(3) *Quel est le Sage qui osera se soulever contre les usages de sa nation? C'est beaucoup pour lui de les condamner: et s'il s'érige en réformateur, il a tout à craindre pour sa réputation.*

(4) *Les maximes de Mentor sont autorisées par l'expérience. Qui est-ce qui a jamais gouverné plus glorieusement que Louis XIV., secondé par deux Ministres qui possedoient la science du détail? Leur gloire ne diminuoit en rien celle du grand Prince qui les employoit; et l'on voyoit dans le gouvernement cette parfaite harmonie que Mentor vante si fort à Télemaque.*

(5) *Le plus grand de tous les abus, dit un Auteur célebre, c'est de vouloir les réformer tous. Il est des maux nécessaires qu'on tolère dans un sage gouvernement.*

(6) *Il ne manquoit plus à Télemaque, que la gloire si rare d'être sage dans ses amours. Le portrait d'Antiope est fait d'après les principes établis par l'Auteur dans son Traité de l'Education des filles.*

BIBLIOTECA MAGLIABECHIANA FIRENZE

Telemaque arrive à Itaque et retrouve Ulysse son pere chez le fidelle Eumée

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

Idoménée, craignant le départ de ses deux Hôtes propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes, l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter, et tient ferme pour remmener Télemaque. Idoménée essaye encore de les retenir, en excitant la passion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télemaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de répugnance à la quitter, et à prendre congé du roi son pere. Mais etant encouragé par Mentor, il surmonte sa peine, et s'embarque pour sa patrie.

Idoménée, qui craignoit le départ de Télemaque et de Mentor, ne songeoit qu'à le retarder. Il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophanes, Prêtre de Jupiter Conservateur, et Héliodore, Prêtre d'Apollon, sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux et des entrailles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des choses sacrées? laissez-en la décision aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens Oracles, et qui sont inspirés pour être les Interpretes des Dieux. Employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité, ni prévention: contentez-vous d'appuyer la decision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un roi doit être soumis à la Religion, et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler (1). La Religion vient des Dieux, elle est audessus des rois. Si les rois se mêlent de la Religion, au-lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Les rois sont si puissants, et les autres hommes

sont si foibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis de Dieux, et bornez-vous à reprimer ceux qui n'obéiroient pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaignit de l'embarras où il étoit, sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Jurisprudence, et à interpréter les Loix: mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulieres; elles viendroient toutes en foule vous assiéger. Vous seriez l'unique Juge de votre peuple. Tous les autres Juges qui sont sous vous, deviendroient inutiles: vous seriez accablé; et les petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous puissiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras: renvoyez les affaires des particuliers aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager; vous ferez alors les véritables fonctions de Roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, et qui ont perdu de trés-grands biens en me servant, voudroient trouver une espece de récompense, en épousant certaines filles riches: je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissements. Il est vrai répondoit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot, mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez vous ôter aux peres et aux meres la liberté et la consolation de choisir leurs gendres, et par consequent leurs héritiers? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur

donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fideles à récompenser (2), donnez leur des terres incultes, ajoutez y des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés à votre dépense : mais ne payez jamais vos dettes, en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites, disoit-il, se plaignent de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, et de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous. Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause : mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons nous donc, repartit Idoménée ? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté. Tels sont les Sipentiens : ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre ? Ne suis-je pas un roi ? Un Souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination ? Mentor reprit ainsi le discours : Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté, les Sibarites ne relâchent rien ; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition de sentiments, il faut qu'un arbitre choisi par les parties vous accommode, ou que le sort des armes décide. Il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république où il n'y eût ni Magistrats, ni Juges, et où chaque famille se crût en droit de faire justice à elle-même par violence sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez (3) le malheur d'une telle nation, et

vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la république universelle, si chaque peuple qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire par violence justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins? Un particulier qui possede un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix, et par le jugement des Migistrats. Il seroit trés sévérement puni comme séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la Justice lui a donné. Croyez-vous que les rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voies de douceur et d'humanité? La Justice n'est-elle pas encore plus sacrée et plus inviolable pour les rois, par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuste et ravisseur quand on ne prend que quelques arpents de terre? Sera-t-on juste, sera-t-on héros, quand on prend les Provinces? Si on se prévient, si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêt des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flatter et de s'aveugler su les grands intérêts d'Etat? Se croira-t-on soi-même dans une matiere où l'on a tant de raisons de se défier de soi? Ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des consequences affreuses? L'erreur d'un roi qui se flatte sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravation de mœurs, dont les effets funestes s'etendent jusques dans les siecles les plus reculés. Un roi qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindrant-il point d'être flatté en ces occasions? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le d ffèrend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération:

il publie les solides raisons, sur lesquelles sa cause est fondée : l'arbitre choisi est un médiateur amiable, et non un juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglément à ses décisions : mais on a pour lui une grande déférence ; il ne prononce pas une sentence en Juge souverain; mais il fait des propositions; et on sacrifie quelque chose par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guerre vient, malgré tous les soins qu'un roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, et la juste protection des Dieux. Idoménée, touché de ce discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui et les Sibarites.

Alors le roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télemaque aimoit Antiope, et il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue, il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins ; elle le fit pour ne désobéir pas à son pere, mais avec tant de modestie et de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adraste : mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télemaque; elle s'en défendit avec respect, et son pere n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulysse ; il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble ; mais Télemaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir les desseins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché; mais la raison étoit en lui au dessus du sentiment, et ce n'étoit plus ce même Télemaque, qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence; dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelqu'autre matiere.

Le roi ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein, prit enfin la resolution de faire une grande chasse, dont il voulut doner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller; mais il fallut exécuter l'ordre de son pere. Elle monte un cheval écumant, fougueux, et semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats; elle le conduit sans peine: une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur; elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le roi la voit, et il ne peut se lasser de la voir. En la voyant, il oublie tous ses malheurs passés. Télemaque la voit aussi, et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse et de toutes ses graces. Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, et furieux comme celui de Calydon. Ses longues soies étoient dures et hérissées comme des dards: ses yeux étincelants étoient pleins de sang et de feu; son souffle se faisoit entendre de loin, comme le bruit sourd des vents séditieux, quand Eole les rappelle dans son antre, pour appaiser les tempêtes; ses défenses longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher, étoient déchirés. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant, craignoient de l'atteindre. Antiope, lègere à la course comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule; le sang de l'animal faronche ruisselle, et le rend plus furieux: il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussi-tôt le cheval d'Antiope, malgré sa fierté, frémit et recule; le sanglier monstrueux s'élance contre lui, semblable aux pesantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancele, et est abattu. Antiope se voit par terre, hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle: mais Télemaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déja déscendu

de cheval plus prompt que les éclairs. Il se jette entre le cheval abattu, et le sanglier qui revient pour venger son sang il tient dans ses mains un long dard, et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'instant Télemaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, et qui étonne tous les chasseurs: il la présente à Antiope, elle en rougit, elle consulte des yeux son pere, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril, et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télemaque: Je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlè qu'elle craignit d'avoir trop dit: elle baissa les yeux, et Télemaque qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles: Heureux le fils d'Ulysse, d'avoir conservé une vie si précieuse! Mais plus heureux encore, s'il pouvoit passer la sienne auprès de vous! Antiope, sans lui répondre (4), rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télemaque: mais il espéra d'enflammer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui même: mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télemaque, fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un desir impatient de s'en retourner à Ithaque; il pressa Idoménée de le laisser partir; le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor qui régloit tous les moments de la vie de Télemaque, pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, et pour lui faire acquérir

de l'expérience. Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télemaque : mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de repugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle et dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison. Là il soulageoit son cœur en poussant des gémissements, et en versant des larmes; il oublioit le soin de se nourrir. Le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines; il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes; semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la seve coule pour sa nourriture; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, et que la hache du laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui font sa gloire; il ne montre plus qu'un trone couvert d'une écorce entr'ouverte, et des branches séches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télemaque attendri n'osoit lui parler; il craignoit le jour du départ, il cherchoit des prétextes pour le retarder, et il seroit demeuré longtemps dans cette incertitude, si Mentor ne lui eût dit: Je suis bien aise de vous voir si changé, vous étiez né dur et hautain; votre cœur ne se laissoit toucher que de vos commodités et de vos intérêts; mais vous êtes enfin devenu homme, et vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux des autres. Sans cette compassion, on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes: mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, et je vous épargnerois l'embarras d'une

conversation si fâcheuse ; mai je ne veux point que la mauvaise honte et la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage et la fermeté, avec une amitié tendre et sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité : il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, et adoucir le plus qu'on peut le coup, qu'il est impossible de leur épargner entiérement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télemaque, que jaimerois mieux qu' Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussi-tôt : Vous vous trompez, mon cher Télemaque ; vous êtes né comme les enfants des rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se fasse à leur mode, et que toute la nature obéisse à leurs volontés, mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient les hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'est pour leur propre commodité. Ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontents. Les peines et les miseres des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux; s'ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste. Pour leur plaire, il faut toujour leur dire que tout va bien, et pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir, ni entendre qui puisse interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions et aux passions injustes d'un homme importun? ils en donnent toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions, ils se laisseroient plutôt arracher les graces les plus injustes: ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de sa voir décider contre le sentiment de ceux, avec qu'ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir. On

les presse, on les importune, on les accable, et on réussit en les accablant. D'abord on les flatte, et on les encense pour s'insinuer; mais dès qu'on est dans leur confiance, et qu'on est auprés d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene loin, on leur impose le joug; ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer, mais ils le portent toute leur vie. Ils sont jaloux de ne paroître point gouvernés, et ils le sont toujours: ils ne peuvent même se passer de l'être; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles mêmes aucun soûtien, rampent toujours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne souffrirai point, ô Télemaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne serez plus touché de ses peines, des que vous serez sorti de Salente. Ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez, parlez vous-même à Idoménée, apprenez dans cette occasion à être tendre et ferme tout ensemble: montrez lui votre douleur de le quitter, mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de votre départ.

Télemaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée; il étoit honteux de sa crainte, et n'avoit pas le courage de la surmonter; il hésitoit, il faisoit deux pas, et revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer: mais le seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, et faisoit disparoître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, et ce fils du sage Ulysse, qui doit être aprés lui l'oracle de la Grece? Il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pere. O peuple d'Ithaque! combien seriez vous malheureux un jour, si vous aviez un Roi que la

mauvaise honte domine, et qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses? Voyez, Télemaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats et le courage dans les affaires! Vous n'avez point craint les armes d'Aldraste, et vous craignez la tristesse d'Idoménée. Voilà ce qui déshonore les Princes qui ont fait ces plus grandes actions. Aprés avoir paru des Héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télemaque, sentant la vérité de ces paroles, et piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter soi-même: mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, les yeux baissés, languissants, et abattus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre. Ils n'osoient se regarder; ils s'entendoient sans se rien dire, et chacun craignoit que l'autre ne rompît le silence: ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin, Idoménée, pressé d'un éxcés de douleur, s'écria: A quoi sert de rechercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment? Aprés m'avoir remontré ma foiblesse, on m'abandonne: hé bien, je vais retomber dans tous mes malheurs; qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez vous aller, Télemaque? Votre pere n'est plus, vous le cherchez inutilement, Ithaque est en proie à vos ennemis; ils vous feront périr si vous y retournez. Quelqu'un d'entre eux aura épousé votre mere; demeurez ici: vous serez mon gendre et mon héritier; vous regnerez aprés moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir absolu, ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi, n'endurcissez point votre cœur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien? Ah! je comprends com-

bien les Dieux me sont cruels ; je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crete, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin, Télemaque lui répondit d'une voix troublée et timide : Je ne suis point à moi, les destinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir : que voulez-vous que je fasse ? Renoncerai-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere qu'eux ? Etant né pour être Roi, je ne suis point destiné à une vie douce et tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre Royaume est plus riche et plus puissante que celui de mon pere : mais je dois préférer ce que les Dieux me destinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux si j'avois Antiope pour épouse sans espérance de votre Royaume : mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, et que ce soit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les Alliés ? Il est temps que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux qui m'ont donné à Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere, ni mere, ni patrie assurée : il ne me reste qu'un homme sage et vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, et consentir qu'il m'abandonne. Non, je mourrois plutôt, arrachez-moi la vie, la vie n'est rien : mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télemaque parloit, sa voix devenoit plus forte, et sa timidité disparoissoit. Idoménée ne savoit que répondre, et ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards et par ses gestes de faire pi-

tié. Dans ce moment, il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles : Ne vous affligez point : nous vous quittons ; mais la sagesse qui préside aux conseils des Dieux, demeurera sur vous ; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre Royaume, et pour vous ramener de vos égarements. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidélement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toujours dans son cœur. Ecoutez-le, servez-vous de lui avec confiance et sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer, est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, et vous vivrez heureux ; mais si la flatterie qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéresses, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre à la douleur ; mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager, et pour n'abuser jamais de votre confiance ; je puis vous répondre de lui : les Dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télemaque ; chacun doit suivre courageusement sa destinée, il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télemaque à son pere et à son pays, je reviendrai vous voir. Que pourrois-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible ? Je ne cherche ni biens, ni autorité sur la terre ; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice et la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance de l'amitié que vous m'avez témoignée ?

A ces mots, Idoménée fut tout-à-coup changé ; il sentit son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les flots en courroux et les plus noi-

res tempêtes : il restoit seulement en lui une douleur douce et paisible ; c'étoit plutôt une tristesse et un sentiment tendre, qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des Dieux commencerent à renaître au dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, et ne se point décourager. Du moins souvenez-vous d'Idoménée, quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, et que vous y avez laissé un Roi malheureux, qui n'espere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de résister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand et le plus sage de tous les hommes, (si toute-fois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, et si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles et ignorants), allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux, je n'ose plus parler, pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble, il ne me reste plus rien au monde, que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu assez le prix ! jours trop rapidement écoulés ! vous ne reviendrez jamais, jamais mes yeux ne renverront ce qu'ils voyent.

Mentor prit ce moment pour le départ ; il embrassa Philoclès qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télemaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idoménée : mais Idoménée, prenant le chemin du port, se mit entre Mentor et Télemaque ; il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, et n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots ; on tend les cordages, on le-

ve les voiles ; le vent favorable se leve. Télemaque et Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du Roi, qui les tient long-temps serrés entre ses bras, et qui les suit des yeux aussi loin qu'il peut.

Fin du Livre vingt-troisieme.

NOTES DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

(1) *Il n'est point de personnage plus étranger à un Prince que celui de Docteur. Les Portugais augurerent mal du regne de Sébastien, quand ils virent ce jeune Prince argumenter avec force à toutes les theses qu'on soutenoit à Lisbonne, et mettre sa gloire à primer dans de tels combats.*

(2) *Un Prince qui est libéral aux dépens d'autrui, rend odieux par ses bienfaits.*

(3) *Telle étoit la barbarie de notre nation dans les premiers temps de la Monarchie. Les guerres entre les Seigneurs ne faisoient de tout le Royaume qu'un vaste champ de bataille, et il est extraordinaire qu'un Auteur sensé semble regretter une telle forme de gouvernement.*

(4) *Les mœurs du siecle s'accordent si peu avec la retenue d'Antiope, qu'on trouvera sans doute quelque chose de sauvage dans son caractere. Mais l'Auteur étoit persuadé qu'une jeune personne n'est vertueuse qu'autant qu'elle craint d'exposer sa vertu.*

LIVRE VINGT-QUATRIEME

SOMMAIRE.

Pendant leur navigation, Télemaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la maniere de bien gouverner les peuples, entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, et n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une isle, où Ulysse venoit d'aborder. Télemaque l'y voit, et lui parle sans le reconnoître: mais aprés l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret, dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il reioindra bientôt son pere, et éprouve sa piété et sa patiénce, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin, la Déesse Minerve, cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme, et se fait connoître. Elle donne à Télemaque ses dernieres instructions, et disparoît. Aprés quoi Télemaque arrive à Ithaque, et retrouve Ulysse son pere chez le fidele Eumée.

Déja les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre semble s'enfuir, et le Pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacés, et les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, aprés avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télemaque disoit à Mentor: Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroissoient comme un songe; mais peu-à-peu elles se démêlent dans mon esprit, et s'y présentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premieres lueurs de l'aurore; mais qui ensuite semblent sortir comme

d'un cahos, quand la lumiere qui croit insensiblement, les distigue, et leur rend, pour ainsi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je suis très persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien descerner les différents caracteres d'esprit, pour les choisir et les appliquer selon leurs talents: mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit: Il faut étudier les hommes, pour les connoître; et pour les connoître, il en faut voir et traîter avec eux (1). Les Rois doivent converser avec leurs sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois, dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télemaque, que vous avez apprit à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'est à force d'en voir, et de remarquer leurs défauts et leurs perfection avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes, avec d'autres hommes sages et vertueux, qui ayent long-temps étudié leurs caracteres; vous apprendrez insensiblement comment ils sont faits, et ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous à appris à connoître les bons et les mauvais Poëtes? C'est la fréquente lecture, e la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poésie. Qui est-ce qui vous à acquis le discernement sur la musique? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connît pas? et comment les connoîtra-t-on, si l'on ne vit pas avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux, que de les voir en public, où l'on ne dit, de part et d'autre, que des choses indifférentes et préparées avec art: il est question de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les ressources secretes qui y sont de les tâter de tous côtés, de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être;

il faut savoir ce que c'est que le vrai et le solide mérite, pour discerner ceux qui en ont, d'avec ceux qui n'en on pas. On ne cesse de parler de vertu et de mérite, sans savoir ce que c'est précisément que le mérite et la vertu. Ce ne sont que des beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice, de raison, et de vertu, pour connoître ceux qui sont raisonnables et vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon et sage gouvernement, pour connoître les hommes qui les ont, et ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité: en un mot, pour mesurer plusieurs corps, il faut avoir une mesure fixe; pour juger, il faut avoir tout de même des principes constants, auxquels tout nos jugements se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine, et quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes: ce but unique et essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour soi (a), car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique: mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons et heureux: autrement on marche à tâtons et au hasard pendant toute la vie: on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, et à qui toutes les côtes voisines sont inconnues; il ne peut faire que naufrage.

Souvent les Princes, faute de savoir en quoi consiste le vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes: la vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre; elle leur paroît trop austere et indépendante; elle les effraye et les aigrit: ils se tournent vers la flatterie; dés-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité, ni de vertu; dés-lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre; car les bons connoissent bien les méchants,

mais les méchants ne connoissent point les bons, et ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne savent que se défier de tout le monde également: ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses; ils craignent les hommes, et se font craindre d'eux. Ils fuyent la lumière; ils n'osent paroître dans leur naturel; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être; car la curiosité maligne de leurs sujets pénetre et devine tout; mais il ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsedent, sont ravis de les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes, l'est aussi à la vérité. On noircit par d'infames rapports, et on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de Rois passent leur vie dans une grandeur sauvage et farouche, où craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, et mêritent de l'être. Dés qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions et tous leurs préjugés. Les bons mêmes ont leurs défauts et leurs préventions. De plus, on est à la merci des rapporteurs, nation basse et maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue pour son intérêt de la défiance et de l'indigne curiosité d'un Prince foible et ombrageux.

Connoissez-donc, ô mon cher Télemaque, connoissez les hommes; examinez-les, faites-les parler les uns sur les autres, éprouvez-les peu-à-peu: ne vous livrez à aucun; profitez de vos expériences, lorsque vous aurez été trompé dans vos jugements; car vous serez trompé quelquefois: apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchants sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisements: mais vos erreurs passées vous instruiront très utilement. Quand vous aurez trouvé des talents et de la vertu dans un homme, servez-vous en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture;

ils aiment mieux de l'estime et de la confiance, que des trésors; mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité et de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis, d'une sagesse et d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent, pour remplir les places inférieures. Par les bons auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Télemaque, se servir des méchants quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On est souvent, répondit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée et en désordre, on trouve souvent des gens injustes et artificeux qui sont déja en autorité; ils ont des emplois importants qu'on ne leur peut ôter; ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager: il faut les ménager eux même, ces hommes scélerats, parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un temps: mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu-à-peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuser, et vous tenir ensuite malgré vous par votre secret; chaine plus difficile à rompre que toutes les chaines de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passagères. Traitez-les bien, engagez les par leur passions mêmes à vous être fideles; car vous ne les tiendrez que par là; mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secretes. Ayez toujours un ressort prêt, pour les remuer a votre gré; mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur, ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages et droits, dont vos êtes sûr, peu à peu les méchants dont vous étiez contraint de vous servir deviennent inutiles (3). Alors il ne faut

pas cesser de les bien traiter: car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchants: mais en les traitant bien, il faut thâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité: il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal, que le bien se fasse par les méchants, et quoique le mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu-à-peu à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre et la justice, parviendra avec le temps à se passer des hommes corrumpus et trompeurs, il en trouvera assez de bons qui auront une habileté suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une nation; il est nécessaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télemaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor; l'application que vous avez à chercher les hommes habiles et vertueux pour les élever, excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage; chacun fait des efforts. Combien y ait-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, et qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation et l'espérance du succès les animoit au travail? Combien y ait-il d'hommes que la misere et l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime? Si donc vous attachez les récompenses et les honneurs au gênie et à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes! Mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré, en degré depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers! Vous exercerez leurs talents, vous éprouverez l'étendue de leur esprit, et la sincérité de leur vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux dans les inferieures. Vous les aurez suivis toute votre vie de degré en degré: vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télemaque, ils apperçurent un vaisseau Phéacien qui avoit relâché dans une petite Isle déserte et sauvage, bordée de rochers affreux. En même-temps les vents se tûrent, les doux zéphyrs mêmes semblerent retenir leur haleine, toute la mer, devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer les vaisseau: l'effort des rameurs déja fatigués étoit inutile; il fallut aborder en cette Isle, qui étoit plutôt un ecueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre temps moins calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent, ne paroissoient pas moins impatients que les Salentins de continuer leur navigation. Télemaque s'avance vers eux sur ces rivages escarpés. Aussi-tôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse, Roi d'Ithaque, dans la maison du Roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adressé par hasard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majestueux, mais triste et abattu: il paroissoit rêveur, et à peine écouta-t-il d'abord la question de Télemaque; mais ensuite il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, et où l'on exerce l'hospitalité: mais il n'y est plus, et vous l'y cherchieriez inutilement: il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux appaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux Pénates. A peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jetta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, et paroissant affligé de ne pouvoir partir. Télemaque le regardoit fixement; plus il le regardoit, plus il étoit emu et étonne. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, et qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, et je sens que mon

cœur s'interesse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter et me répondre. Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux. Mentor souriant, repondit. Voilà à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les Princes modérés, et sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croyent des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se jouer de la nature entiere. Quand ils entendent parler des souffrances, ils ne savent ce que c'est: c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vu la distance du bien et du mal: l'infortune seule peut leur donner de l'humanité, et changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, et qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorque vous le verrez un jour souffrir? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, sera peut être malheureux par votre ambition, ou par votre faste, ou par votre imprudence; car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télemaque étoit plongé dans la tristesse et dans le chagrin, et il lui répondit enfin avec un peu d'émotion: Si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un Roi est bien malheureux; il est l'esclave de tous ceux aux-quels il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux: il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins, il est l'homme de tout le peuple et de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesse, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende sages et heureux. L'autorité qu'il paroît avoir, n'est

pas la sienne : il ne peut rien faire ni pour la gloire, ni pour son plaisir ; son autorité est celle des loix, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des loix pour les faire régner ; il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir : il est l'homme le moins libre et le moins tranquille de son Royaume. C'est un esclave qui sacrifie son repos et sa liberté, pour la liberté et la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est Roi que pour avoir soin de son peuple, comme un berger de son troupeau, ou comme un pere de sa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télemaque, qu'il soit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchants par des punitions ; il encourage les bons par des récompenses, il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les loix ? Celle de se mettre au-dessus des loix est une gloire fausse, qui n'inspire que de l'orreur et du mépris. s'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions et dans sa vanité : s'il est bon, il doit goûter le plus pur et le plus solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, et à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Télemaque, agité au dedans par une peine secrete, sembloit n'avoïr jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, et qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ses véritables sentiments, un esprit de contradiction et de subtilité pour rejetter les vérités que Mentor expliquoit.

Télemaque opposoit à ces raisons l'ingratitude des hommes. Quoi ! ditoit-il, prendre tant de peine pour se faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchants, qui se serviront de vos bienfaits pour vous nuire ? Mentor lui répondit patiemment : Il

faut compter sur l'ingratitude des hommes, et ne laisser pas de leur faire du bien: il faut les servir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait, n'est jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en souviennent et le récompensent. De plus, si la multitude est ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui sont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante et capricieuse, ne laisse pas de faire tôt ou tard une espece de justice à la véritable vertu. Mais voulez vous empêcher l'ingratitude des hommes? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puissants, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaisirs: cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent; ils n'en seront que plus méchants, et par conséquent plus ingrats. C'est leur faire un présent funeste: c'est leur offrir un poison délicieux. Mais appliquez-vous à redresser leurs mœurs, à leur inspirer la justice, la sincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le désintéressement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats (4), vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu: si elle est solide, elle les attachera toujours a celui qui la leur aura inspirée. Ainsi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, et vous n'aurez point a craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrats pour des Princes, qui ne les ont jamais portés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que si, au contraire, il travailloit par ses exemples et par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leurs vertus, ou du moins il trouveroit dans la sienne et dans l'amitié des Dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télema-

que s'avança avec empressement vers les Phéaciens (5), dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, et s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le vieillard répondit: Nous venons de notre isle, qui est celle des Phéaciens; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déja dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti. Quel est, ajouta aussi-tôt Télemaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts, en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le vieillard, un étranger qui nous est inconnu: mais on dit qu'il se nomme Cléoménes; qu'il est né en Phrygie: qu'un oracle avoit prédit à sa mere avant sa naissance qu'il seroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie, et que s'il y demeuroit, la colere des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dés qu'il fut né, ses parents le donnerent à des matelots qui le porterent dans l'Isle de Lesbos. Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grands robusté, agréable, et adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beaucoup de goût et de génie aux sciences et aux beaux-arts: mais on ne put le souffrir dans aucun Pays. La prédiction faite sur lui devint célebre: on le reconnut bientôt par-tout où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes: ainsi il est errant depuis sa jeunesse, et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter. Il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sient mais a peine est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance, et l'oracle qui le regarde. Il a beau se cacher, et choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure; ses talents éclatent, dit-on toujours malgré lui, et pour la guerre, et pour les Lettres, et pour les affaires les plus importantes: il se présente toujours en chaque Pays quelque oc-

casion imprévue qui l'entraîne et qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur; il le fait craindre et l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par-tout, mais rejetté de toutes les terres connues: il n'est plus jeune, et cependant il n'a pu encore trouver aucune côte ni de l'Asie, ni de la Grece, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos; il paroit sans ambition, et il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la Royauté; il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie, car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil et les larmes dans toutes les familles. La Royauté même pour laquelle il souffre, ne lui paroît point desirable; il court malgré lui après elle par une triste fatalité de Royaume en Royaume, et elle semble fuir devant lui pour se jouer de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse, funeste présent des Dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, et qui ne lui cause que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace, chercher quelque peuple sauvage et sans loix, qu'il puisse assembler, policer, et gouverner pendant quelques années; après quoi l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus florissants: il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'addonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnément. C'est un homme sage et modéré qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, et qui sait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous demandez des nouvelles.

Pendant cette conversation, Télemaque tournoit souvent ses yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment, le Vieillard dit à Télemaque: Il faut que je parte; mes compagnons ne peuvent

m'attendre. En disant ces mots, il court au rivage ; on s'embarque ; on n'entend que les cris confus sur le rivage, par l'ardeur des mariniers impatients de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque temps au milieu de l'isle, monté sur le sommet de tous les rochers, et considérant de-là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télemaque ne l'avoit point perdu de vue, et il ne cessoit d'observer ses pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque : mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui, adoucissoit la peine de Télemaque. Enfin, cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés avec autant de vitesse et d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs et les sangliers. Déja cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amere, et qui s'éloigne de la terre.

Alors une impression secrete de douleur saisit le cœur de Télemaque ; il s'afflige sans savoir pourquoi ; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer. En même-temps il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, et profondément endormis. Ils étoient las et abattus ; le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télemaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs, et diligents à profiter du vent favorable : mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien prêt à disparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement

et un trouble secret tient ses yeux attachés vers ce vaisseau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle; il est tout hors de lui-même, dans un transport semblable à celui des Menades, lorsqu'elles tiennent le thirse en main, et qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hebre et les montagnes de Rhodope à Ismare.

Enfin, il revient un peu de cette espece d'enchantement; ses larmes recommencerent à couler de ses yeux, et alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Télemaque, de vous voir pleurer; la cause de votre douleur qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor; c'est la nature qui parle, et qui se fait sentir: c'est elle qui attendrit votre cœur L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse: ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cleoménes, n'est qu'une fiction, pour cacher plus sûrement le retour de votre pere dans son Royaume. Il s'en va droit à Ithaque; deja il est bien prés du port, et il revoit enfin ces lieux si long-temps desirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître. Bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, et il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconoissance hors Ithaque. Son cœur n'a point été moins ému que le vôtre; il est trop sage pour se découvrir à nul mortel, dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons et aux insultes des cruels amants de Pénelope. Ulysse votre pere est le plus sage de tous les hommes; son cœur est comme un puits profond, on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la vérité, et ne dit jamais rien qui la blesse; mais il ne la dit que pour le besoin, et la sagesse, comme un sceau, tient toujours ces levres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant? Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir? Que n'a-t-il pas souffert en

vous voyant ? Voilà ce qui le rendoit triste et abattu.

Pendant ce discours, Télemaque, attendri et troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les sanglots l'empêcherent même long-temps de répondre ; enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je sentois bien dans cet inconnu je ne sais quoi qui m'attiroit à lui, et qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez ? pourquoi l'avez vous laissé partir sans lui parler, et sans faire semblant de le connoître ? Quel est donc ce mystere ? Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir, comme Tantale, altéré, qu'une eau trompeuse amuse, s'enfuyant de ses levres avides ? Ulysse, Ulysse, m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut être que le les amants de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins si je le suivois, je mourrois avec lui ! O Ulysse ! ô Ulysse ! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil, (car j'ai tout à craindre da la fortune ennemie,) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon à Mycene. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois, je serois déja avec lui dans le port d'Itaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez, mon cher Télemaque, comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre pere sans le reconnoître. Que n'eussiez-vous pas donné hier, pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres veux, et cette assurance qui devroit vous combler de joie, vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien, ce qu'il a le pus desiré ; dès qu'il le possede, et il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possede pas encore. C'est pour exercer votre patience, que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens.

Vous regardez ce temps comme perdu, sachez que c'est le plus utile de votre vie; car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient, pour devenir maître de soi et des autres: l'impatience qui paroit une force et une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Celui qui ne sait pas attendre et souffrir, est comme celui qui ne sait pas se taire sur un secret; l'un et l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il le faut, ses coursiers fougueux; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent, et l'homme foible, auquel ils échappent, est brisé dans sa chûte. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs idomptés et farouches dans un abyme de malheurs: plus sa puissance est grande, plus son impatience lui est funeste; il n'attend rien, il ne se donne le temps de rien mesurer; il force toutes choses pour se contenter; il rompt les branches, pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr; il brise les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moissonner quand le sage laboureur seme: tout ce qu'il fait à la hâte et à contre-temps, est mal fait, et ne peut avoir de durée non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, et qui se livre à ses desirs impatients pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télemaque, que les Dieux exercent tant votre patience, et semblent se jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez se montrent à vous, et s'enfuyent comme un songe léger que le réveil fait disparoître; pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, et les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télemaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les Matelots pour hâter le départ, Mentor, l'arrêta tout-à-coup, et l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dresse deux autels de gazon; l'encens fume, le sang des victimes coule. Télemaque pousse des soupirs tendres vers le Ciel, il reconnoit la puissante protection de la Déesse. A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-à-coup que le visage de son ami prend une nouvelle forme: les rides de son front s'affacent; comme les ombres disparoissent quand l'Aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'Orient et enflamme tout l'horison; ses yeux creux et austeres se changent en des yeux bleux d'une couleur céleste, et pleins d'une flamme divine; sa barbe grise et négligée disparoit; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grace, se montrent aux yeux de Télemaque ébloui; il reconnoît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre et nouvellement éclose au soleil: on y voit la blancheur des lys mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple et négligée; une odeur d'ambroisie se répand de ses cheveux flottants: ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le soleil en se levant peint les sombres voûtes du Ciel, et les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pied à terre; elle coule légérement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes; elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes et les nations les plus guerrieres. Mars même en seroit effrayé. Sa voix est douce et modérée, mais forte et insinuante; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télemaque, et qui lui font ressentir je ne sais quelle douleur dé-

licieuse : sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athenes, et sur sa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques, Télemaque reconnoit Minerve.

O Déesse, dit-il (6), c'est donc vous même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere? Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua : ses levres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond de son cœur. La Divinité présente l'accabloit ; et il étoit comme un homme, qui, dans un songe, est oppressé jusqu'à perdre la respiration, et qui, par l'agitation pénible de ses levres, ne peut former aucune voix.

Enfin, Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la derniere fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles, les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut regner : vos fautes ne vous ont pas moins été utiles que vos malheurs ; car quel est l'homme, qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert, s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité ? Vous avez rempli, comme votre pere, les terres et les mers de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas ; il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui, et obéissez-lui comme le moindre de ses sujets ; donnez-en l'exemple aux autres : il vous donnera pour épouse Antiope, et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu. Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or : écoutez tout le monde, croyez peu de gens : gardez-vous bien de vous croire trop vous-même ; craignez de vous tromper, mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres,

que vous avez été trompé : aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque : mais il la faut toujours employer à regret, comme les remedes les plus violents et les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvénients, et sachez que le vrai courage consiste à envisager tous les périls, et à les mépriser quand ils deviennent nécessaires. Celui qui ne veut pas les voir, n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime. Fuyez la mollesse, le faste, la profusion : mettez votre gloire dans la simplicité ; que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornements de votre personne et de votre palais ; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur : n'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font, s'étendent jusques dans les siecles les plus éloignés : les maux qu'ils font, se multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de plusieurs siecles. Surtout soyez en garde contre votre humeur. C'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la mort. Il entrera dans vos conseil, et vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes : elle donne des inclinations et des aversions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raisons : elle obscurcit tous les talents, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi ; craignez les Dieux, ô Télemaque ; cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la sa-

gesse, la justice, la paix, la joie, les purs plaisirs, la vraie liberté, la douce abondance, et la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse, mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est temps que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte et à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on sevre les enfants lorsqu'il est temps de leur ôter le lait pour leur donner des aliments solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur, où elle disparut. Telemaque soupirant, étonné, et hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au Ciel; puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, et reconnut son pere chez le fidele Eumée.

FIN.

NOTES DU LIVRE VINGT-QUATRIEME

(1) *Que penser de ces Princes orientaux, qui pour se rendre plus respectables, s'emprisonnent en quelque maniere dans leurs palais, d'où ils ne sortent que pour recevoir une espece d'adoration! Veulent-ils être les idoles plutôt que les Rois de leurs peuples?*

(2) *Le Pasteur n'est que pour les troupeaux, le maître n'est que pour les disciples, dit Platon; et il en conclut que le Roi ne doit être que pour les peuples.*

(3) *C'est un des plus grands avantages de la paix; en affermissant un Prince sur son trône, elle le met en état d'user librement de son sceptre: mais dans les guerres civiles, dit Homere, les honneurs sont pour les méchants.*

(4) *C'est la pensée de Socrate, que Xénophon nous a conservée? travaillez efficacement à rendre les hommes vertueux, et vous n'aurez jamais à souffrir de leur ingratitude, disoit ce Philosophe.*

(5) *C'est dans l'isle des Pheaciens qu'Ulisse prit un vaisseau pour retourner à Ithaque, et ce poëme est, pour ainsi dire enchâssé dans l'Odissée. L'Auteur ne pouvoit pas suivre plus heureusement la regle que donne Horace dans son Art poétique, sur le choix de la Fable.*

(6) *La mort d'Hector, dans l'Iliade, et celle de Turnus, dans l'Enéide, mettent fin à l'action, sans terminer la curiosité du Lecteur, qui semble n'être point entiérement satisfaite. Ici l'on n'attend plus de merveilleux, quand la Déesse a disparu.*

2514399 A

B.N.C.F.
B.12.4.°,28